(P)

LE MARCHAND
D'ANTIQUITÉS

PAR

CH. DICKENS,

AUTEUR DE NICOLAS NICKLEBY, OLIVIER TWIST, ETC.

Traduit de l'anglais

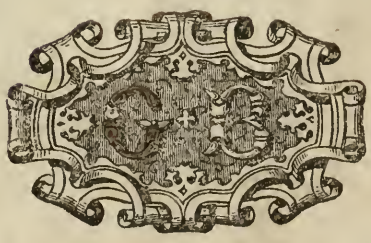
PAR A.-J.-B. DEFAUCONPRET,

TRADUCTEUR DES OEUVRES DE WALTER SCOTT,
COOPER, ETC., ETC.

TOME SECOND.

Desbois
238
v.2
3mp5

PR
4566
.A1F6
1842
v.2



PARIS.

GUSTAVE BARBA, ÉDITEUR,

34, RUE MAZARINE.

1842.

CABINET DE LECTURE.
Librairie ancienne et moderne
E. DESBOIS & FILS
Rue Huguerie, 70 - BORDEAUX

LE

MARCHAND D'ANTIQUITÉS.

CHAPITRE XXXVIII.

—

Pendant que se passaient les événements racontés dans les quinze derniers chapitres, Kit s'habituait de plus en plus à M. et mistress Garland, à M. Abel, au poney, ainsi qu'à Barbe, et il arrivait peu à peu à les considérer tous ensemble et individuellement comme ses amis très particuliers, et à regarder Abel-Cottage comme sa maison.

Un instant. — Les mots sont écrits, et je ne les effacerai pas; mais s'ils donnent à supposer que Kit, au sein de l'abondance et du bien-être qu'il trouvait dans sa nouvelle demeure, commençait à concevoir une opinion dédaigneuse de la pauvre chère et du chétif ameublement de l'ancienne, ils font mal leur devoir et commettent une injustice. Qui plus que Kit pensait à ceux qu'il avait laissés, quoique ce ne fussent qu'une mère et deux jeunes frères? Quel père, dans la plénitude et l'orgueil de

son cœur, avait jamais, en parlant de son enfant prodigue, raconté des merveilles comparables à celles que Kit ne se lassait de débiter chaque soir à Barbe en parlant du petit Jacob? Avait-on jamais vu une mère comme la sienne? Avait-on jamais joui d'autant d'aises dans la pauvreté, que dans la pauvreté de sa famille, si toutefois il était possible de s'en faire une idée juste; d'après ses descriptions faites avec enthousiasme?

Kit savait pourtant fort bien que son ancien logis était bien pauvre, et que le nouveau y ressemblait fort peu; néanmoins il songeait constamment au passé avec une satisfaction reconnaissante et une tendre sollicitude; souvent aussi il adressait à sa mère des lettres contenant un schelling ou dix-huit pence, que la libéralité de M. Abel le mettait en état d'offrir. Parfois, se trouvant dans le quartier, il avait le loisir de passer chez elle, et alors il fallait voir l'orgueil et le bonheur de sa mère! il fallait entendre les cris de joie du petit Jacob et de l'enfant à peine sorti du berceau, ainsi que les félicitations cordiales de tout le voisinage, qui écoutait avec admiration les détails donnés sur Abel-Cottage, sans jamais se lasser d'en entendre dépeindre les merveilles et la magnificence!

Quoique Kit fût au plus haut degré de faveur près de la vieille dame, de son mari, de M. Abel et de Barbe, il est certain qu'aucun membre de la famille n'avait autant de partialité pour lui que le poney

volontaire, qui devenait entre ses mains le plus doux et le plus traitable des animaux. Il est vrai qu'à mesure qu'il se soumettait à l'autorité de Kit, il devenait, dans la plus exacte proportion, indomptable pour tout autre; que parfois aussi, sous la direction même de son favori, il se permettait d'exécuter une grande variété de bonds et de cabrioles, à l'extrême frayeur de la bonne dame. Mais comme Kit ne manquait jamais d'affirmer que c'était seulement par gaieté ou pour montrer son attachement à ses maîtres, mistress Garland se laissa peu à peu convaincre de la vérité de cette assertion, à tel point que si, dans un de ces accès, le poney eût versé la chaise, elle eût cru de bonne foi qu'il l'avait fait dans les meilleures intentions.

Outre les connaissances rapides et surprenantes que Kit acquit bientôt en tout ce qui concerne l'écurie, il devint aussi passable jardinier, et montra tant d'intelligence à faire tout ce dont il était chargé, tant dans l'intérieur de la maison qu'à l'extérieur, que ses maîtres lui donnaient chaque jour de nouvelles preuves de confiance. M. Witherden, le notaire, le regardait d'un œil favorable, et M. Chuckster lui-même voulait bien quelquefois l'honorer d'un salut moitié affable, moitié protecteur.

Un matin que Christophe avait conduit M. Abel à l'étude du notaire, comme cela lui arrivait sou-

vent, et qu'il allait placer le poney dans une écurie voisine, M. Chuckster sortit de l'étude, et se mit à crier : Arrêtez, Snob (1), arrêtez ! on a besoin de vous dans la maison.

— M. Abel aurait-il par hasard oublié quelque chose ? — dit Kit en descendant de la chaise.

— Pas de questions, allez-y voir. — Ohé... hé... hé... hé... hé bien ! vilaine bête...? Si ce poney m'appartenait, je l'aurais bientôt dompté.

— Il faut le prendre par la douceur, — dit Kit, — autrement il se comportera mal. Vous feriez mieux de ne pas continuer à lui tirer les oreilles ; je sais qu'il n'aime pas cela.

M. Chuckster ne daigna répondre à cet avis qu'en l'appelant jeune drôle, et en lui enjoignant d'un air sec et hautain de revenir aussi vite que possible. Le — jeune drôle — étant entré dans la maison, M. Chuckster enfonça ses mains dans ses poches en affectant de ne pas faire attention au poney, et de se trouver là par hasard.

Kit essuya ses souliers sur la natte avec beaucoup de soin ; car il n'avait pas encore perdu son respect pour les paperasses et les cartons ; puis il frappa à la porte de l'étude, que le notaire ouvrit aussitôt lui-même.

— Oh ! entrez, Christophe, — dit M. Witherden.

(1) Terme de familiarité méprisante. — *Note du trad.*

— Est-ce là le jeune garçon? — demanda un gentleman d'un certain âge, qui était avec le notaire dans son étude.

— Lui-même,— répondit M. Witherden. — C'est à ma porte qu'il a rencontré mon client, M. Garland. J'ai lieu de le croire honnête, monsieur, et vous pouvez ajouter foi à ses paroles. Permettez-moi de vous présenter M. Abel Garland, monsieur, son jeune maître, mon élève et mon ami intime.

— Votre serviteur, monsieur, — dit l'étranger.

— Je suis bien le vôtre, — répondit M. Abel d'une voix douce. — Vous désiriez parler à Christophe, monsieur?

— Oui, je le désire. Ai-je votre permission?

— Assurément.

— Mon affaire n'est pas un secret, ou plutôt je devrais dire qu'il n'est pas nécessaire d'en faire un secret *ici*, — dit l'étranger en observant que M. Abel et le notaire se disposaient à s'éloigner. — Cette affaire a rapport à un marchand d'antiquités avec lequel ce jeune garçon a demeuré, et à qui je prends un vif intérêt. J'ai passé bien des années loin de ce pays, messieurs, et si je manque aux formes ordinaires j'espère que vous voudrez bien m'excuser.

— Vous n'avez besoin d'aucune excuse, monsieur, — répondirent le notaire et M. Abel.

— J'ai pris des renseignements dans le quartier qu'habitait son vieux maître, — dit l'étranger, —

et j'ai appris que ce jeune homme avait été à son service. J'ai réussi à découvrir la demeure de sa mère, qui m'a indiqué votre maison comme le lieu le plus rapproché où je pourrais le rencontrer. Voilà pourquoi je me suis présenté moi-même ici ce matin.

— Je suis, monsieur, on ne peut plus flatté d'avoir l'honneur de vous voir, — dit le notaire, — quel que soit l'objet de votre visite.

— Monsieur, — reprit brusquement l'étranger, — vous ne parlez que comme homme du monde, et je crois que vous valez un peu mieux; ainsi, je vous en prie, ne compromettez pas votre caractère véritable en me faisant un compliment banal.

— Hum! — dit le notaire en toussant. — Votre manière de parler est franche, monsieur!

— Ma manière d'agir ne l'est pas moins, — répliqua l'étranger. — Si les gens qui parlent avec franchise sont rares, ceux qui agissent franchement le sont encore plus; telle est mon opinion, qui résulte peut-être de ma longue absence et de mon inexpérience. Du reste, si mes discours viennent à vous offenser, j'espère, monsieur, que mes procédés vous les feront oublier.

La forme de dialogue adoptée par l'étranger parut déconcerter un peu M. Witherden; quant à Kit, il le regardait la bouche béante d'étonnement, en se demandant de quel langage se servirait avec lui un homme qui parlait si cavalièrement à un

notaire. Ce fut pourtant sans rudesse que l'étranger se tourna vers Kit en lui disant :

— Si vous pensez, mon garçon, que je prenne ces informations dans tout autre but que celui de servir ceux que je cherche, vous êtes injuste à mon égard, et vous vous trompez. Ne portez pas un faux jugement, je vous en prie, mais ayez confiance en mes paroles. — Le fait est, messieurs, — ajouta-t-il en se tournant vers le notaire et son élève, — le fait est que je me trouve dans une position aussi pénible qu'imprévue. Je suis venu dans cette ville avec un projet bien cher à mon cœur, me flattant de ne rencontrer aucun obstacle, aucune difficulté pour arriver à son accomplissement; mais un mystère impénétrable paralyse subitement mes premiers efforts, et tout ce que j'ai fait pour le dévoiler n'a servi qu'à le rendre plus obscur. Je n'ose me livrer ouvertement à des recherches, dans la crainte de voir fuir encore plus loin de moi ceux que je cherche avec tant d'anxiété. Si vous pouvez me prêter votre appui, vous n'aurez pas lieu de vous en repentir, je vous l'assure, car vous voyez combien j'en ai besoin et de quel accablement vous me délivreriez.

Il parlait avec un ton de confiance et un accent de véracité qui trouvèrent un écho dans le cœur du bon notaire. Il répondit sur le même ton que l'étranger l'avait bien jugé, et qu'il était tout prêt à lui rendre service, si cela était en son pouvoir.

L'inconnu fit alors subir à Christophe un minutieux interrogatoire concernant son vieux maître et l'enfant, leur existence solitaire, leurs habitudes et leur isolement. Les absences nocturnes du vieillard, l'abandon de l'enfant pendant leur durée, sa maladie et sa guérison, l'arrivée de Quilp dans la maison, leur soudaine disparition, — tout cela fut le sujet d'une foule de questions et de réponses. Enfin, Kit lui apprit que la maison était à louer, et qu'un écriteau placé sur la porte adressait les personnes qui venaient pour la visiter à M. Samson Brass, procureur, demeurant dans Bevis-Marks, et dont peut-être il pourrait obtenir quelques renseignements plus étendus.

— Non pas en le questionnant — dit l'étranger, en secouant la tête; — je demeure dans sa maison.

— Chez Brass, le procureur! — s'écria M. Witherden avec quelque surprise, car il avait quelques rapports de profession avec l'individu en question.

— Oui, — reprit l'étranger. — J'ai pris ce logement il y a quelques jours, principalement parce que j'avais vu l'écriteau dont vous parlez. Le choix d'une demeure est pour moi chose peu importante, et mon dernier espoir était de pouvoir trouver là, sous ma main, quelques indices qui m'échapperaient partout ailleurs. Oui, je demeure chez Brass — à ma honte, je suppose?

— C'est une simple question d'opinion, — dit

le notaire en levant légèrement les épaules, — sa réputation est quelque peu équivoque.

— Equivoque! — répéta le gentleman. — Je suis ravi d'apprendre qu'il y ait quelque doute à cet égard. Je pensais que ce point était depuis longtemps décidé. — Mais voulez-vous me permettre de vous dire un mot en particulier?

M. Witherden y ayant consenti, ils entrèrent tous deux dans son cabinet, où ils restèrent environ un quart d'heure, engagés dans un entretien confidentiel à la suite duquel ils rentrèrent dans l'étude. L'étranger avait laissé son chapeau dans le cabinet de M. Witherden, et semblait s'être mis au mieux avec lui durant ce court intervalle.

— Je ne vous retiendrai pas plus long-temps quant à présent, dit-il en mettant une couronne dans la main de Kit, — nous nous reverrons. Surtout, pas un mot sur cette affaire, excepté à votre maître et à votre maîtresse.

— Ma mère, monsieur, serait bien contente de savoir... — dit Kit en hésitant.

— Contente de savoir quoi?

— Contente de savoir qu'il y a quelqu'un qui prend intérêt à miss Nelly, monsieur, s'il n'y avait pas de mal à le lui dire.

— Vraiment? Eh bien! vous pouvez lui en parler, si elle est capable de garder un secret. Mais songez-y bien, pas un mot à aucune autre personne. — N'oubliez pas cela. — Je vous le recommande.

Elle le mérite bien

— Soyez tranquille, monsieur. — Je vous remercie, et je vous souhaite le bonjour.

Dans son désir inquiet de faire comprendre à Kit la nécessité du silence le plus complet sur ce qui s'était passé entre eux, l'étranger l'avait suivi jusqu'à la porte de la rue pour lui répéter ses recommandations, et il arriva que M. Richard Swiveller ayant en ce moment les yeux tournés de ce côté, aperçut son mystérieux ami causant avec Kit.

Cette rencontre était entièrement fortuite, et en voici la cause. Swiveller, ayant une commission à faire dans ce quartier pour M. Brass, passa devant la porte de la maison du notaire, et voyant sur le trottoir M. Chuckster qu'il connaissait, il s'arrêta pour lui parler. A peine lui avait-il fait l'observation d'usage en pareil cas sur l'état du temps, qu'il vit arriver à la porte le locataire mystérieux de M. Brass, parlant à Kit avec chaleur.

— Oh! — s'écria-t-il, — qui est cet homme?

— Il est venu voir ce matin M. Witherden, — répondit Chuckster. — Du reste, je ne le connais pas plus qu'Adam.

— Mais du moins vous savez son nom?

— Tout ce que je sais, mon cher, — dit M. Chuckster en passant sa main dans ses cheveux, — c'est que je lui dois d'être resté ici vingt minutes, ce qui fait que je le hais d'une haine mortelle et impérissable, et que je le poursuivrais jusqu'aux confins de l'éternité, si j'en avais le temps.

Pendant cet entretien, l'individu en question, qui n'avait pas eu l'air de reconnaître M. Richard Swiveller, rentra dans la maison. Kit descendit les marches et s'approcha des deux amis. M. Swiveller lui répéta alors la même question, mais sans plus de succès.

— C'est un homme fort honnête, monsieur, — répondit Kit; — et voilà tout ce que j'en puis dire.

Cette réponse excita l'indignation de Chuckster. Quant à Swiveller, après être resté quelques instants plongé dans ses réflexions, il demanda à Kit de quel côté il conduisait la chaise, et finit par le prier de lui donner une place, en l'assurant qu'ils allaient dans la même direction. Kit aurait volontiers refusé cet honnenr; mais comme Swiveller s'était déjà installé dans la chaise, il ne lui restait d'autre ressource que de l'en expulser de vive force, et ne voulant pas recourir à ce moyen, il partit rapidement, coupant court aux adieux de M. Chuckster, au grand mécontentement de celui-ci.

Comme Whisker était fatigué d'être resté en repos, et que M. Swiveller fut assez bon pour le stimuler encore davantage en sifflant, ils roulèrent d'un train trop furieux pour permettre une conversation suivie; et d'ailleurs, exaspéré par les encouragements de Swiveller, le poney se prit d'une affection toute particulière pour les poteaux de reverbères, les roues de charrettes, et manifesta un

violent désir de courir sur les trottoirs, ce qui obligea Kit à faire de grands efforts pour le rappeler à la raison. Ce ne fut donc qu'après qu'ils furent arrivés à l'écurie que M. Swiveller trouva l'occasion de parler.

— Ce n'est pas sans peine, — dit Richard. — Que dites-vous d'un verre de bière ?

Kit refusa d'abord, puis il consentit, et ils se rendirent ensemble au cabaret voisin.

— Nous boirons à la santé de notre ami, — dit Richard en soulevant le pot couvert d'une mousse brillante; — notre ami qui causait avec vous tout-à-l'heure, — je le connais, — brave garçon, — mais original, — tout-à-fait original, — A sa santé !

Kit se joignit au toast.

— Il demeure dans ma maison, — dit Richard; — c'est-à-dire dans la maison occupée par le jurisconsulte dont je suis en quelque sorte le bras droit. — C'est un gaillard qu'il est difficile de faire parler; mais nous l'aimons, — nous l'aimons.

— Il faut que je parte, monsieur, s'il vous plaît, — dit Kit, faisant un mouvement pour partir.

— Ne soyez pas si pressé, Kit; nous boirons à la santé de votre mère.

— Je vous remercie, monsieur.

— Excellente femme, votre mère, Kit. — Cet homme est libéral; il faut que nous l'engagions à faire quelque chose pour elle. — La connaît-il ?

Kit fit un signe négatif, et après avoir regardé

fixement celui qui le questionnait, il le remercia et partit, sans que ce dernier eût le temps d'ajouter un autre mot.

— Hum! — dit Swiveller en réfléchissant, — ceci est bizarre. Tout est mystérieux dans la maison de Brass. Je veux cependant hasarder aussi mon secret. Tout le monde, sans exception, a jusqu'à ce jour été dans ma confidence, mais maintenant j'ai envie de travailler pour mon propre compte; c'est plaisant, fort plaisant!

Après avoir réfléchi profondément pendant quelques instants d'un air d'excessive sagesse, M. Swiveller but encore quelques verres de bière, et quand le pot fut vide, il mit ses mains dans ses poches, et s'occupa de la commission dont il avait été chargé.

CHAPITRE XXXIX.

—

Quoique Christophe dût attendre M. Abel jusqu'au soir, il n'alla pas chez sa mère de toute la journée; il était déterminé à n'anticiper en aucune façon sur les plaisirs du lendemain, car c'était le lendemain qui devait être la première grande époque de sa vie, époque depuis long-temps désirée: c'était le jour où il devait recevoir le premier quartier de ses gages, le quart de son revenu annuel de six livres, c'est-à-dire l'énorme somme de trente schellings. Ce devait être pour lui un jour de fête, consacré à un tourbillon d'amusements, et le petit Jacob devait apprendre ce qu'on entend par des huîtres, et aller au spectacle.

Une foule de circonstances favorisaient ces projets. M. et mistress Garland l'avaient assuré qu'ils ne feraient pas la moindre déduction sur la grande somme en question pour ses frais d'équipement. Le don de l'étranger avait augmenté ce capital de cinq schellings tout-à-fait tombés du ciel. Non seulement il avait donc vu se réaliser des espérances qu'on ne saurait concevoir que dans les rêves les plus extravagants; mais, en outre, le même jour était aussi l'époque du paiement des gages de Barbe,

et Barbe devait avoir, ainsi que lui, la permission de sortir; elle devait être de la fête, prendre le thé avec la mère de Kit, et amener la sienne pour qu'elles fissent sa connaissance.

Kit, on le croira sans peine, se mit à la fenêtre de grand matin pour voir de quel côté volaient les nuages. Quant à Barbe, elle en aurait fait autant, sans doute, si elle n'avait veillé si avant dans la nuit pour empeser et repasser de petits morceaux de mousseline, qu'il lui fallut ensuite plisser et ajuster à d'autres pour en composer un magnifique ensemble de toilette. Ils se levèrent de bonne heure; mais ils mangèrent fort peu à déjeuner, et moins encore à dîner. Ils étaient tous deux dans un état d'extrême agitation, quand arriva la mère de Barbe, s'extasiant sur la beauté du temps. Elle n'en était pas moins munie d'un large parapluie, car les gens de cette sorte vont rarement à une partie de plaisir sans ce meuble essentiel.

En ce moment, ils entendirent la sonnette qui les appelait en haut pour recevoir leur salaire en or et en argent.

Et puis, avec quelle bonté M. Garland parla à Kit! — Christophe, — lui dit-il, — voici votre argent, vous l'avez bien gagné. — Et avec quelle bonté mistress Garland dit à Barbe: — Barbe, voici le vôtre, et je suis très contente de vous! — Comme Kit signa sa quittance d'une main sûre et ferme, et combien Barbe fut émue et tremblante en

signant la sienne! Quel beau moment aussi que celui où mistress Garland versa un verre de vin pour la mère de Barbe! Puis, le noble langage de celle-ci! — Dieu vous bénisse, ma bonne dame! — dit-elle, — ainsi que vous, mon bon monsieur. — A votre santé, Barbe! — A la vôtre, monsieur Christophe! — Que de temps elle mit à boire son vin! Autant de temps que si c'eût été un verre à bière. Et que de gais rires, que de joyeux propos ils échangèrent en causant de tout cela sur l'impériale de la diligence! Combien ils plaignirent ceux qui n'allaient pas à une partie de plaisir! Mais, pour en revenir à la mère de Kit, n'aurait-on pas dit qu'elle était de bonne famille, et qu'elle avait été une grande dame toute sa vie? La voyez-vous, prête à les recevoir, avec une théière, un sucrier, un pot au lait, et des tasses, dont la propreté aurait été remarquable dans une boutique de porcelaines! Puis, le petit Jacob et le jeune enfant portant des vêtements si propres, qu'ils semblaient être neufs, tout usés qu'ils étaient! L'entendez-vous s'écrier, dès que chacun fut assis, que la mère de Barbe était exactement la femme qu'elle s'était attendue à rencontrer; — et la mère de Barbe assurant que la mère de Kit répondait en tous points au portrait qu'elle s'en était fait; — puis la mère de Kit faisant des compliments à la mère de Barbe au sujet de sa fille; — et la mère de Barbe félicitant la mère de Kit d'avoir un fils tel que le sien! Barbe ne fut-elle

pas elle-même complétement éprise du petit Jacob? — Nous sommes veuves toutes deux! — dit la mère de Barbe; — assurément, nous étions destinées à faire la connaissance l'une de l'autre.

— J'en suis bien convaincue, — répondit mistress Nubbles. — Quel dommage que nous ne nous soyons pas connues plus tôt! — Mais aussi, — reprit la mère de Barbe, — il est si doux d'en être redevable à son fils ou à sa fille, que cela répare tout le mal, n'est-il pas vrai?

La mère de Kit fut entièrement de cet avis. Remontant alors des effets aux causes, elles en vinrent naturellement à parler de leurs défunts maris, dont la vie, la mort, l'enterrement, leur fournirent des points de comparaison. Kit prit la parole à son tour, et leur parla, entre autres choses, de son ancien maître et de la merveilleuse beauté de Nelly, qui avait déjà mille fois été le sujet de ses entretiens avec Barbe. Mais ce souvenir ne produisit pas sur ses auditeurs tout l'effet qu'il en avait espéré, et sa mère elle-même se mit à dire, en regardant Barbe comme par hasard, que, sans aucun doute, miss Nelly était très jolie, mais qu'après tout elle n'était encore qu'une enfant, et qu'il y avait bon nombre de jeunes filles tout aussi jolies qu'elle. La mère de Barbe prétendit à son tour qu'on voyait très fréquemment les enfants changer à l'âge de quatorze ou quinze ans, et que les traits de beauté enfantine s'effaçaient souvent en très peu d'années.

Cependant, il était temps de songer à partir pour le spectacle. Ce départ exigea de longs préparatifs pour prendre les châles, les chapeaux, sans parler d'un mouchoir rempli d'oranges, et d'un autre contenant des pommes, lesquels mouchoirs furent très difficiles à nouer, car les fruits avaient une tendance à s'échapper par les coins. Enfin, tout fut prêt, et ils partirent en grande hâte, la mère de Kit portant le plus jeune de ses enfants, Kit donnant la main au petit Jacob, tout en marchant à côté de Barbe; arrangement qui fit dire aux deux mamans qui les suivaient qu'ils avaient l'air de ne faire qu'une même famille.

Ils arrivèrent enfin au cirque d'Astley. Ils étaient à peine depuis cinq minutes devant la porte encore fermée, que déjà le petit Jacob était à demi écrasé, que le jeune enfant avait reçu vingt secousses, et que le parapluie de la mère de Barbe avait été emporté au loin, puis restitué à sa propriétaire, par-dessus les épaules de la foule. Kit avait frappé un homme à la tête avec le mouchoir plein de pommes, pour avoir poussé sa mère avec violence et sans nécessité; de là, grand tumulte. Mais, lorsqu'ils eurent passé le bureau, et qu'ils se furent ouvert un chemin au risque de la vie, et en tenant leurs billets à la main; une fois, surtout, qu'ils se virent dans la salle, et en possession de places telles qu'ils n'auraient pu s'en procurer de meilleures en les choisissant et les retenant d'avance; alors, ils

regardèrent tout ce qui leur était arrivé comme d'impayables plaisanteries, et comme des accessoires essentiels de la fête.

Qu'il était magnifique ce théâtre d'Astley, avec toutes les peintures, les dorures, les glaces, et une odeur vague de chevaux faisant pressentir les merveilles qui se préparaient; le rideau qui cachait de si riches mystères; la sciure de bois fraîchement répandue dans le cirque; les spectateurs arrivant et prenant place; les musiciens les regardant d'en bas d'un air indifférent, tout en accordant leurs instruments, comme s'ils se fussent peu soucié de voir commencer la pièce, et comme s'ils l'eussent sue par cœur! Quelle éclatante clarté fondit sur eux, quand cette longue et brillante rampe de quinquets vint à monter lentement! quelle palpitation de cœur, quand la petite sonnette se fit entendre, et que la musique commença, avec les bruyants accompagnements des tambours et les effets suaves des triangles! Ce ne fut pas sans raison, vraiment, que la mère de Barbe dit à celle de Kit que les places de galerie étaient les meilleures pour voir, en s'étonnant de ce qu'elles ne fussent pas bien plus chères que les loges; ce ne fut pas sans raison non plus que, dans le trouble de son ravissement, Barbe ne sut si elle devait rire ou pleurer.

Et la pièce elle-même! Les chevaux, que le petit Jacob reconnut tout d'abord pour des chevaux vé-

ritables, et les dames et les messieurs, de la réalité desquels il fut impossible de le convaincre, lui qui n'avait jamais vu ni entendu rien de semblable; — les coups de feu qui firent fermer les yeux à Barbe; — la dame abandonnée qui lui arracha des larmes; — le tyran qui la fit trembler; — le paillasse qui s'aventure à prendre de si grandes libertés avec le militaire en bottes à l'écuyère; — la dame qui sauta par-dessus les vingt-neuf rubans, et retomba sans se faire aucun mal sur le dos de son cheval; — tout cela fut enchanteur, splendide, surprenant. Le petit Jacob applaudit à se briser les mains; Kit ne se lassa point de crier bis! et la mère de Barbe, dans son extase, pensa briser son parapluie, à force de frapper sur le plancher.

Au milieu de toutes ces merveilles, Barbe parut poursuivie par le souvenir de ce que Kit avait dit en prenant le thé; car en sortant du spectacle, elle lui demanda avec un sourire convulsif si miss Nelly était aussi jolie que la dame qui sautait par-dessus les rubans.

— Aussi jolie qu'elle? — répondit Kit, — deux fois plus jolie!

— Oh! Christophe! cette dame m'a paru la plus belle des créatures!

— Allons donc! — elle est assez bien, j'en conviens, — mais pensez à son rouge et à sa parure, quelle différence, cela fait! *Vous* êtes infiniment mieux qu'elle, Barbe!

— Oh! Kit! — dit Barbe en baissant les yeux.

— Votre mère elle-même est mieux qu'elle, — ajouta Kit.

Mais tout cela, non, tout cela ne fut rien, comparé à la dissipation extraordinaire qui suivit le spectacle. Figurez-vous Kit entrant dans une boutique d'huîtres, avec autant de hardiesse que si c'eût été chez lui, et sans même jeter les yeux sur le comptoir, ni sur l'homme placé derrière; — puis, conduisant sa société dans un cabinet, un cabinet particulier, orné de rideaux rouges et d'une nappe blanche. Ensuite, il ordonna à un monsieur remplissant le rôle de garçon, malgré son air fier et ses favoris noirs, de servir trois douzaines des plus grandes huîtres, et de se dépêcher! — Oui, lui, Christophe Nubbles, dit à ce monsieur de se dépêcher, et le monsieur se hâta effectivement d'apporter en courant le pain le plus blanc, le beurre le plus frais, et les huîtres les plus grandes qu'on eût jamais vues. — Kit dit alors à ce monsieur : — Un pot de bière! — exactement de cette manière, — et le monsieur, au lieu de répondre : — Est-ce à moi que ce discours s'adresse? se contenta de dire : — Pot de bière, monsieur? — On y va. — Puis de s'en aller le chercher. Aussi la mère de Barbe, et celle de Kit déclarèrent-elles que ce monsieur était un des jeunes gens les mieux tournés et les plus gracieux qu'elles eussent jamais rencontrés.

La compagnie se mit à attaquer sérieusement le souper. Cette petite folle de Barbe annonça formel-

lement qu'elle ne pouvait avaler plus de deux huîtres, et il fallut plus d'instances qu'on ne le voudrait croire pour la décider à aller jusqu'à quatre. Par compensation, les deux autres dames s'en acquittèrent à ravir; elles mangèrent, rirent, et s'amusèrent à un tel point, que Kit prenait plaisir à les voir, et que, par la force de la sympathie, il mangea et rit lui-même autant qu'elles. Mais le héros de la soirée fut le petit Jacob, qui avala les huîtres comme s'il n'eût fait que cela depuis sa naissance, les assaisonnant de poivre et de vinaigre avec un discernement étonnant pour son âge, et ensuite bâtissant une grotte sur la table avec les écailles. Quant au jeune enfant, il n'avait pas fermé l'œil une seule fois depuis leur départ, et il resta paisiblement assis sur les genoux de sa mère, tantôt occupé à chercher à enfoncer une grosse orange dans sa bouche, tantôt fixant le gaz sans remuer les paupières, et égratignant sa pauvre petite figure avec une écaille d'huître. Bref, jamais souper ne fut plus gai, et lorsque Kit commanda quelque chose de chaud à boire pour faire passer les huîtres, et qu'il proposa de boire à la santé de M. et de mistress Garland, on n'aurait pu trouver dans le monde entier six personnes plus parfaitement heureuses.

Mais tout bonheur a son terme; — et comme il commençait à se faire tard, ils furent d'avis de retourner chez eux. Kit et sa mère s'écartèrent un

peu de leur chemin pour accompagner Barbe et sa mère jusqu'à la porte d'une amie chez qui elles devaient passer la nuit, et ils se séparèrent après être convenus de se retrouver le lendemain matin de bonne heure pour retourner à Finchley, et après avoir projeté mille amusements pour le prochain quartier. Kit prit alors le petit Jacob sur son dos, donna un baiser à son jeune frère, que sa mère tenait dans ses bras, et ils regagnèrent gaiement leur logis.

CHAPITRE XL.

—

Le lendemain, Kit sortit au lever du soleil pour aller rejoindre Barbe et sa mère au rendez-vous convenu. Il eut soin de ne pas troubler le sommeil de sa petite famille, et laissa son argent sur la cheminée, après y avoir écrit quelques mots à la craie, pour appeler l'attention de sa mère sur cette circonstance, et l'informer que cet argent venait de son fils; — puis il sortit de la maison, le cœur un peu plus lourd que les poches; car il ne pouvait s'empêcher de regretter que le jour de fête se fût écoulé si rapidement. Il trouva Barbe et sa mère à peu près dans les mêmes dispositions, mais le grand air, la vue de la campagne, la conversation et la marche leur avaient inspiré des idées plus riantes quand ils arrivèrent à Finchley.

Il était de si bonne heure, que Kit eut le temps de panser le poney et de le rendre aussi propre qu'un cheval de course, avant que M. Garland descendît pour déjeuner. Cette ponctualité lui valut des éloges de la part du vieillard, de la vieille dame et de M. Abel. A son heure accoutumée, celui-ci partit à pied, pour prendre en route la voiture de Londres. Kit et M. Garland allèrent travailler au jardin.

Cette occupation n'était pas la moins agréable pour Kit, car lorsqu'il faisait beau, ils se trouvaient tout-à-fait en famille. La bonne dame travaillait auprès d'eux, son panier à ouvrage sur une petite table; son mari coupait, élaguait, taillait, armé d'une paire de grands ciseaux, ou aidait Kit à bêcher la terre. Ce jour-là, ils avaient à émonder la vigne. Christophe grimpa donc sur une petite échelle, et se mit à couper et à planter des clous que lui tendait le vieillard.

— Eh bien, Christophe! — dit M. Garland, — vous avez fait un nouvel ami dans l'étude du notaire, à ce qu'Abel m'a dit?

— Oh! — oui, monsieur, oui. Il a agi très généreusement.

— J'en suis ravi; — mais je puis vous dire qu'il est disposé à agir plus généreusement encore.

— En vérité, monsieur! il est bien bon, mais assurément je n'ai pas besoin de lui, — dit Kit en enfonçant un clou rebelle à coups redoublés.

— Il désirerait vous avoir à son service... Prenez donc garde, vous allez tomber et vous blesser.

— M'avoir à son service, monsieur! — s'écria Kit en se retournant, le dos contre l'échelle, avec l'agilité d'un saltimbanque. — Je ne pense pas, monsieur, qu'il ait voulu parler sérieusement.

— C'est très sérieusement qu'il en a parlé à mon fils.

— Je n'ai jamais entendu chose pareille! —

murmura Kit en regardant tristement son maître et sa maîtresse. — Cela m'étonne de sa part; cela m'étonne.

— Écoutez, Christophe, — dit M. Garland, — il s'agit pour vous d'une affaire importante, et c'est sous ce point de vue que vous devriez l'envisager. Ce nouvel ami est en état de vous payer mieux que moi, — non pas, je m'en flatte, de vous traiter avec plus de confiance, mais assurément, Christophe, il est à même de vous donner plus d'argent.

— Eh bien ! — dit Kit, — après, monsieur ?

— Attendez un instant, ce n'est pas tout. Vous avez servi fidèlement vos anciens maîtres, et s'il venait à les retrouver, puisqu'il veut faire tout au monde pour cela, nul doute qu'il ne vous donne une bonne récompense; sans parler du plaisir que vous auriez à revoir des personnes auxquelles vous semblez porter un attachement si vif et si désintéressé. Il faut songer à tout cela, Christophe, et ne pas vous hâter de faire un refus inconsidéré.

Kit ne put persister dans sa résolution sans faire une cruelle violence à ses sentiments, en entendant ces dernières paroles, qui présentèrent à son esprit la réalisation de ses rêves et de ses espérances; mais ces angoisses ne durèrent qu'un instant, et il se mit à dire brusquement :

— Ce gentleman n'a aucun sujet de croire que je veuille quitter ma place pour le servir; me prend-il pour un insensé ?

— Peut-être il vous prendra pour tel, Christophe, si vous rejetez ses offres.

— Eh bien! comme il lui plaira. — Je serais véritablement fou, si je quittais d'aussi bons maîtres qui m'ont ramassé dans la rue, mourant de misère et de faim. — Si miss Nelly revenait, madame, — ajouta Kit en se tournant tout-à-coup vers sa maîtresse, — ce serait différent, et peut-être, si *elle* avait besoin de moi, pourrais-je vous demander de temps à autre la permission de travailler pour elle, lorsque j'aurais fini mon ouvrage à la maison. Mais si elle revient, elle n'aura plus besoin de moi; elle sera riche! — Cependant, je serais si heureux si je la revoyais! — Et il enfonça un clou dans la muraille, beaucoup plus avant que cela n'était nécessaire.

— Et le poney, monsieur, — continua-t-il, — Whisker, — madame! — il sait si bien que je parle de lui, que vous l'entendez hennir, monsieur! — croyez-vous, madame, qu'il se laisserait jamais approcher par d'autres que moi? — Et le jardin, et M. Abel! — M. Abel voudrait-il se séparer de moi, madame? cela briserait le cœur de ma mère, et le petit Jacob lui-même aurait assez de jugement pour pleurer à en perdre les yeux, s'il pensait que M. Abel pût consentir à se séparer de moi, après m'avoir dit l'autre jour encore qu'il espérait me garder bien des années.

Dieu sait combien de temps auraient duré les

lamentations de Kit, qui, du haut de son échelle, s'adressait tour à tour à M. et à mistress Garland, si en ce moment, Barbe n'était accourue pour annoncer qu'on venait d'apporter de la part du notaire un billet, qu'elle remit à son maître.

— Oh! — dit M. Garland après avoir lu le billet, — faites entrer le porteur de ce message.

Barbe s'éloigna pour exécuter cet ordre, et M. Garland se tourna vers Kit, en lui disant qu'ils auraient autant de répugnance à se séparer de lui, que lui-même en manifestait à ce sujet.

— Cependant, Christophe, — ajouta-t-il en jetant les yeux sur le billet qu'il tenait à la main, — si ce gentleman désirait vous emprunter de nous, pour une heure ou deux, et même pour quelques jours, nous devons y consentir, et vous y consentirez sans doute aussi, vous-même. — Ah! voici le jeune homme. — Comment vous portez-vous, monsieur?

Cette question s'adressait à M. Chuckster qui s'avançait dans l'allée en se dandinant. Son chapeau était remarquablement penché sur l'oreille, et ne recouvrait qu'une légère partie de sa longue chevelure.

— J'espère que vous êtes en bonne santé, monsieur? — répondit celui-ci. — J'espère que vous vous portez bien, madame? — Voici un charmant pied-à-terre, monsieur, — délicieuse campagne, sur ma parole.

— Vous voulez emmener Christophe, à ce que je vois, — dit M. Garland.

— J'ai une voiture qui attend à cet effet; elle est attelée d'un cheval gris très fringant, et si vous êtes connaisseur, monsieur....

Après s'être excusé d'examiner le fringant animal, en alléguant son peu de connaissances en pareilles matières, M. Garland invita M. Chuckster à faire un second déjeuner, et celui-ci ayant volontiers accepté la proposition, quelques viandes froides, flanquées d'ale et de vin, furent promptement servies sur un plateau.

Pendant le repas, M. Chuckster déploya tout son talent pour enchanter ses hôtes, et les convaincre de la supériorité d'esprit que doit posséder l'habitant de la ville. Dans ce but, il fit tomber la conversation sur les petits scandales du jour, genre d'entretien dans lequel ses amis prétendaient, à juste titre, qu'il excellait, ce qui ne parut inspirer aucun intérêt à ses auditeurs.

— Et maintenant que mon cheval a eu le temps de reprendre haleine, — dit M. Chuckster en se levant de table, il faut, à mon grand regret, *que je file un nœud.*

Ses hôtes ne s'opposèrent en rien à ce qu'il s'arrachât d'auprès d'eux, de sorte que M. Chukster et Kit se mirent immédiatement en route pour Londres; Kit perché sur le siége de la voiture, et M. Chukster solitairement assis dans l'intérieur.

Lorsqu'ils furent arrivés chez le notaire, Kit suivit son compagnon de voyage dans l'étude, où, sur l'invitation de M. Abel, il prit un siége et attendit, car le gentleman qui avait besoin de lui était sorti, et pouvait ne pas revenir de quelque temps. Cette possibilité se vérifia pleinement. Kit dîna, prit le thé, lut un grand nombre de pages de l'Almanach des adresses, et fit deux ou trois sommes avant que le gentleman fût de retour. Enfin il entra d'un air excessivement pressé. Il resta quelque temps renfermé avec M. Witherden et M. Abel, qui vint ensuite appeler Kit, dont l'inquiétude et la curiosité étaient extrêmes.

— Christophe, — dit le gentleman, — j'ai découvert où sont votre vieux maître et votre jeune maîtresse.

— Ah ! monsieur, est-il possible ? — s'écria Kit les yeux étincelants de joie. — Où sont-ils, monsieur ? — Comment vont-ils, monsieur ? — Sont-ils près d'ici ?

— Ils en sont bien loin ; — mais je pars cette nuit pour les aller chercher, et je désire vous emmener avec moi.

— Moi, monsieur ! — s'écria Kit au comble de la surprise et du ravissement.

— Nous avons près de soixante milles à faire. Si nous voyageons toute la nuit en poste, nous arriverons demain matin de bonne heure. Comme ils ne sauront pas qui je suis, et que l'enfant pourrait

penser, en voyant un étranger à leur poursuite, qu'il a de mauvaises intentions contre le vieillard, n'agirai-je pas sagement en me faisant accompagner d'un jeune homme qu'ils connaissent, et qui leur sera garant du tendre intérêt qu'ils m'inspirent?

— Assurément, vous n'avez rien de mieux à faire, — répondit le notaire. — Il n'y a pas à hésiter.

— Je vous demande pardon, monsieur, — dit Kit, qui avait paru soucieux en entendant cette conversation; — si tel est votre motif, je crains que ma présence ne fasse plus de mal que de bien. — Quant à miss Nelly, elle me connaît, monsieur, et elle aurait confiance en moi, j'en suis sûr; mais mon vieux maître, je ne sais pourquoi, personne ne le sait, — mon vieux maître, depuis sa maladie, n'a plus voulu me voir, ni entendre parler de moi. Je donnerais tout au monde pour vous suivre, monsieur; mais vous ferez mieux de ne pas m'emmener.

— Encore une difficulté! — s'écria l'impétueux étranger. — Vit-on jamais un homme aussi embarrassé que je le suis? — Connaissez-vous quelque autre personne en qui ils auraient confiance?

— Connaissez-vous quelqu'un, Christophe? — demanda le notaire.

— Personne, monsieur... Cependant, si ma mère...

— La connaissaient-ils? — dit le gentleman.

— S'ils la connaissaient, monsieur? Comment! Ils avaient autant de bontés pour elle que pour moi.

— Eh bien! où diable est cette femme? — s'écria brusquement l'étranger en saisissant son chapeau. — Pourquoi n'est-elle pas ici, maintenant qu'on a besoin d'elle?

Il allait s'élancer hors de l'étude, décidé à jeter de force la mère de Kit dans la chaise de poste et à l'enlever, et il fallut toutes les instances réunies de M. Abel et du notaire pour l'arrêter. Ils lui firent à la fin comprendre qu'il valait mieux sonder Christophe, pour savoir de lui si sa mère voudrait consentir à entreprendre ce voyage avec tant de précipitation.

Après quelque hésitation, Christophe promit, au nom de sa mère, qu'elle serait prête dans deux heures, et il s'engagea à l'amener, munie de tout ce dont elle aurait besoin, avant le délai fixé. Après avoir pris cet engagement quelque peu téméraire, il partit sans perdre de temps pour en assurer l'accomplissement.

CHAPITRE XLI.

—

Christophe se fraya un chemin dans les rues à travers les flots de la foule affairée, et traversa les ruelles et les passages, ne songeant qu'aux réflexions qui l'occupaient.

— Et si maintenant elle était sortie par hasard, — pensa-t-il; — et si j'allais ne pas la trouver, ce gentleman si impatient serait dans un bel état! — Mais, pour sûr, — ajouta-t-il en arrivant à la maison de sa mère, — il n'y a point de lumière, et la porte est fermée. Que Dieu me pardonne cette pensée! — mais si elle est allée au Petit-Béthel, je voudrais que le Petit-Béthel fût... bien loin d'ici, — dit Kit, changeant en une phrase plus honnête le mot qui s'était d'abord présenté à son esprit.

Il frappa à la porte une fois, deux fois; enfin, une voisine se mit à la fenêtre, et demanda qui désirait voir mistress Nubbles.

— C'est moi, — dit Kit; — elle est au Petit-Béthel, je suppose? — Et ce fut avec une sorte de répugnance qu'il prononça le nom de ce conventicule.

La voisine fit un signe affirmatif.

— Dites-moi donc où c'est, — reprit Kit; — car

je suis venu pour une affaire pressante, et il faut que je fasse sortir ma mère de la chapelle, fût-elle dans la chaire

Ce n'était pas chose aisée que d'obtenir des renseignements sur le bercail en question, car aucun des voisins ne faisait partie du troupeau qui le fréquentait, et à peine quelques uns d'entre eux en connaissaient-ils le nom. A la fin, une commère de mistress Nubbles lui donna les informations dont il avait besoin, et il s'éloigna sans perdre de temps.

Après avoir fait mille détours pour y arriver, Kit entra enfin dans la chapelle, après s'être arrêté quelques instants à la porte, pour reprendre haleine, et se présenter avec toute la décence convenable.

Le Petit-Béthel était bien nommé. Tout en effet y était petit, infiniment petit. — On n'y voyait qu'un petit nombre de petits bancs, une petite chaire, dans laquelle un petit homme (cordonnier de profession et prédicateur par vocation) débitait en ce moment un fort long sermon. L'auditoire était peu nombreux, et la majorité sommeillait délicieusement. La mère de Kit faisait partie de cette majorité, ce qui du reste n'avait rien d'étonnant, après les fatigues de la veille. Le poupon qu'elle tenait dans ses bras dormait comme elle, et le petit Jacob, que son âge empêchait de goûter cette pâture spirituelle, à laquelle il eût mille fois préféré les huîtres, s'endormait et se réveillait tour à tour

en ouvrant de grands yeux, car souvent le sommeil l'emportait sur la crainte qu'il avait de s'attirer une semonce de la part du prédicateur.

— M'y voici enfin, — pensa Kit en se glissant dans un banc vide, en face de celui de sa mère; — mais comment ferai-je pour arriver jusqu'à elle, et la décider à sortir? Jamais elle ne s'éveillera avant que tout soit fini! Si seulement ils se mettaient à chanter!

Il était peu probable que cela arrivât de sitôt. Le prédicateur disait qu'il ne voulait que convaincre ses auditeurs de la vérité de ce qu'il leur avait déjà dit, et Kit pensait qu'il lui faudrait long-temps pour y réussir.

Dans son désespoir il promena ses regards autour de la chapelle, et les ayant laissés tomber par hasard sur un petit banc placé en avant du siége du clerc, il crut rêver en *l'*apercevant, — *lui*, — Quilp!

Il se frotta les yeux, mais ils persistèrent à lui montrer Quilp. Il était là, en effet, ses mains sur ses genoux, et son chapeau entre ses jambes. Son hideux visage grimaçait comme d'habitude, et ses yeux étaient fixés au plafond. Bien qu'il ne regardât pas de son côté, Kit ne put s'empêcher de sentir aussitôt que l'attention du méchant et rusé nain était entièrement dirigée sur lui et les siens.

Mais dans la stupéfaction que lui causa l'apparition de Quilp au milieu des *Petits-Bethelites*, et

dans la vague inquiétude où le jetait ce sinistre présage d'ennuis et de vexations, force lui fut de cacher sa surprise et de trouver promptement un moyen de faire sortir sa mère, car la journée s'avançait, et les choses prenaient une tournure alarmante. Voyant le petit Jacob ouvrir les yeux, il se mit à éternuer pour attirer son attention, — ce qui n'était pas fort difficile; — puis il lui fit signe de réveiller sa mère.

Un hasard malheureux voulut qu'en ce moment, le prédicateur qui exposait avec entraînement un des points de son sermon, se penchât en avant de la chaire, et que tout en gesticulant furieusement, il fixât ou eût l'air de fixer ses yeux sur le petit Jacob d'un air menaçant; — si bien que l'enfant s'imagina que s'il venait à faire le plus petit mouvement, le prédicateur tomberait littéralement, et non figurativement sur lui à l'instant même. Dans cette position si critique, distrait par la vue soudaine de son frère, et fasciné par les regards du prédicateur, le malheureux Jacob resta cloué à sa place, fort disposé à crier, mais retenu par la crainte.

— J'agirai ouvertement, puisqu'il le faut, — dit Kit en lui-même. Il sortit doucement de son banc, alla vers celui de sa mère, et prit le jeune enfant sans prononcer une parole.

— Chut, ma mère! — dit ensuite Christophe à voix basse. — Venez avec moi; j'ai un mot à vous dire.

— Où suis-je ? — demanda mistriss Nubbles.

— Dans ce bienheureux Petit-Béthel, — lui répondit son fils avec humeur.

— Oh ! oui, bienheureux ! — dit mistress Nubbles. — Oh ! Kit, combien j'ai été édifiée ce soir !

— Oui, oui, je l'ai vu, — répliqua Kit à la hâte ; — mais venez, ma mère, tout le monde nous regarde. Ne faites pas de bruit ; — prenez Jacob ; — bien, c'est cela !

— Arrête, Satan, arrête ! — s'écria le prédicateur.

— Il dit que vous devez rester, Kit ! — lui dit sa mère à voix basse.

— Arrête, Satan, arrête ! — vociféra de nouveau le prédicateur ; — ne tente pas la femme qui prête l'oreille à tes discours, mais écoute la voix de celui qui appelle. Il enlève un agneau du bercail ! — s'écria-t-il d'une voix encore plus aigre et en le montrant du doigt ; — il emporte un agneau, un précieux agneau ! Il rôde comme le loup, pendant la nuit, cherchant un agneau pour le dévorer !

Kit avait le meilleur naturel du monde ; mais entendant ce langage violent, et excité par les circonstances, il se retourna du côté de la chaire tenant l'enfant dans ses bras, et répliqua d'une voix ferme :

— Que voulez-vous dire ? — c'est mon frère !

— C'est le mien ! — répliqua le prédicateur.

— Il n'est pas votre frère ! — reprit Christophe avec indignation. — Comment pouvez-vous dire pareille chose? — Ne me traitez pas ainsi, s'il vous plaît ! — Quel mal ai-je fait ? — Je ne serais pas venu les chercher si je n'y eusse été obligé, je vous le promets ; — je voulais faire tout cela tranquillement, et vous m'en empêchez. — Du reste dites à Satan autant d'injures que bon vous semblera, mais laissez-moi tranquille, je vous en prie !

A ces mots, Christophe sortit de la chapelle, suivi de sa mère et du petit Jacob. Une fois en plein air, il se souvint confusément d'avoir vu les fidèles s'éveiller, fort surpris de ce qui se passait, et Quilp immobile et dans la même attitude, sans que son attention parût être un seul instant troublée.

— Oh ! Kit ! — lui dit sa mère en portant son mouchoir à ses yeux, — qu'avez-vous fait ! — Je ne pourrai jamais y retourner, — jamais !

— Tant mieux, ma mère. Faut-il que le moment de plaisir que vous avez goûté hier soir vous force à être triste et de mauvaise humeur aujourd'hui ? — Je vous reconnais là ! — S'il vous arrive d'être heureuse et gaie, vous venez ici pour dire avec ce bavard que vous en êtes fâchée !

— Silence, Kit ! vous ne pensez pas ce que vous dites, je le sais ; mais vous péchez en paroles.

— Je ne le pense pas, ma mère, et je ne crois pas que Dieu considère comme des péchés des plaisirs innocents, et ces gens-là ne savent ce qu'ils disent, — voilà mon opinion. — Allons, je vais me taire, si vous me promettez de ne pas pleurer; reprenez votre poupon et donnez-moi le petit Jacob, qui est le plus pesant des deux. Chemin faisant, — et il faut nous hâter un peu, — je vous ferai part des nouvelles dont je suis porteur, et qui vous surprendront, j'ose le dire. — Là, — c'est bien. — Maintenant, on dirait, à vous voir, que de votre vie vous n'avez mis le pied au Petit-Béthel que, je l'espère bien, vous ne reverrez jamais. — Jacob, écoutez-moi! — Toutes les fois qu'un ministre du Petit-Béthel dira que vous êtes un précieux agneau, vous ou votre frère, répondez-lui que c'est la plus grande vérité qui soit jamais sortie de sa bouche, et que s'il ressemblait un peu plus lui-même à un agneau, je ne l'en aimerais que mieux. Voilà ce que vous avez à *lui* dire, Jacob.

Pendant la route qui se fit rapidement, Kit raconta à sa mère ce qui s'était passé chez le notaire, lui expliquant ainsi pourquoi il avait troublé les solennités du Petit-Béthel. Mistress Nubbles ne fut pas peu alarmée en apprenant quel service on attendait d'elle; mille pensées vinrent l'assaillir à la fois. Elle songea surtout à l'honneur de voyager en chaise de poste, et d'un autre côté, à l'impossibilité de laisser les enfants à la maison. Cependant

cette objection ainsi qu'une foule d'autres, fondées sur l'absence de certains articles de toilette qui étaient dans l'eau de savon, et de certains autres qui n'existaient pas dans sa garde-robe, disparurent dès que Kit y eut opposé le plaisir de retrouver Nelly et le bonheur qu'elle aurait à la ramener en triomphe.

— Il ne nous reste plus que dix minutes, ma mère, — dit Kit en arrivant. — Voici un carton; — jetez-y tout ce dont vous avez besoin, et partons.

Il nous faudrait plus de temps que nous n'en avons pour raconter comment Kit entassa dans le carton toutes sortes d'objets qui ne pouvaient servir à rien, et comment il oublia tous ceux qui étaient de première nécessité; comment on décida une voisine à rester avec les enfants, qui crièrent d'abord à faire peur, et se mirent ensuite à rire de tout cœur, à la promesse qu'on leur fit d'une foule de joujoux inconnus et impossibles; comment mistress Nubbles ne finissait pas de les embrasser, et comment Kit ne pouvait se décider à lui en faire un reproche. Il suffira de dire qu'ils n'arrivèrent que dix minutes après l'heure fixée, à la porte du notaire, où se trouvait déjà une chaise de poste prête à partir.

— Quatre chevaux, sur ma parole! — s'écria Kit, ébloui par ces préparatifs. — Eh bien! voilà qui est dit, ma mère, vous allez partir. — La voici, monsieur, voici ma mère, — elle est à vos ordres, monsieur.

— C'est bien, répondit le gentleman. — Calmez votre agitation, madame, on aura soin de vous. — Où est la caisse qui contient les vêtements et les objets dont ils auront besoin?

— La voici, — dit le notaire. — Christophe, placez-la dans la voiture.

— Tout est prêt maintenant, monsieur, — dit Kit, — tout est prêt.

— Eh bien, partons, — dit le gentleman en aidant mistress Nubbles à monter en voiture, où il prit place à son côté.

Le marche-pied fut relevé, la portière fermée, et les voilà partis, la mère de Kit penchée en dehors de la portière, et agitant un mouchoir humide de pleurs, tout en envoyant d'une voix perçante mille recommandations pour le petit Jacob et son frère, sans que personne en entendît un seul mot.

Planté au milieu de la rue, Kit les suivit du regard, les yeux humides de larmes, causées, non par le départ dont il était témoin, mais par la pensée du retour si désiré.

— Ils sont partis à pied, — se dit-il en lui-même, — sans entendre un doux mot d'adieu, et ils reviendront, traînés par quatre chevaux, avec ce riche gentleman pour ami, et consolés de tous leurs chagrins! Elle oubliera qu'elle m'a appris à écrire!

Il fallut bien du temps à Kit pour digérer ses pensées, car il demeura occupé à considérer la ligne des brillants réverbères long-temps après le

départ de la chaise de poste, et lorsqu'il rentra dans la maison, M. Abel et le notaire, qui étaient restés eux-mêmes sur le seuil de la porte jusqu'à ce que le bruit des roues eût entièrement cessé, se demandaient ce qui pouvait le retenir ainsi.

CHAPITRE XLII.

—

Laissons maintenant Kit bercé par ses douces espérances, et reprenons le récit des aventures de la petite Nelly, au point où nous l'avons abandonné quelques chapitres plus haut.

La sympathie que l'enfant éprouvait pour les deux sœurs, dont les chagrins lui semblaient participer de sa propre tristesse, lui faisait trouver du plaisir à les suivre à humble distance dans leurs promenades du soir. Ces instants lui procuraient de vives jouissances, bien que ces jouissances fussent de la nature de celles qui naissent et meurent dans les larmes.

Un soir, après le départ des deux sœurs, elle continua seule sa promenade. Le ciel, la terre, le murmure des ruisseaux, le son des cloches dans le lointain, tout était en harmonie avec les émotions de l'enfant délaissée. Il lui sembla qu'elle n'était plus seule au milieu de cette nature si calme, qui lui inspirait des pensées consolantes, pensées qui pourtant étaient loin d'appartenir au monde de l'enfance et à ses joies si faciles. La nuit avait succédé au crépuscule. Nelly leva les yeux vers les astres brillants dont la lueur descendait à travers

les immenses régions de l'air. A chaque instant, elle voyait paraître tout-à-coup de nouvelles étoiles, et puis d'autres, et puis d'autres encore. Tout le firmament lui parut resplendir de sphères éclatantes et innombrables.

Elle s'assit au pied d'un arbre, éperdue, éblouie par tant de merveilles. L'heure et le lieu éveillèrent en elle l'idée de sa situation, et ce fut avec un espoir calme, — avec résignation peut-être, plutôt qu'avec espoir, — qu'elle songea au passé, au présent, et à tout ce que l'avenir cachait encore. Depuis quelque temps le vieillard la quittait vers le soir, et souvent aussi pendant le jour. Elle n'ignorait pas la cause de ces absences, la constante diminution de sa petite bourse et les yeux hagards de son aïeul ne l'indiquaient que trop clairement, et c'était le même motif qui portait le vieillard à éluder ses questions, et même à éviter sa présence.

Elle était péniblement occupée à méditer sur ce changement, plus difficile à supporter que tous ses chagrins passés, quand elle entendit neuf heures sonner à l'horloge d'une église éloignée. Se levant alors, elle retourna sur ses pas, et se dirigea tristement du côté de la ville. Elle allait passer la rivière sur un petit pont en bois qui conduisait dans une prairie, quand tout-à-coup elle aperçut une lueur rougeâtre, provenant d'un camp d'Égyptiens qui avaient allumé du feu non loin du sentier, et qui étaient couchés ou assis tout autour. Trop pauvre

pour avoir rien à redouter de leur part, elle ne se détourna pas de sa route; mais elle pressa un peu le pas en marchant droit devant elle.

En approchant du lieu en question, un mouvement de timide curiosité la porta à regarder du côté du feu. Elle s'arrêta subitement à la vue d'une figure dont les contours se dessinaient fortement sur la lumière. Après un moment de réflexion, qui, sans doute, lui fit croire que ce n'était pas la personne qu'elle avait cru voir, elle continua son chemin. Mais, en cet instant, elle entendit une voix qu'elle ne put méconnaître.

Elle se retourna, et jeta les yeux de ce côté. L'individu qu'elle avait aperçu d'abord se tenait debout appuyé sur un bâton. L'attitude lui était aussi connue que la voix; c'était son aïeul.

Son premier mouvement fut de l'appeler; puis elle se demanda avec surprise quels pouvaient être ses compagnons, et dans quel but ils se trouvaient réunis. Une vague appréhension la saisit ensuite, et cédant au désir de savoir ce qui se passait, elle s'approcha davantage du feu en se glissant le long d'une haie.

Elle en arriva ainsi à quelques pieds, et, se tenant cachée dans le feuillage, elle put à la fois voir et entendre sans trop risquer d'être aperçue.

Il n'y avait ni femmes ni enfants, comme elle en avait vu dans les autres camps d'Égyptiens près desquels elle avait passé pendant son voyage. Un

homme, d'une taille athlétique, se tenait debout les bras croisés, et appuyé contre un arbre. Tantôt il avait les yeux tournés vers le feu, tantôt il les portait sur trois autres hommes, à la onversation desquels il semblait prendre un vif intérêt, et qu'il paraissait pourtant vouloir cacher.

L'un d'eux était son aïeul; les deux autres étaient les joueurs qu'ils avaient rencontrés pendant cette nuit orageuse dont il a été parlé plus haut. Une de ces tentes basses dont les Égyptiens se servent communément, était dressée à deux pas de là; mais elle était ou paraissait être vide.

— Eh bien, partez-vous? — dit l'un d'eux en regardant le vieillard sans se lever de la place où il était nonchalamment couché. — Vous étiez si pressé, il y a un instant! Partez, si cela vous fait plaisir. Vous êtes libre, je pense?

— Ne le tourmentez pas, — répliqua Isaac List, accroupi comme une grenouille de l'autre côté du feu, — il n'avait pas l'intention de nous offenser.

— Non contents de me piller, vous vous moquez de moi, — dit le vieillard en se tournant de l'un à l'autre; — vous me rendrez fou à vous deux.

L'extrême irrésolution et la faiblesse de cet enfant à cheveux blancs, contrastant avec les regards perçants et rusés de ceux au pouvoir de qui il était, percèrent le cœur de la pauvre enfant. Elle se cou-

traignit pourtant, afin d'être témoin de ce qui se passerait, et d'observer chaque regard, chaque parole.

— Que diable voulez-vous donner à entendre? — s'écria le premier interlocuteur en se soulevant sur un coude; — nous vous pillons! Vous ne feriez pas de même si vous le pouviez, n'est-ce pas? Quand vous perdez, vous êtes un martyr; mais je ne m'aperçois pas, lorsque vous gagnez, que vous considériez les perdants sous le même point de vue. Vous piller! — répéta-t-il en élevant la voix; — Dieu me damne! qu'entendez-vous par une expression si malhonnête?

Ayant ainsi parlé, il se recoucha tout de son long, et battit l'air de deux ou trois coups de pied, comme pour mieux exprimer son indignation. Il était évident qu'il jouait le rôle de querelleur, et que son ami remplissait celui de conciliateur. Tout autre que le faible vieillard aurait deviné leur intention; car ils échangeaient ouvertement des regards d'intelligence, tant entre eux deux qu'avec l'Égyptien, qui, dans la joie que lui causait la plaisanterie, grinçait les dents en manière d'approbation.

Le vieillard resta un instant interdit, puis se tournant vers son antagoniste :

— Vous-même, — lui dit-il, — vous parliez de pillage, tout-à-l'heure. Ne vous emportez donc pas ainsi contre moi; vous savez que vous en avez aussi parlé.

—Non pas de piller la compagnie présente ! Il y a de l'honneur parmi... parmi les gens comme il faut, monsieur ! — reprit l'autre, qui avait été sur le point d'achever plus maladroitement la phrase.

— Ne vous emportez pas contre lui, Jowl, — dit Isaac List. — Il est fâché de vous avoir offensé. — Continuez ce que vous étiez à dire... continuez.

— Je suis un mouton, un sot, un benêt, — s'écria Jowl ; — à mon âge, donner des conseils, quand je sais qu'on ne les suivra point, et qu'il ne m'en reviendra que des injures ! Mais voilà ce qui m'est arrivé toute ma vie. L'expérience n'a jamais pu refroidir mon zèle pour mes amis.

— Je vous répète qu'il est fâché de vous avoir offensé, — reprit Isaac List, — et qu'il désire vous entendre continuer.

— Le désirez-vous ? — demanda Jowl.

— Oui, — répondit le vieillard avec une sorte de gémissement ; — continuez, continuez. — Il est inutile de vouloir résister ; je ne le puis !

— Eh bien ! je continue, — dit Jowl, — à l'endroit où vous m'avez interrompu en vous levant si vite. Si vous êtes persuadé que la chance doit tourner, et si vous trouvez que vous n'avez pas assez d'argent pour la tenter, faites main basse sur celui qui semble mis tout exprès à votre portée. Empruntez-le, vous dis-je, et vous le rendrez quand vous le pourrez.

— Assurément, — dit à son tour Isaac List ; —

si cette bonne dame qui montre au public des figures de cire a de l'argent, qu'elle le mette dans une boîte en fer-blanc avant de se coucher, et qu'elle ne ferme pas sa porte crainte du feu, cela semble facile ; c'est une véritable providence, ainsi que je l'appellerais, moi, si je n'avais été élevé dans des principes religieux.

— Vous voyez, Isaac, — dit son ami en s'animant et en se rapprochant du vieillard, tout en faisant signe à l'Égyptien de ne pas venir les interrompre ; — vous voyez, Isaac, qu'à chaque heure du jour des étrangers vont et viennent dans la maison ; ne serait-il pas vraisemblable qu'un de ces étrangers se fût caché dans le lit de la bonne dame, ou bien dans l'armoire ? Les soupçons auraient un champ vaste, et tomberaient bien loin du but. Je lui donnerais une revanche jusqu'à son dernier penny, quel que fût le montant de la somme.

— Mais le pourriez-vous ?— dit Isaac List en insistant. — Votre banque est-elle assez forte ?

— Assez forte ! — répondit l'autre d'un air de dédain. — Venez ici, vous, et donnez-moi cette boîte cachée dans la paille.

Ces mots s'adressaient à l'Égyptien, qui entra en rampant dans la tente, et en rapporta une cassette que Jowl ouvrit avec une clef qu'il portait sur lui.

— Voyez-vous ceci ? — dit-il en y prenant une poignée de pièces de monnaie, qu'il laissa ensuite

retomber dans la cassette. — L'entendez-vous? Connaissez-vous le son de l'or? — Reportez cela à sa place, — et vous, Isaac, ne parlez plus de banque, tant que vous n'en aurez pas une à vous.

Isaac List affirma avec une apparence de profonde humilité qu'il n'avait jamais douté des moyens d'un homme aussi connu et aussi respectable que M. Jowl, et qu'il avait fait allusion à la banque, non pour satisfaire un doute, car il n'en pouvait avoir aucun, mais dans le désir de jouir de la vue d'un si grand trésor; plaisir qui, bien que certains esprits pussent le considérer comme imaginaire, était néanmoins une source de délices pour un homme dans sa position, et que rien ne pouvait surpasser cette jouissance, sinon la possession même de ces richesses. Quoique M. List et M. Jowl parlassent entre eux, ils ne laissaient pas de jeter des regards de côté sur le vieillard, qui, les yeux fixés sur le feu, prêtait l'oreille à tout ce qu'ils disaient, à en juger par certains mouvements de tête involontaires, et par les divers changements des muscles de sa physionomie.

— Mon avis, — dit Jowl en se couchant de nouveau d'un air insouciant, — mon avis est facile à comprendre; — et au fait, je l'ai déjà donné. J'agis en ami. Pourquoi fournirais-je à un homme les moyens de me gagner peut-être tout ce que je possède, si je ne le considérais comme mon ami? Il est absurde, j'ose le dire, de se préoccuper ainsi du

bien d'autrui, mais c'est dans ma nature, et je ne puis m'en défendre ; ainsi, ne me blâmez pas, Isaac.

— Moi, vous blâmer! — non, pour rien au monde, monsieur Jowl. Je voudrais pouvoir être aussi libéral que vous l'êtes ; et comme vous le dites, il pourrait rendre cet argent s'il gagnait ; et s'il perdait...

— Vous ne devez pas prendre cela en considération, Isaac. — Mais supposons qu'il vînt à perdre, — et rien n'est moins probable, d'après toute mon expérience des chances, — eh bien ! il vaut mieux perdre l'argent des autres que le sien, ce me semble !

— Ah ! — s'écria List avec ravissement, — le plaisir de gagner ! la jouissance de ramasser l'argent, — les petits jaunets si brillants, — et de les faire couler dans sa poche ! Le délicieux plaisir de triompher enfin, et de penser qu'on ne s'est pas arrêté tout court, qu'on n'a pas reculé ! Le. . Mais vous ne partez pas, mon vieux monsieur ?

— Je goûterai ce plaisir, — dit le vieillard ; — oui, je lui gagnerai jusqu'à son dernier penny.

— C'est parler en brave, — s'écria Isaac en se levant d'un seul bond, et en lui donnant un léger coup sur l'épaule ; — je vous respecte, en voyant qu'il vous reste encore une telle ardeur de jeunesse. Ah ! ah ! ah ! Jowl regrette presque maintenant de vous avoir donné un tel conseil. Nous pouvons rire à ses dépens, ah ! ah ! ah !

— Il me donnera ma revanche, songez-y, — dit le vieillard; — argent contre argent, jusqu'à la dernière pièce. Ne l'oubliez pas!

— J'en suis témoin, — répondit Isaac. — Je veillerai à ce que tout se passe légalement entre vous deux.

— J'ai donné ma parole, — dit Jowl en feignant du regret, — et je la tiendrai. Quand ferons-nous cette partie? Je voudrais qu'elle fût déjà terminée. — Sera-ce cette nuit?

— Il faut d'abord que j'aie l'argent, — dit le vieillard; — et je l'aurai demain.

— Pourquoi pas cette nuit? — continua Jowl.

— Il est trop tard maintenant; je serais tremblant et agité. Il faut s'y prendre avec précaution. — Non, demain soir.

— Soit, demain, — dit Jowl. — Une goutte de consolation. Bonne chance au plus digne! Remplissez les verres!

L'Égyptien emplit d'eau-de-vie trois gobelets d'étain. Le vieillard se tourna de côté et marmotta quelques paroles avant de boire. Nelly entendit son nom mêlé à un vœu si plein de ferveur, que ce semblait être le dernier souhait d'un mourant.

— Que Dieu ait pitié de nous! — s'écria-t-elle à voix basse. — Que faire pour le sauver?

Après avoir encore échangé quelques paroles, le vieillard donna la main à ses dangereux compagnons et se retira.

Ils suivirent des yeux la forme voûtée du vieillard qui s'éloignait à pas lents, et lui firent des signes accompagnés d'expressions encourageantes, toutes les fois qu'il se retourna de leur côté. Ce ne fut qu'après l'avoir complétement perdu de vue qu'ils se regardèrent en riant aux éclats.

— Ainsi, — dit Jowl en approchant ses mains du feu, — nous avons enfin réussi. Il a fallu plus d'exhortations que je ne le pensais. Il y a trois semaines que nous lui avons mis cette idée en tête. Combien pensez-vous qu'il rapporte ?

— Quoi que ce soit, nous le partagerons, — répondit Isaac List.

Son compagnon fit un signe d'assentiment. — Hâtons-nous d'en finir, — dit-il ; — et puis brisons avec lui, de peur d'être soupçonnés.

Après s'être amusés du fol espoir de leur victime, ils abandonnèrent ce sujet, et se mirent à parler un jargon que Nelly ne put comprendre. Elle jugea le moment favorable pour s'échapper sans être aperçue, et elle s'éloigna lentement, à l'ombre des haies. Elle gagna ainsi le chemin, et se mit à fuir avec toute la vitesse possible, le cœur brisé. En arrivant, elle se jeta sur son lit dans un état voisin du désespoir.

Sa première pensée fut de fuir — de fuir aussitôt pour s'arracher de ces lieux, au risque de mourir de faim en route, plutôt que laisser son aïeul exposé à d'aussi terribles tentations Elle se rappela alors que le crime ne devait être consommé que la

nuit suivante, et qu'il lui restait assez de temps pour réfléchir et prendre un parti. Elle eut un moment de crainte en songeant que peut-être en cet instant il commettait le crime; elle eut peur d'entendre des cris inarticulés, rompre le silence de la nuit; et se demanda avec crainte à quelles extrémités il pourrait se porter, s'il était pris en flagrant délit, et n'ayant à lutter que contre une femme seule. Incapable de supporter ces tortures, elle alla furtivement dans la chambre qui renfermait l'argent, en ouvrit la porte et y jeta les yeux. Grâce au ciel, *il* n'était pas là, et la dame dormait profondément.

Elle regagna sa chambre et essaya de s'endormir. — Mais comment dormir, l'esprit bouleversé par d'aussi épouvantables alarmes! Enfin, cédant à la violence de sa terreur, elle vola à demi vêtue et tout échevelée, jusqu'au chevet du vieillard, lui saisit la main et le réveilla.

— Qu'y a-t-il? — s'écria-t-il en tressaillant sur sa couche, et en fixant ses regards sur la figure de spectre que lui offrit sa petite-fille.

— J'ai fait un rêve effrayant — dit-elle avec une énergie que de semblables terreurs pouvaient seules lui avoir inspirée, — un rêve effrayant, horrible. Il est revenu deux fois. Ce rêve me représente des hommes à cheveux blancs, comme vous, entrant la nuit dans des appartements obscurs, et volant l'or de ceux qui dorment. — Debout! — debout!

Le vieillard trembla de tous ses membres, et joignit les mains dans l'attitude de la prière.

— Ce n'est pas moi, — dit Nelly, — c'est le ciel qu'il faut prier, afin qu'il détourne de nous de pareils crimes. Ce rêve n'est que trop réel. Je ne puis dormir; je ne puis rester ici; je ne puis vous laisser seul, sous un toit où viennent de tels rêves. — Debout! — Il faut fuir.

Il la regarda encore, comme s'il l'eût prise pour une ombre... Et en vérité, elle ressemblait à peine à une créature de ce monde; puis, il trembla plus que jamais.

— Il n'y a pas de temps à perdre; je ne perdrai pas une minute, dit-elle. — Debout, et venez avec moi.

— Cette nuit! — murmura le vieillard.

— Oui, cette nuit, — il serait trop tard la nuit prochaine. Le rêve reviendrait. La fuite seule peut nous sauver. — Debout!

Le vieillard sortit de son lit, le front couvert d'une sueur froide, et se soumettant à la volonté de l'enfant, comme à celle d'un ange envoyé pour le guider à son gré, il se prépara à la suivre. Elle le prit par la main, et ils partirent. En passant près de la chambre où il avait dessein de commettre le crime, elle tressaillit et le regarda en face. Que ce visage était blême, et quels regards elle y rencontra! Elle le conduisit dans la chambre qu'elle occupait en le tenant toujours par la main, comme si

elle eût craint de le perdre un seul instant de vue. Elle fit un paquet de ses hardes et passa un bras sous l'anse de son panier. Le vieillard prit sa valise qu'elle lui donna, et il l'attacha sur ses épaules. Il prit aussi son bâton qu'elle avait apporté; puis elle le conduisit hors de la maison.

Ils passèrent à pas tremblants et précipités à travers les grandes rues de la ville et les petites du faubourg. Ils arrivèrent rapidement et haletant de fatigue au sommet de la colline que couronne un vieux château à murailles grises, sans avoir une seule fois regardé derrière eux.

Pendant qu'ils approchaient des murs en ruine, la lune se leva dans tout le doux éclat de sa gloire; et du milieu de ces antiques et vénérables débris, revêtus de guirlandes de lierre, de mousse et d'herbes ondoyantes, l'enfant jeta ses regards sur la ville endormie et enfouie dans les ombres de la vallée. Elle vit la rivière qui promenait au loin ses ondes en suivant maint détour, et les collines qui se détachaient à l'horizon. A ce spectacle, elle cessa d'étreindre la main qu'elle tenait dans la sienne, et elle se jeta au cou du vieillard en fondant en larmes.

CHAPITRE XLIII.

—

Ce moment de faiblesse une fois passé, Nelly appela de nouveau à son aide la résolution qui l'avait soutenue jusque là, et s'efforçant de ne pas perdre de vue l'idée, et l'idée seule qu'ils fuyaient pour échapper à la honte et au crime, et que la sûreté de son aïeul dépendait entièrement de la fermeté qu'elle conserverait en l'absence de tout autre appui, elle fit avancer le vieillard, et ne jeta plus un regard en arrière.

Tandis que, soumis et confus, celui-ci semblait ramper devant elle comme un être humble et interdit en présence de quelque créature d'un ordre supérieur, Nelly se sentait animée d'un sentiment nouveau qui élevait sa nature, en lui inspirant une énergie et une confiance en elle-même qu'elle n'avait jamais connues. Il n'y avait plus alors de responsabilité partagée; le poids entier de leurs deux existences était tombé sur elle, et désormais il lui fallait penser et agir pour deux.

Je l'ai sauvé — pensait-elle. — Dans le danger, dans la détresse, je ne l'oublierai jamais...

En toute autre circonstance, son cœur eût été accablé de douleurs et de regrets, à l'idée d'avoir

abandonné l'amie qui les avait traités avec tant de bonté, sans un seul mot de justification.... en la laissant penser qu'ils étaient coupables, ou de fourberie ou d'ingratitude; mais toutes ces considérations subalternes se taisaient en présence des inquiétudes nouvelles que lui causait leur existence misérable et vagabonde, quoique l'horreur de leur situation la stimulât et ranimât son courage.

A la pâle clarté de la lune qui leur prêtait sa douce lumière, cette figure délicate sur laquelle les soucis se mêlaient déjà aux grâces aimables et séduisantes de la première jeunesse, ces yeux trop brillants, cette tête d'ange, ces lèvres serrées, annonçant tant de résolution et de fermeté d'âme; cette taille frêle, pleine de hardiesse, révélaient leur silencieuse histoire, mais ne la révélaient qu'à la brise qui ne pouvait les trahir.

La nuit s'avança insensiblement, la lune descendit à l'horizon, les étoiles pâlirent et s'éteignirent, et l'aube du jour parut peu à peu. Bientôt, du revers d'une colline lointaine, le soleil se leva dans sa majesté, en chassant devant lui les brouillards à formes fantastiques, pour en purger la terre jusqu'au retour de la nuit. Quand il eut atteint une plus grande hauteur dans le ciel, et que ses rayons répandirent une chaleur vivifiante, le vieillard et l'enfant se couchèrent au bord d'une petite rivière pour se livrer au sommeil.

Nelly tenait toujours le bras du vieillard, et long-temps après qu'il fut profondément endormi, elle veilla sur lui avec la même constance. La fatigue finit par l'accabler; sa main se détacha du bras qu'elle étreignait, le reprit, s'en détacha de nouveau, puis ils dormirent tous deux l'un près de l'autre.

Un bruit confus de voix, se mêlant à ses rêves, réveilla la jeune fille. Un homme d'une tournure commune et grossière était debout devant eux, et deux de ses compagnons, placés dans un long et pesant bateau qui s'était approché de la rive pendant leur sommeil, avaient aussi les yeux fixés sur eux. Le bateau n'avait ni rames ni voiles; il était remorqué par deux chevaux qui se reposaient dans le chemin, tandis que la corde attachée à leur harnais pendait mollement dans l'eau.

— Holà! — cria le premier d'une voix rude. — Que faites-vous donc ici, eh?

— Nous nous reposions, monsieur, — dit Nelly. — Nous avons marché toute la nuit.

— Deux singuliers voyageurs, pour marcher toute la nuit! — répliqua l'homme qui les avait accostés. — L'un de vous est un peu trop vieux pour cette sorte de besogne, et l'autre un peu trop jeune. Où allez-vous?

Nelly hésita, et indiqua l'ouest au hasard. L'homme lui demanda alors si elle voulait parler d'une certaine ville qu'il nomma. Nelly, pour évi-

ter de nouvelles questions, répondit affirmativement.

— D'où venez-vous? — demanda-t-il ensuite. La réponse devenant cette fois plus facile, Nelly nomma le village où demeurait leur ami, le maître d'école, pensant que vraisemblablement ces hommes ne le connaissaient pas, et s'en tiendraient là.

— Je croyais que quelqu'un pouvait vous avoir volés ou maltraités, — dit l'homme; — voilà tout, bonjour.

Nelly lui rendit son salut; et, se sentant soulagée par son départ, elle le suivit des yeux pendant qu'il montait sur un des chevaux. Le bateau se mit en mouvement; mais il n'avait pas fait beaucoup de chemin qu'il s'arrêta de nouveau, et la jeune fille s'aperçut que les hommes qui étaient à bord lui faisaient des signes.

— M'avez-vous appelée? — demanda-t-elle en courant vers la rive.

— Vous pouvez venir avec nous, si cela vous convient, — répondit un des hommes du bateau. — Nous faisons même route.

Elle hésita un instant, puis se décida à accepter cette offre, en pensant, et non sans effroi, que les individus qu'elle avait vus avec son aïeul pourraient, dans leur soif de rapine, les suivre, reprendre leur influence sur lui et détruire tout ce qu'elle avait fait, et qu'en allant avec ces hommes, toute trace de leur fuite disparaîtrait. Le bateau se rap-

procha de la rive, et avant qu'elle eût eu le temps de faire de plus amples réflexions, elle se trouva à bord avec le vieillard, et ils descendirent doucement la rivière.

A une heure avancée de l'après-midi, ils abordèrent une espèce de quai. Nelly fut un peu découragée en apprenant de l'un de ces hommes qu'ils n'arriveraient pas à leur destination avant le jour suivant. Cet homme ajouta que, si elle n'avait pas de provisions, elle ferait bien d'en acheter là. Elle ne possédait que quelques pence, car elle avait déjà acheté du pain, et il était nécessaire de ménager cette faible ressource, car ils allaient dans une ville où ils ne connaissaient personne. Un petit pain et un morceau de fromage furent les seules provisions qu'elle put se permettre d'acheter, et elle alla reprendre sa place dans le bateau. Après une halte d'une demi-heure que les hommes passèrent à boire dans un cabaret, ils se remirent en route.

Ils apportèrent dans le bateau de la bière et de l'eau-de-vie; et comme ils continuèrent à boire, ils s'enivrèrent bientôt, et devinrent querelleurs. Évitant la petite cabine qui était obscure et malpropre, quoiqu'on les eût invités à y entrer, Nelly et le vieillard restèrent en plein air. La pauvre enfant était effrayée du langage de ses hôtes grossiers. Néanmoins, quoiqu'ils se traitassent réciproquement avec la dernière brutalité, leurs deux passagers ne

s'en ressentirent aucunement. Cependant, une querelle s'étant élevée entre eux, ils en vinrent bientôt aux coups, et il s'ensuivit un combat régulier, pendant lequel ils s'adressaient des compliments fort variés, qui, heureusement pour Nelly, étaient conçus en termes qui étaient pour elle entièrement inintelligibles. A la fin, l'un des deux termina le différend en appliquant à son adversaire un coup de poing qui le fit tomber la tête la première dans la cabine; puis il prit lui-même le gouvernail sans manifester la moindre émotion, non plus que son ami, qui, jouissant d'une constitution robuste et aguerrie contre de semblables bagatelles, se mit à dormir dans la position qu'il avait prise dans sa chute, c'est-à-dire les jambes en l'air. Deux minutes après, il ronflait de la manière la plus confortable.

Après une nuit sans sommeil, pendant laquelle il avait beaucoup plu, la pauvre enfant, transie de froid et mouillée jusqu'aux os, vit enfin poindre le jour. Ils approchaient alors du terme de leur voyage. Déjà des sentiers couverts de cendres de charbon de terre, et des huttes construites en briques, annonçaient le voisinage d'une grande ville manufacturière; et l'épaisse fumée sortant de hautes cheminées, le bruit des machines à vapeur, et celui des marteaux qui battaient le fer, prouvaient qu'ils étaient déjà dans un faubourg. Enfin, le bateau fut amarré, et après être restés quelque temps pour remercier les bateliers trop occupés

pour les entendre, le vieillard et l'enfant quittèrent le bateau, et se trouvèrent bientôt dans une rue fréquentée, au milieu du tumulte, exposés à une pluie battante, aussi étourdis, ébahis et confus, que s'ils fussent revenus de l'autre monde.

CHAPITRE XLIV.

—

Pressés entre deux flots de passants, qui suivaient deux courants opposés et se succédaient sans cesse, exposés à une pluie qui battait contre les croisées, et qui découlait en ruisseaux de tous les parapluies, étourdis par le bruit des chevaux et des voitures de toute espèce, et par le fracas des sons mélangés d'une ville manufacturière, les deux pauvres étrangers s'étaient mis à l'abri sous une grande porte couverte. Chacun songeait à ses affaires, personne ne faisait la moindre attention à eux, et Nelly, qui cherchait à découvrir sur quelque physionomie un symptôme de bienveillance, ne pouvait y réussir parmi des gens qui passaient avec la même rapidité que s'ils se fussent disputé le prix de la course.

Au bout d'un certain temps, ils quittèrent leur lieu de refuge, et se mirent en marche, sans savoir où ils allaient. Le soir arriva, la foule diminua, on alluma les réverbères, qui leur firent paraître leur situation encore plus déplorable. La pauvre Nelly était transie de froid, complétement mouillée, et il lui fallait tout son courage pour pouvoir continuer de marcher; mais sa plus grande souffrance était

d'entendre les reproches du vieillard, qui commençait à murmurer.

— Il faudra que nous passions cette nuit en plein air, cher grand-papa, — lui dit-elle d'une voix faible, à l'instant où ils venaient d'entrer dans un faubourg.

— Pourquoi m'avez-vous amené ici? Nous étions dans un endroit bien tranquille. Pourquoi m'avez-vous forcé à en partir?

— Parce que le songe affreux dont je vous ai parlé m'y aurait persécutée toutes les nuits. Mais n'y songeons plus, grand-papa. Demain nous serons dans la campagne, et nous chercherons à gagner notre vie par un humble travail. Voyez, voici une espèce de cour dont l'entrée est couverte; nous pouvons y passer la nuit, et nous serons à l'abri du vent et de la... Ah! qu'est-ce que cela?

Elle fit un pas en arrière en voyant tout-à-coup une figure sortir de l'allée obscure dans laquelle ils allaient chercher un refuge.

— Parlez encore, — dit cette figure; — je ne connais pas cette voix.

— Nous sommes étrangers, — répondit Nelly avec timidité; — et n'ayant pas d'argent pour payer nos lits, nous désirions passer la nuit ici.

Il y avait dans la cour une seule lampe qui ne donnait qu'une faible clarté; la figure noire s'en approcha en leur faisant signe de le suivre, comme s'il eût voulu se montrer à eux pour leur

prouver qu'il ne songeait ni à se cacher ni à leur nuire.

C'était un homme misérablement vêtu, dont le visage, les mains et les bras étaient noircis par la fumée. Sa maigreur, ses joues creuses et ses yeux enfoncés annonçaient des souffrances supportées avec patience; sa voix était naturellement dure, sans avoir un accent brutal, et l'expression de ses traits n'avait rien de repoussant.

— Comment se fait-il que vous soyez sans abri à une pareille heure? — demanda-t-il.

— Nos infortunes en sont cause, — répondit le vieillard.

— Ne voyez-vous pas comme cette jeune fille est mouillée? — Ne savez-vous pas que l'humidité des rues est malsaine?

— Je ne le sais que trop; mais que puis-je y faire?

— Je puis vous donner de la chaleur, mais voilà tout. Je n'ai d'autre logement que celui dont voilà le chemin. — Et en parlant ainsi, il montrait une porte au bout de la cour. — C'est une pauvre demeure, Dieu le sait; mais vous y serez mieux qu'ici. Vous comptiez coucher sur des briques froides, et je puis vous donner un lit de cendres chaudes. Vous y conduirai-je?

Sans attendre une autre réponse que celle qu'il lut dans leurs yeux, il prit dans ses bras Nelly qui pouvait à peine se soutenir, et fit signe au vieillard

de le suivre. Après avoir traversé différents passages, il s'arrêta devant une autre porte, et mettant Nelly à terre, il lui dit : — Nous voici arrivés. N'ayez pas peur; personne ici ne vous fera de mal.

Ils entrèrent dans une grande pièce dont le plafond était soutenu par des piliers de fer, et dont le haut des murs était percé de grandes ouvertures qui donnaient entrée à l'air extérieur. A l'aide d'une lueur sombre et rougeâtre, on y voyait se mouvoir des hommes occupés à tous les travaux d'une fonderie de fer. Il était inutile d'y parler, car on ne pouvait entendre que le bruit des machines à vapeur, celui des rouages qu'elles faisaient tourner, les coups de marteau frappés sur le fer, et le sifflement du métal rouge plongé dans l'eau.

Ils ne firent que traverser cette pièce, et descendant un escalier obscur, ils entrèrent dans une chambre souterraine dans laquelle était le foyer d'une immense fournaise où brûlait un grand feu. L'homme qui était chargé de l'entretenir se retira à l'instant en voyant son compagnon arriver pour le relayer, et celui-ci, après avoir montré à ses protégés un tas de cendres encore tièdes dans un coin de la salle, les engagea à s'y coucher, et alla s'asseoir sur une vieille natte en face de la bouche de la fournaise, les yeux toujours fixés sur le feu.

Le vieillard s'endormit presque aussitôt qu'il fut couché. Trop d'inquiétudes sur l'avenir agitaient

l'esprit de Nelly pour qu'elle pût en faire autant. Cependant l'excès de la fatigue l'emporta, et une douce chaleur qui se répandait peu à peu dans ses membres contribua à lui fermer les yeux.

Le jour commençait à paraître quand elle s'éveilla. Son premier regard tomba sur l'homme qui les avait amenés dans cet endroit, et le voyant dans la même attitude qu'il avait prise quand elle s'était couchée, elle en fut étonnée, se leva, et s'approcha de lui. L'homme l'entendit marcher, et tourna la tête vers elle.

— J'entends tous vos compagnons au-dessus de nous, — lui dit-elle; — et vous voyant toujours dans la même posture, je craignais que vous ne fussiez indisposé.

— Moi! — dit-il — non, ils sont à leur besogne et je m'occupe de la mienne. — Je suis toujours seul avec mon ami.

— Votre ami?

— Oui. — Ce feu, il est plus vieux que moi. — C'est mon livre, le seul que je sache lire, — ma musique, car je reconnaîtrais sa voix parmi cinq cents autres; — mon amusement, car vous ne sauriez croire combien de tableaux différents les charbons rouges offrent à mes yeux; — ma mémoire, car il me rappelle toute ma vie.

Nelly le regardait avec un air de surprise.

— Oui, — continua-t-il, — c'est le même feu qui brûlait quand j'étais enfant, et que je pouvais à

peine me soutenir sur mes jambes. — J'étais ici avec mon père, qui était alors ce que je suis à présent, — chauffeur.

— N'aviez-vous donc pas de mère ?

— Non, elle était morte. Ce feu, — ce même feu, — a été en quelque sorte ma nourrice; il ne s'est pas éteint une seule fois depuis ce temps. — En vous voyant, votre vue m'a rappelé l'âge que j'avais quand mon père est mort, et c'est ce qui m'a donné l'idée de vous amener ici.

En ce moment, le vieillard s'éveilla, et le bon chauffeur fit les préparatifs de son déjeuner, qu'il partagea avec ses amis, — un morceau de pain noir et une tasse de thé. Tout en faisant ce repas frugal, il leur demanda où ils allaient. Nelly lui répondit qu'ils désiraient trouver un endroit à la campagne, éloigné de toute ville, et même écarté de tout village, afin de chercher à y gagner leur vie en aidant aux humbles travaux de quelque ferme. Elle lui demanda ensuite quelle route il leur conseillait de suivre.

— Je ne connais guère la campagne, — répondit-il, — car il est bien rare que je respire un autre air que celui-ci; mais si vous suivez le chemin que vous trouverez en sortant du faubourg, je sais que vous arriverez à un endroit tel que vous désirez en trouver. Je dois pourtant vous prévenir que ce chemin est mauvais, bordé de mares d'eau stagnante, sans autres maisons que des usines comme

celle-ci; et avec la fatigue que vous avez déjà essuyée, vous aurez pour deux jours entiers de marche avant d'en trouver un meilleur. — Ne feriez-vous pas mieux de retourner sur vos pas?

— Cela est impossible! — s'écria Nelly; il faut que nous marchions en avant. Si vous saviez quel danger nous fuyons, vous vous garderiez bien de nous donner un tel avis.

— En ce cas, je n'ai plus rien à dire; je vais vous conduire jusqu'à la grande rue du faubourg, et là je vous indiquerai votre route.

Ils partirent tous trois, et leur protecteur, après avoir accompli sa promesse, leur fit ses adieux en demandant à Nelly de lui donner la main. Nelly la lui tendit, il la serra, et s'éloigna d'eux à l'instant presque en courant.—Il avait laissé dans la main de la jeune fille deux pièces de cuivre d'un penny chacune rongées par la rouille, noircies par la fumée, — mais qui sait si, aux yeux de la divinité, elles ne brillaient pas davantage que tout l'or qu'aurait pu donner un riche?

CHAPITRE XLV.

—

Dans tout le cours de leur voyage, jamais Nelly et son aïeul n'avaient désiré si ardemment de respirer l'air pur de la campagne. Ils se trouvaient dans un faubourg qui leur semblait interminable, entre deux rangées de mauvaises maisons construites en briques rouges, dont quelques unes avaient devant leur porte un jardin en miniature, où les arbres, les feuilles et les plantes avaient pris une teinte noire causée par la poussière de charbon, et par la fumée que vomissaient sans interruption les cheminées des manufactures qu'ils voyaient à chaque instant à droite et à gauche.

— Nous ne ferons pas beaucoup de chemin aujourd'hui, grand-papa, — dit Nelly; — j'ai les pieds écorchés, et la pluie que nous avons reçue hier toute la journée m'a laissé des douleurs aiguës dans tous les membres.

— Et ne nous a-t-il pas dit que nous aurions deux jours entiers de mauvais chemin? — dit le vieillard; — il doit y avoir quelque autre route; — pourquoi ne retournons-nous pas à la ville pour nous en informer?

— Non, non, — répondit Nelly avec fermeté, — il faut que nous allions vivre au milieu des pauvres ; nous n'y serons exposés à aucune tentation, nous y trouverons la paix et le bonheur. Voulez-vous, en retournant sur nos pas, risquer de rencontrer ceux qui nous cherchent peut-être !

— A Dieu ne plaise ! — s'écria le vieillard, reprenant toutes ses anciennes terreurs ; — avançons, Nelly, avançons ! — Plus loin, plus loin, plus loin.

Ils arrivèrent enfin dans une grande plaine qui semblait le séjour de la désolation. On n'y voyait pas un brin d'herbe ; pas un bouton ne promettait de s'épanouir au printemps. Le chemin était coupé d'ornières profondes ; on ne voyait des deux côtés que des mares d'eau stagnante, des monceaux de cendres de charbon, et quelques misérables huttes, les unes sans toit, les autres sans fenêtres, presque toutes sans porte, demeure des malheureux ouvriers qui travaillaient aux usines et aux manufactures qu'on voyait s'élever de distance en distance, comme des pyramides dans le désert.

Mais avoir à passer la nuit dans un tel endroit, quand, au lieu de colonnes de fumée, des jets de flamme sortaient de chaque cheminée ; — quand ils rencontraient à chaque instant des troupes d'ouvriers sans ouvrage, — quand ils voyaient un char

funèbre s'arrêter aux portes de plusieurs masures pour y prendre des cercueils, car une maladie contagieuse régnait dans ce canton ; — quand le bruit des machines à vapeur, les cris des enfants demandant du pain, les gémissements des mères qui n'en avaient point à leur donner, assaillaient leurs oreilles, et quand ils n'avaient mangé eux-mêmes de toute la journée qu'un petit pain d'un penny ! L'obscurité, jointe à la fatigue, les força pourtant à s'arrêter, et ils se couchèrent sur un tas de cendres froides sur le bord du chemin. Nelly vit avec plaisir son aïeul dormir paisiblement ; quant à elle, elle n'eut qu'un sommeil troublé et interrompu. Elle se sentait épuisée, presque mourante, et pourtant ce n'était pas pour elle qu'elle éprouvait de la crainte et de l'inquiétude.

Le jour parut, et il fallut se remettre en marche, quoique Nelly se sentît plus faible que jamais, mais elle avait encore toute sa force morale. Elle employa son dernier penny à acheter un autre petit pain. Mais l'idée de toute nourriture lui inspirait du dégoût, et elle le donna au vieillard, qui le mangea avec avidité. Pendant toute la matinée, ils traversèrent une contrée qui, devant eux, à droite, à gauche, leur offrait le même spectacle que la veille. Dans l'après-midi, le vieillard se plaignit plusieurs fois d'avoir faim, et Nelly s'approchant enfin d'une des misérables chaumières qui bordaient la route, frappa à la porte, qui lui fut ouverte par

un grand homme pâle, maigre, à peine couvert de quelques haillons.

— Que voulez-vous ? — lui demanda-t-il.

— La charité ; — un morceau de pain !

— Voyez-vous cela ? — c'est le troisième enfant que je perds depuis trois mois que je suis sans ouvrage. — Où voulez-vous que je trouve du pain pour vous en donner ?

Nelly recula en frémissant, et la porte se ferma.

Trouvant bientôt une autre hutte qui n'avait pas de porte, elle s'arrêta en face à quelques pas. Cette chétive demeure semblait habitée par deux familles, car il s'y trouvait deux femmes, chacune entourée d'enfants dont elle paraissait être la mère. Entre elles était un homme grave en habit noir, et tenant un enfant par le bras.

— Tenez, bonne femme, — dit-il à l'une d'elles, — voici votre enfant que je vous ramène. Il a été arrêté ce matin volant un pain chez un boulanger, et on l'a amené devant moi ; mais comme il est sourd et muet, j'ai eu pitié de son infirmité, et je n'ai pas voulu l'envoyer en prison.

— Tant pis ! — s'écria la mère ; — il y aurait eu du pain, et je n'en ai point à lui donner.

— Et me rendrez-vous mon fils aîné, que vous avez fait condamner, il y a deux mois, à être déporté pour la même cause ? — s'écria l'autre femme.

— Mais votre fils avait atteint l'âge de discré-

tion, bonne femme, et il était en jouissance de tous ses sens.

— Mais il était sans ouvrage ; s'il en avait trouvé, il aurait travaillé et gagné du pain pour ses pauvres sœurs qui meurent de faim.

Nelly sentit que ce n'était point à cette porte qu'elle pouvait espérer d'obtenir quelques secours, et retournant près de son aïeul, ils se remirent péniblement en voyage.

Le soir approchait quand ils arrivèrent dans une petite ville où se trouvaient encore beaucoup de manufactures. Ils sollicitèrent la charité à plusieurs portes, et ne recevant que des refus, ils résolurent de la traverser le plus promptement possible, quoique Nelly sentît qu'elle était sur le point de perdre le peu de forces qui lui restaient. Ils entraient dans la dernière rue du faubourg, quand ils virent à quelque distance devant eux un piéton qui marchait dans la même direction. Il avait un porte-manteau attaché sur son dos, s'appuyait sur une grosse canne, et tenait de la main gauche un livre qu'il lisait.

Il n'était pas facile de le rejoindre pour implorer son secours, car il marchait assez vite, et il avait sur eux quelque avance. Heureusement, il s'arrêta pour lire plus attentivement quelque passage de son livre. Animée d'un rayon d'espoir, Nelly lâcha la main de son aïeul, rassembla toutes ses forces pour courir après le voyageur, arriva

près de lui sans qu'il eût entendu le bruit de ses pas, et lui adressa, d'une voix faible, quelques paroles suppliantes.

Le voyageur tourna la tête. Nelly joignit les mains, poussa un cri perçant, et tomba sans connaissance à ses pieds.

CHAPITRE XLVI.

—

C'était le pauvre maître d'école ; oui, le pauvre maître d'école. Presque aussi ému et aussi surpris à la vue de l'enfant qu'elle-même l'avait été en le reconnaissant, il resta un instant interdit, sans avoir même assez de présence d'esprit pour songer à la relever.

Mais se remettant bientôt de son émotion, il jeta par terre son livre et sa canne; puis, s'agenouillant près de Nelly, il essaya par les simples moyens qui lui vinrent à l'esprit, de la tirer de son évanouissement, tandis que son aïeul, immobile près d'elle, se tordait les mains, et la suppliait dans les termes les plus passionnés de lui parler, de lui dire un mot, un seul mot.

— Elle est tout-à-fait épuisée — dit le maître d'école en levant les yeux sur le vieillard ; — vous avez trop présumé de ses forces, ami.

— Elle meurt de besoin, — répliqua le vieillard; — jusqu'à ce moment je n'avais pas cru qu'elle fût si faible et si malade. — Après avoir adressé au vieillard un regard de reproche et de pitié, le maître d'école prit l'enfant dans ses bras et l'emporta avec toute la vitesse possible.

On voyait à peu de distance une petite auberge. Il marcha rapidement de ce côté, et il se précipita dans la cuisine en priant tout le monde de lui faire place pour l'amour de Dieu, puis il déposa l'enfant sur une chaise près du feu.

Les individus présents, qui s'étaient levés en tumulte en voyant entrer le maître d'école, firent ce qu'on fait habituellement en pareille circonstance. Chacun demanda son remède favori qui ne fut apporté par personne; chacun cria qu'on donnât de l'air tout en absorbant le peu d'air qu'il y avait déjà, en entourant l'objet de la compassion générale; chacun s'étonnant de ce que les autres ne faisaient pas ce qu'il ne lui venait pas à l'idée de faire lui-même.

Cependant l'hôtesse, plus active que tous les autres, comprit ce dont il s'agissait. Elle apporta de l'eau chaude coupée avec un peu d'eau-de-vie; elle était suivie de la servante qui apportait du vinaigre, des sels et autres ingrédients. — Nelly reprit enfin connaissance, et fut même en état de les remercier d'une voix faible; puis elle tendit la main au pauvre maître d'école qui se tenait debout à ses côtés avec un visage plein d'anxiété. Sans lui permettre d'ajouter une seule parole, l'hôtesse la porta aussitôt dans un lit, et après avoir baigné dans l'eau chaude ses pieds froids qu'elle enveloppa ensuite de flanelle, elle envoya chercher le docteur.

Le docteur, personnage à nez rubicond, et orné d'un paquet de breloques qui dansaient au bas

d'un gilet de satin noir à côtes, entra d'un air important et empressé, s'assit au chevet de la pauvre Nelly, et lui tâta le pouls en consultant sa montre.

— Je lui donnerais de temps en temps, — dit-il, — quelques cuillerées d'eau chaude mêlée d'un peu d'eau-de-vie. — Je lui mettrais aussi les pieds dans l'eau chaude.

— C'est précisément ce que j'ai fait, — s'écria l'hôtesse enchantée.

— Fort bien, — reprit le docteur, qui avait vu une tasse sur une table, et le bain de pieds sur le palier de l'escalier. — Il faudrait ensuite lui donner quelque chose de léger pour souper... Un aile de poulet, par exemple...

— Mon bon monsieur, le poulet est à la broche! — s'écria l'hôtesse. Le maître d'école en avait effectivement donné l'ordre, et peut-être le docteur avait-il, en entrant, senti l'odeur du rôti.

Le docteur s'éloigna bientôt après, laissant toute la compagnie dans l'admiration de son profond savoir.

Pendant qu'on préparait le souper, Nelly tomba dans un sommeil réparateur, et on l'éveilla quand tout fut prêt. Elle désira que son aïeul soupât près d'elle, et qu'on lui fît un lit dans une chambre qui donnait dans la sienne. Elle l'y fit entrer, en ferma la porte à clef, et après le départ de l'hôtesse, elle se recoucha, le cœur plein de gratitude.

Le maître d'école resta long-temps au coin du

feu, occupé à fumer sa pipe et à répondre aux questions curieuses de l'hôtesse, qui aurait voulu connaître toute l'histoire de Nelly. Le pauvre maître d'école était si franc et si naïf, qu'assurément cinq minutes auraient suffi pour lui faire dire tout ce qu'on voulait apprendre, s'il avait su quelque chose. Il ne put que lui dire qu'il les connaissait à peine. L'hôtesse regardant cette réponse comme un faux-fuyant, fut sur le point de s'en offenser; mais l'air de bonne foi et de véracité du maître d'école la convainquit enfin, et elle reprit toute sa bonne humeur quand il lui eut dit de mettre sur son compte tout ce qui serait dû par ses deux compagnons.

Le lendemain matin, Nelly, quoique bien faible encore, allait beaucoup mieux, mais la prudence exigeait qu'elle prît encore un jour de repos avant de se remettre en route. Le maître d'école apprit cette nouvelle d'un air calme, et dit qu'il pouvait attendre un jour, et même deux, si cela était nécessaire. Nelly ne se leva que dans la soirée, et alors il s'empressa d'aller la voir. A l'aspect de ce jeune visage, si ravagé déjà par le malheur et les privations, il ne put retenir ses larmes, et tous deux pleurèrent quelques instants en silence.

— Comment vous remercier, — dit enfin Nelly, — de tout ce que vous avez fait pour moi? — Sans vous, j'allais mourir, et vous m'avez sauvée!

— Mais, hélas! je vois que nous sommes un fardeau pour vous.

— Ne parlons pas de cela, — répondit-il ; — ma fortune est faite, depuis que vous avez visité ma chaumière.

— En vérité! — s'écria Nelly avec joie.

— Oui; — j'ai été nommé maître d'école dans le faubourg d'une grande ville bien loin d'ici, aux appointements de trente-cinq livres! — Trente-cinq livres sterling par an!

— Oh! que je suis contente!

— Je me rends maintenant à ma destination. J'avais droit à une place dans la diligence; mais comme j'avais du temps devant moi, j'ai préféré faire la route à pied et économiser cet argent. Combien je me réjouis d'avoir eu cette idée! — Mais vous, — où allez-vous? — qu'êtes-vous devenue depuis notre séparation? — Parlez, racontez-moi tout cela. Depuis que j'ai perdu l'enfant que j'aimais, j'ai senti toute mon affection se reporter sur vous, qui avez été près de son lit de mort.

La naïve franchise du maître d'école, le ton affectueux de ses paroles, la bonté empreinte dans ses regards, inspirèrent à l'enfant une confiance si grande, qu'elle lui conta toute son histoire sans aucune réserve.

Le maître d'école la regarda avec étonnement. — Cette faible enfant, — pensa-t-il, — a-t-elle donc persévéré dans sa sainte tâche au milieu des dangers

et des privations? a-t-elle pu lutter contre tant de souffrances, armée de la seule force de l'amour filial?

Il fut convenu que Nelly et son aïeul accompagneraient le maître d'école jusqu'à l'endroit où il se rendait, et que là il tâcherait de leur procurer quelque humble occupation qui pût leur fournir des moyens d'existence.

Ils se décidèrent à partir le lendemain soir par un wagon dont le conducteur se montra peu exigeant.

Quoique l'allure de cette voiture ne fût ni douce ni rapide, combien ce voyage parut charmant et facile à Nelly et à son aïeul, quand ils songeaient aux fatigues qu'ils avaient éprouvées naguère! Ce ne fut que le lendemain soir qu'ils arrivèrent à une ville où ils passèrent la nuit. Le jour suivant ils se remirent en route, et vers midi ils entrèrent dans une grande ville qu'ils traversèrent en entier.

— Voyez! — s'écria le maître d'école transporté de joie en entrant dans le faubourg. — Voilà la vieille église avec sa tour, et je me trompe fort si cette petite maison basse qui l'avoisine n'est pas l'école. Trente-cinq livres de revenu annuel dans ce séjour délicieux! Ils admirèrent tout... le vieux porche délabré, les fenêtres vitrées en partie en verre de couleur, le cimetière presque couvert de pierres sépulcrales, l'ancienne tour, et jusqu'à la girouette qui s'en élevait sur le sommet. De pa-

reils objets s'étaient présentés bien souvent à Nelly dans ses rêves, mais la réalité lui paraissait encore plus belle.

— Il faut que je vous quitte pour quelques instants, — dit le maître d'école. — J'ai une lettre à remettre et quelques informations à demander, comme vous le savez. Où vous conduirai-je? dans cette petite auberge là-bas ?

— Non, — répondit Nelly ; — j'aime mieux vous attendre sous le porche de l'église.

— Je ne serai pas long-temps, — dit le maître d'école, après les avoir conduits sous le porche, et laissant près d'eux son porte-manteau. — Soyez sûrs que je vous apporterai de bonnes nouvelles.

Et l'heureux maître d'école, après avoir mis des gants gris tout neufs, s'éloigna rapidement, rayonnant d'espérance et de joie.

Nelly le suivit des yeux, jusqu'à ce qu'il eût disparu derrière les arbres touffus avoisinant l'église, qui comptait plusieurs siècles d'existence. Jadis un monastère y était attaché, car on voyait encore des arches en ruines, et des restes de bâtiments écroulés. Tout près du cimetière s'élevaient deux petites maisons faisant elles-mêmes partie des ruines, et qui, malgré les réparations et les changements qu'on y avait faits pour les rendre habitables, conservaient un aspect triste et désolé. Ces maisons fixèrent toute l'attention de Nelly, sans qu'elle pût s'en expliquer le motif. L'église, les

ruines, les vieux tombeaux semblaient devoir se partager les regards d'une personne qui les voyait pour la première fois, mais elle ne pouvait détourner ses yeux de ces deux maisons, et tandis qu'elle attendait le retour de son ami, ils restèrent fixés sur les mêmes objets qui exerçaient sur elle une sorte de fascination.

CHAPITRE XLVII.

—

La mère de Kit et le gentleman, — dont il est nécessaire que nous suivions les traces à la hâte, pour ne pas perdre le fil de notre histoire et ne pas laisser de doute dans les situations, — rapidement conduits par quatre chevaux de poste, furent bientôt hors de la ville, faisant jaillir le feu des pavés de la grande route.

La bonne femme, quelque peu gênée dans sa nouvelle position, gardait un silence mélancolique. Quant au gentleman, il était dans une agitation nerveuse dont rien ne peut donner une idée; il ne pouvait rester deux minutes dans la même position, et ne faisait que lever et baisser les stores de la voiture, pour regarder sur la route; à chaque instant il consultait sa montre, en se plaignant de la lenteur des postillons; et comme, à chaque relais, il descendait de voiture pour tâcher d'inspirer plus d'ardeur à ceux qui allaient les remplacer, il fut impossible à la mère de Kit de fermer l'œil.

— Êtes-vous à votre aise? — lui demanda le gentleman en remontant en voiture après le troisième relais.

— Parfaitement à mon aise, monsieur; je vous remercie.

— En êtes-vous bien sûre? N'avez-vous pas froid?

— Un peu, monsieur.

— Je le pensais! — s'écria le gentleman en baissant une des glaces du devant de la voiture. — Holà! arrêtez à la prochaine auberge, et demandez un verre d'eau chaude et d'eau-de-vie.

Ce fut en vain que la mère de Kit affirma qu'elle n'avait besoin de rien; il fut inexorable, et son ordre fut exécuté. Ils ne s'arrêtèrent qu'à minuit ou environ pour souper. Le gentleman demanda tout ce qu'il y avait dans la maison; et comme la mère de Kit ne mangeait pas de tout à la fois et ne vidait pas les plats, il se mit dans la tête qu'elle était malade.

— Vous êtes souffrante, — lui dit-il; — je le vois, madame, vous êtes souffrante.

— Mais non, monsieur, je vous assure que je ne le suis pas.

— Je suis certain du contraire. J'arrache cette pauvre femme du sein de sa famille, sans lui donner le temps de respirer, et je la vois s'affaiblir sans songer à réparer ses forces! C'est bien agir, en vérité! — Combien d'enfants avez-vous, madame?

— Deux, monsieur, sans compter Christophe.

— Garçons, madame?

— Oui, monsieur.

— Ont-ils été baptisés?

— Non, monsieur, pas encore.

— Je serai le parrain de tous les deux. Rappelez-vous cela, je vous prie, madame. — Vous feriez bien de prendre un peu de vin chaud.

— Vraiment, monsieur, je ne pourrais en boire une goutte.

— Il le faut; je vois que vous en avez besoin. J'aurais dû y songer plus tôt.

Et la sonnette de retentir pour commander le vin que la mère de Kit fut forcée d'avaler, et qui la plongea ensuite dans un profond sommeil, dès qu'elle fut remontée dans la voiture. Elle ne s'éveilla que le lendemain, au moment où la voiture roulait sur le pavé d'une ville.

— Nous sommes arrivés! — s'écria son compagnon en baissant toutes les glaces de la voiture. — Postillon, au spectacle des figures de cire!

Le postillon porta la main à son chapeau, enfonça ses éperons dans les flancs de sa monture, et traversa les rues en faisant claquer son fouet avec tant d'énergie, que les honnêtes bourgeois mirent le nez aux fenêtres pour connaître la cause de ce vacarme. La voiture s'arrêta devant une porte autour de laquelle une foule de gens étaient rassemblés.

— Qu'y a-t-il? — demanda le gentleman en passant la tête hors de la portière. — Qu'y a-t-il donc ici? — Une noce, monsieur, une noce! — s'écrièrent plusieurs voix.

Le gentleman, un peu confus de se voir au milieu

de cette foule bruyante, descendit de voiture, et donna la main à la mère de Kit pour l'aider à en descendre à son tour. A cette vue, la populace s'écria : — C'est une autre noce ! — et les cris et les acclamations redoublèrent.

— Tout le monde ici est fou, je crois, dit le gentleman en s'efforçant de se frayer un passage à travers la foule, accompagné de sa prétendue fiancée. — Place, je vous prie, et laissez-moi frapper.

Tout ce qui fait du bruit est du goût de la foule. Vingt mains sales se levèrent pour frapper, et rarement on entendit un vacarme plus étourdissant. Après lui avoir obligeamment rendu service, la foule s'écarta un peu pour laisser au gentleman seul tout le plaisir d'une bonne réception après un pareil tapage.

— Que voulez-vous, monsieur ? — demanda en en ouvrant la porte, et en l'envisageant en vrai stoïcien, un homme portant une faveur blanche à sa boutonnière.

— Qui s'est marié ici, mon ami ? — demanda le gentleman.

— Moi.

— Vous ! et avec qui ? — au nom du diable !

— De quel droit me faites-vous cette question ? — répliqua le marié en le toisant des pieds à la tête.

— De quel droit ? — s'écria le gentleman en serrant le bras de la mère de Kit sous le sien, car cette bonne femme avait un désir évident de s'enfuir ; —

d'un droit dont vous vous doutez peu. — Bonnes gens, je vous jure que si cet individu a épousé une mineure... mais cela ne peut-être. — Où est la jeune fille qui montre vos figures de cire? — Elle se nomme Nelly, — où est-elle?

A cette question, répétée par la mère de Kit, une personne qui se trouvait dans une chambre voisine poussa un cri perçant, et une grosse femme en robe blanche en sortit à la hâte, et vint s'appuyer sur le bras du marié.

— Où est-elle? — s'écria cette dame. — Quelles nouvelles m'en apportez-vous? — Qu'est-elle devenue?

Le gentleman fit un pas en arrière, et jeta des regards mêlés de crainte, de désappointement et d'incrédulité sur l'*ex*-mistress Jarley, mariée dans la matinée au philosophe George, au désespoir et à la rage éternelle de M. Plum le poëte. Enfin, il dit en balbutiant :

— C'est *moi* qui vous demande où elle est. — Que voulez-vous dire?

— Oh! monsieur, — s'écria la mariée, — si vous êtes venu pour lui être utile, que n'êtes-vous arrivé huit jours plus tôt!

— Elle n'est pas... morte? — dit le gentleman dont le visage devint blême.

— Non, — je l'espère du moins.

— Merci, mon Dieu! — s'écria-t-il d'une voix faible. — Permettez-moi d'entrer.

Ils se retirèrent pour le laisser passer, et lorsqu'il fut entré, ils refermèrent la porte.

— Vous voyez en moi, — dit-il en s'adressant aux nouveaux mariés, — un homme moins attaché à la vie qu'aux deux personnes en question. Elles ne me reconnaîtraient pas; mes traits leur sont étrangers; mais ils reconnaîtraient cette bonne femme qui a été leur humble et fidèle amie.

— Je l'ai toujours dit, — s'écria la mariée; — je savais que ce n'était pas une enfant ordinaire! — Hélas! monsieur, il n'est pas en notre pouvoir de vous aider, car nous avons en vain fait tous nos efforts pour la retrouver.

Et ils se mirent à lui raconter sans aucun détour tout ce qu'ils savaient au sujet de Nelly et de son aïeul, depuis leur rencontre jusqu'au moment de leur disparition soudaine; en ajoutant, — ce qui était vrai, — qu'ils avaient fait tout au monde pour les découvrir. Le gentleman écouta leur récit d'un air consterné, et des larmes roulèrent dans ses yeux.

Bien convaincu de la vérité de tout ce qu'il venait d'entendre, le gentleman prit congé de l'heureux couple, et, accompagné de la mère de Kit, regagna sa chaise de poste.

— Où allons-nous, monsieur? — demanda le postillon.

— Au... — au.... Par égard pour la mère de Kit, il ne finit pas sa phrase comme elle s'était présentée

à son esprit. — Il dit :— A l'auberge ! et le postillon fouetta ses chevaux.

Le bruit s'était déjà répandu dans la ville que la petite fille qui montrait les figures de cire était d'une grande famille, qu'elle avait été volée à ses parents en bas âge, et qu'on venait seulement d'en découvrir les traces. On ne savait pas encore si c'était la fille d'un prince, d'un duc, d'un comte, d'un vicomte ou d'un baron, mais on était d'accord sur le fait principal, et l'on s'accordait à lui donner pour père le gentleman, et tous s'efforcèrent de jeter un coup d'œil dans la voiture, pour voir au moins le bout du noble nez de l'inconnu plongé dans un violent désespoir.

Que n'aurait-il pas donné pour savoir qu'en ce moment Nelly et son aïeul étaient assis sous le porche de l'église d'un faubourg de cette même ville, attendant patiemment le retour du maître d'école !

CHAPITRE XLVIII.

—

Les bruits qui couraient sur le gentleman et sur les motifs de son voyage devenant plus étranges et plus merveilleux, il se forma autour de sa chaise de poste un nombreux rassemblement d'oisifs, quand elle s'arrêta à la porte d'une auberge. Sans s'inquiéter de la curiosité dont il était l'objet, et sans écouter les remarques qu'on faisait autour de lui à demi-voix, le voyageur descendit de voiture, aida mistress Nubbles à en descendre, et lui donnant le bras, la fit entrer dans l'auberge.

— Donnez-nous la chambre la première venue, la plus voisine d'ici, — dit-il aux garçons qui s'empressaient autour de lui.

— Monsieur aimerait-il celle-ci? — dit un individu, ouvrant une petite porte au pied de l'escalier en y passant la tête, je la lui céderai volontiers. — Faites-moi l'honneur d'y entrer, monsieur; accordez-moi cette faveur, je vous prie.

— Est-il possible! — s'écria la mère de Kit, reculant de surprise, — qui l'aurait cru?

Elle avait quelque raison pour être étonnée, car celui qui faisait cette invitation gracieuse en saluant

avec un air de politesse grotesque n'était autre que Daniel Quilp.

— Me ferez vous cet honneur? — répéta le nain.

— Je préfère être seul, — répondit le voyageur.

—Oh!—dit Quilp; et rentrant dans la chambre, il disparut en en fermant la porte.

— Je l'ai laissé hier soir, monsieur, au Petit-Béthel, — dit mistress Nubbles à demi-voix.

— Vraiment! — s'écria son compagnon de voyage. — Quand cet homme est-il arrivé ici, garçons?

— Ce matin, monsieur. — Il est venu par la diligence qui part le soir de Londres.

— Ah! et quand s'en va-t-il?

— Je n'en sais rien, monsieur. Quand la chambrière lui a demandé s'il lui faudrait un lit, il lui a fait des grimaces, et puis il a voulu l'embrasser.

— Priez-le de venir ici, je voudrais lui dire quelques mots, et priez-le de venir sur-le-champ.

Le garçon entra dans la chambre dont la porte avait été ouverte, et en revint accompagné du nain.

— Votre serviteur, monsieur, — dit celui-ci. — Je pensais que vous me permettriez de vous rendre mes devoirs. J'espère que vous vous portez bien.

Sans donner au gentleman le temps de lui répondre, le nain se tourna vers mistress Nubbles.

— C'est bien la mère de Christophe, — s'écria-t-il, — cette chère dame, cette digne femme, si heureuse d'avoir un fils si honnête ! Comment se porte la mère de Christophe ? Le changement d'air lui a-t-il fait du bien ?

— Monsieur Quilp, — dit le gentleman, — nous nous sommes déjà vus.

— Sans doute, monsieur, sans doute. Un tel honneur, un tel plaisir, — car c'est l'un et l'autre, monsieur, — ne s'oublient pas si promptement.

— Vous pouvez vous rappeler que, le jour de mon arrivée à Londres, ayant trouvé la maison où j'avais affaire, vide et abandonnée, je me rendis chez vous par le conseil de quelques voisins, sans me donner le temps de prendre du repos ou de la nourriture. Je vous trouvai d'une manière inexplicable en possession de tout ce qui avait appartenu à un autre ; et cet autre qui, jusqu'au moment où ses propriétés sont tombées entre vos mains, avait passé pour avoir de la fortune, avait été tout-à-coup réduit à la mendicité, et chassé de sa maison.

— Nous étions légalement autorisés à faire tout ce que nous avons fait, mon bon monsieur; nous y étions autorisés. Mais ne dites pas qu'il ait été chassé. Il est parti volontairement ; il a disparu pendant la nuit.

— N'importe ! il était parti.

— Sans doute, il était parti. La seule question

était de savoir où il était allé. Et c'en est encore une aujourd'hui.

— Et maintenant, que dois-je penser de vous; — de vous, qui, bien décidé à ne me donner aucune information, et n'ayant répondu à mes questions que par des évasions et des faux-fuyants, suivez à présent mes pas pour épier mes démarches?

— Moi, épier vos démarches!

— Oui, monsieur, vous. N'étiez-vous pas hier soir à soixante milles d'ici, et dans la chapelle où cette bonne femme va faire ses prières?

— Elle y était aussi, je crois; et si j'étais enclin à l'impertinence, je pourrais dire : comment sais-je si ce n'est pas vous qui m'avez suivi pour épier mes démarches? Oui, j'étais hier à cette chapelle. Qu'en résulte-t-il? Bien des gens, avant de partir pour un voyage, vont faire une prière pour obtenir du ciel un heureux retour chez eux. C'est un acte de prudence; car les voyages sont toujours dangereux, surtout quand on les fait sur l'impériale. Une roue peut se détacher, l'essieu se rompre, les chevaux s'emporter, la voiture verser. Je vais toujours à la chapelle avant de partir pour un voyage. C'est la première chose que je fais en pareille occasion.

— Laissons cela, monsieur, et dites-moi plutôt si vous n'avez pas eu quelque motif particulier pour entreprendre ce voyage précisément au même instant que moi. Ne savez-vous pas dans quel but

je suis venu ici, et si vous le savez, pouvez-vous et voulez-vous m'aider dans mon projet ?

— Vous me croyez donc un sorcier, monsieur? Si je l'étais, je me dirais ma bonne fortune à moi-même, et je serais bientôt riche.

— Je vois que nous avons dit tout ce que nous avons à nous dire, — s'écria le gentleman avec un air de mépris; — laissez-nous, je vous prie, monsieur,

— Volontiers, très volontiers, — répliqua Quilp. — Mistress Nubbles, adieu, ma bonne dame; — je vous souhaite un retour agréable à Londres, monsieur.

A ces mots, et avec une grimace qui semblait composée de ce qu'il y a de plus hideux dans toutes celles que peuvent faire un homme et un singe, il rentra dans sa chambre, et en ayant fermé la porte, il se jeta sur une chaise, et se livra à certaines méditations dont il peut être à propos de rapporter ici la substance.

D'abord, il passa en revue dans son esprit les circonstances qui l'avaient déterminé à partir tout-à-coup pour la ville où il se trouvait alors; et voici en peu de mots en quoi elles consistaient.

Etant allé chez M. Brass dans la soirée précédente, en l'absence du procureur et de sa sœur, il y avait trouvé M. Swiveller, qui se consolait de l'aridité de la jurisprudence en l'humectant d'une quantité de grog plus que raisonnable. Sa tête s'en ressentait,

et comme c'est l'usage, quand on se trouve dans cet état, de n'en avoir que meilleure opinion de soi-même, M. Swiveller, qui avait en tout temps une très haute idée de sa discrétion et de sa sagacité, en prit occasion pour dire qu'il avait fait d'étranges découvertes relativement au gentleman qui occupait un appartement chez M. Brass, mais qu'il les garderait soigneusement renfermées dans son sein, et que les tortures mêmes ne pourraient tirer de lui ce secret. M. Quilp donna de grands éloges à cette résolution; et continuant à faire rouler la conversation sur le même sujet, il ne tarda pas à obtenir, sans le demander, la connaissance de ce grand secret, qui était que M. Swiveller avait vu le gentleman en conférence avec Kit.

M. Quilp en conclut sur-le-champ que le gentleman logé chez M. Brass était l'individu qui s'était adressé à lui pour savoir ce qu'étaient devenus le vieillard et sa petite-fille, et que c'était dans le même but qu'il avait eu une conférence avec Kit. Brûlant de curiosité de savoir quelles mesures pouvaient avoir été concertées entre eux, il résolut de s'adresser à la mère de Kit, comme à la personne la moins capable de cacher un secret à son astuce, et il courut sur-le-champ chez elle. Ayant appris qu'elle était à la chapelle nommée le Petit-Béthel, il s'y rendit lui-même, et y arriva seulement quelques minutes avant Kit. Ses yeux de lynx remarquèrent de suite l'impatience qu'avait le

jeune homme de parler à sa mère, et quand il les vit partir, il les suivit avec précaution, d'abord jusqu'à leur demeure, et de là jusqu'à la maison du notaire. Une chaise de poste était à la porte; il apprit d'un des postillons pour quelle ville ils allaient partir, et dès qu'il eut vu le gentleman partir avec la mère de Kit, il courut au bureau de la diligence qui devait partir le même soir pour la même ville, et y prit sa place sur l'impériale. Pendant tout le voyage, la diligence et la chaise de poste furent tantôt en arrière, tantôt en avant l'une de l'autre, suivant qu'elles s'arrêtaient plus ou moins de temps pour changer de chevaux, mais elles arrivèrent en même temps dans la ville. Quilp, étant descendu de son poste élevé, se mêla à la foule qui s'était amassée, apprit le but du voyage du gentleman et le manque de réussite de son projet, arriva dans l'auberge quelques minutes avant lui, et y eut l'entrevue que nous avons rapportée.

— Ah! vous êtes ici, mon bon ami! — pensa-t-il après avoir fait cette récapitulation mentale; — je vous suis suspect; vous me laissez à l'écart, et Kit est devenu votre agent confidentiel. Fort bien! il faudra que je me débarrasse de lui. Si nous avions trouvé les fugitifs ce matin, c'eût été probablement une bonne affaire pour moi. Sans ce drôle et sa mère, j'aurais pu tenir dans mes filets ce gentleman aussi bien que notre ancien ami, — notre ami commun. Ha! ha! ha! cela peut encore me valoir de l'or, et il

ne faut pas y renoncer. Oui, oui, que je les découvre d'abord, et je trouverai ensuite le moyen de vous débarrasser du superflu de votre bourse, tant qu'il y aura des prisons et des verrous pour tenir en sûreté votre vieil ami ou votre parent. — Comme je hais tous ces gens qu'on appelle vertueux ! Je déteste jusqu'à leur nom.

Ce n'était pas un propos en l'air, c'était un aveu de ses véritables sentiments. Quilp, qui n'avait jamais aimé personne, en était venu peu à peu à haïr tout le monde, et son unique plaisir était de nuire et de faire du mal à ses semblables. Mais son vieux client ruiné et tout ce qui se rattachait à lui étaient les objets de sa haine particulière : — le vieillard, parce qu'il avait su le tromper et éluder sa surveillance ; — la jeune fille, parce qu'elle était l'objet de la commisération de mistress Quilp ; — le gentleman inconnu, parce qu'il voyait le mépris qu'il lui inspirait ; — Kit et sa mère, à cause de leur attachement pour celui dont il avait fait sa victime.

Dans cette agréable situation d'esprit, M. Quilp but un verre d'eau-de-vie, et quittant l'auberge, il alla se loger dans un cabaret obscur, où il fit toutes les enquêtes possibles pour découvrir où étaient allés le vieillard et sa petite-fille. Mais tout fut inutile ; personne ne les avait vus partir, et personne ne savait de quel côté ils étaient allés. Laissant donc deux ou trois espions, en leur promettant une

bonne récompense s'ils découvraient les fugitifs, il retint sa place à la diligence sur l'impériale pour retourner le lendemain à Londres.

Quand il prit sa place le lendemain, il remarqua avec un certain plaisir que la mère de Kit était dans l'intérieur de la voiture, circonstance qui lui permit de s'amuser pendant le voyage, en cherchant tous les moyens possibles de l'effrayer. Presque au risque de sa vie, il se penchait sur le bord de l'impériale, et baissait sa tête jusqu'à la portière, en faisant les grimaces les plus hideuses, et quand elle se retournait de l'autre côté pour ne plus le voir, il ne manquait pas de s'y montrer le moment d'après. Quand on s'arrêtait pour changer de chevaux, il descendait de l'impériale, montait sur le marche-pied, lui montrait ses dents longues et jaunes, avançait sa langue hors de sa bouche, louchait d'une manière horrible, et faisait des contorsions si infernales que mistress Nubbles commençait à croire que M. Quilp était le diable en personne, ou que le diable avait emprunté ses traits.

Une lettre avait averti Kit du prochain retour de sa mère, et il était à l'attendre au bureau de la diligence, quand la voiture arriva. Il fut prêt à tomber de son haut lorsqu'il vit le nain descendre de l'impériale.

— Comment vous portez-vous, Christophe? tout va bien; votre mère est dans la diligence.

— Comment se fait-il qu'il soit là, ma mère? —

dit Kit à voix basse tandis qu'elle descendait de voiture en s'appuyant sur son bras.

— Je ne sais ni comment ni pourquoi; mais ce que je sais, c'est qu'il m'a fait presque perdre l'esprit pendant le voyage.

— Oui-dà! — s'écria Kit.

— Ne lui dites rien, mon fils; ne lui parlez pas; je ne sais si c'est un homme ou un démon.

— Et pourquoi ne lui parlerais-je pas? Quelle folie! — Monsieur! — Ecoutez-moi, monsieur! — Quilp jeta un coup d'œil autour de lui en souriant. — Comment osez vous tourmenter ainsi une pauvre veuve, comme si elle n'avait pas déjà assez de tourments sans vous, petit monstre?

— Monstre, — répéta intérieurement Quilp; — le nain le plus laid qu'on ait jamais montré à la foire pour un penny: — tout cela lui sera payé.

— Je vous avertis, monsieur Quilp, que je ne souffrirai pas plus long-temps votre impudence. J'en serais fâché à cause de votre petite taille, mais si vous vous avisez de recommencer, vous me forcerez à vous donner une leçon dont vous vous souviendrez.

Le nain ne répliqua point, mais il s'approcha de Kit, les yeux fixés sur lui, et assez près pour le toucher, et se retira ensuite en faisant une grimace hideuse. Il s'avança de nouveau vers lui, se retira de même, et recommença cette manœuvre cinq ou six fois, comme une tête dans une fantasmagorie. Kit

resta ferme à sa place, s'attendant à une attaque; mais voyant que cette pantomime n'aboutissait à rien, il fit claquer ses doigts, et lui tourna le dos, sa mère le tirant par un bras pour le faire marcher plus vite, et tournant la tête en arrière à chaque instant, pour voir si Quilp ne les poursuivait pas.

CHAPITRE XLIX.

—

La mère de Kit aurait pu s'épargner la peine de regarder si souvent en arrière, car M. Quilp ne pensait déjà plus ni à elle ni à son fils. Il retournait chez lui en se repaissant de l'idée agréable qu'il allait trouver sa femme plongée dans l'inquiétude, la crainte et la désolation, puisqu'elle ne pouvait savoir ce qu'il était devenu depuis trois jours et deux nuits.

En arrivant dans sa maison, son salon lui parut éclairé plus que n'aurait dû l'être un séjour d'inquiétude et de chagrin. Il écouta avec attention, entendit plusieurs voix, reconnut celle de sa belle-mère, mais ne put entendre ce qu'on disait. — Que veut dire ceci? — pensa-t-il; — reçoit-on compagnie en mon absence? — Il chercha dans sa poche la clef de sa maison; mais il l'avait oubliée, et sa seule ressource fut de frapper, ce qu'il fit doucement et avec précaution.

Ce ne fut qu'au second coup que le jeune gardien de son quai vint lui ouvrir, et dès que le nain l'aperçut, il lui serra la gorge d'une main, et le traîna de l'autre jusqu'au milieu de la rue.

— Lâchez-moi donc! — s'écria le jeune homme; — vous m'étranglez.

— Que fait-on là-haut, chien que vous êtes? — demanda Quilp. — Ayez soin de parler bas, ou je vous étranglerai tout de bon.

— Comment puis-je parler, si vous me serrez la gorge? — Eh bien, — ah! ah! ah! — ils pensent, — ah! ah! ah! — ils pensent que vous êtes mort.

— Mort! — me croient-ils réellement mort? — s'écria le nain en se frottant les mains de plaisir.

— Ils vous croient noyé, — répondit le jeune homme, dont le caractère ressemblait assez à celui de son maître. — On vous a vu pour la dernière fois sur le bord de votre quai, et ils pensent que vous êtes tombé dans l'eau.

L'espoir de pouvoir les épier, les écouter, et leur montrer ensuite le mort prétendu vivant et bien portant, fit éprouver à Quilp peut-être le plus grand bonheur dont il eût joui de sa vie. Il ôta ses souliers, éteignit la chandelle que portait le jeune homme, lui ordonna de rester sur le trottoir, et monta l'escalier à tâtons. La porte de la chambre à coucher étant ouverte, il y entra sans bruit. Celle qui établissait une communication entre cette chambre et le salon était fermée, quoique la clef fût dans la serrure; mais il s'y trouvait une fente qu'il avait depuis long-temps élargie avec son couteau, afin de pouvoir plus facilement espionner ce qui s'y passait, et il y appliqua l'œil sur-le-champ.

De là il vit M. Samson Brass assis près de la table, et ayant devant lui papier, plume et encre. Sur la même table il reconnut sa cave à liqueurs, cette cave où se trouvait le rhum de la Jamaïque, qu'il se réservait exclusivement ; il s'y trouvait aussi des citrons, du sucre, de l'eau chaude, et le procureur était occupé à se préparer un grand verre de punch, avec ces matériaux d'élite. Mistress Jiniwin avalait, d'un air satisfait, de fréquentes gorgées du même breuvage dans un grand gobelet placé devant elle, tandis que sa fille, — qui n'avait couvert ni son corps d'un sac, ni ses cheveux de cendres, mais qui maintenait pourtant les apparences d'un chagrin décent, — humectait de temps en temps ses lèvres dans un verre de plus petite dimension. Debout, derrière eux, étaient deux hommes robustes, espèce de bateliers, portant des dragues et autres instruments propres à retirer de l'eau les corps des noyés ; et chacun d'eux avait en main un verre de grog.

— Si je pouvais empoisonner le punch de cette vieille coquine, — pensa Quilp, — je mourrais content.

— Ah ! — dit M. Brass, rompant enfin le silence, les yeux levés vers le plafond, — qui sait si, du séjour où il est sans doute à présent, il n'a pas les yeux fixés sur nous en ce moment, s'il n'est pas à nous surveiller ? — Et penser que je bois ici son rhum ! c'est véritablement comme un songe. — Il

vida son verre, et tout en en préparant un autre, il se tourna vers les bateliers, et leur dit : — Et vous n'avez pu retrouver son corps ?

— Non, monsieur ; mais j'espère que, demain, à la marée basse, nous pourrons le trouver quelque part du côté de Greenwich.

— Nous n'avons donc qu'à nous résigner et à attendre. Ce serait une consolation d'avoir son corps.

— Sans contredit, — s'écria mistress Jiniwin ; — il ne resterait plus aucun doute.

— Occupons-nous de l'avertissement à insérer dans les journaux, — dit M. Brass en prenant sa plume, — et terminons son signalement. Nous en sommes restés aux jambes.

— Jambes torses, bien certainement, — dit mistress Jiniwin.

— Croyez-vous qu'elles fussent torses ? Je ne les ai jamais vues que couvertes de pantalons très larges. — Dirons-nous torses, mistress Quilp ?

— Je crois qu'elles l'étaient un peu, — répondit la dame en soupirant.

— Eh bien, — reprit Brass en écrivant, — grosse tête, corps de petite taille, jambes un peu torses.

— Très torses, — dit mistress Jiniwin.

— Nous ne dirons pas très torses, — répliqua le procureur. — N'appuyons pas sur le côté faible du défunt. Personne ne songera à ses jambes, dans

le séjour où il est maintenant. Contentons-nous de dire jambes torses.

— Je croyais qu'il fallait dire la vérité, voilà tout, — dit mistress Jiniwin.

— L'affaire qui nous occupe, — continua M. Brass, quittant sa plume pour prendre son verre, — semble le mettre sous mes yeux, comme l'ombre du père d'Hamlet, sous les habits qu'il portait tous les jours, — son habit, son gilet, ses souliers, ses bas, son pantalon, son linge de ce blanc douteux qui était sa couleur favorite...

— Vous feriez mieux de continuer votre besogne, monsieur, — s'écria mistress Jiniwin.

— Vous avez raison, madame, — répondit le procureur, remettant son verre sur la table après en avoir bu la moitié; — il ne faut pas que le chagrin engourdisse nos facultés. — A présent nous allons passer à la description de son nez.

— Plat, — dit mistress Jiniwin.

— Aquilin! — s'écria Quilp, ouvrant la porte, et entrant dans l'appartement. — Aquilin, vieille sorcière! — répéta-t-il en se frappant le nez d'un doigt. — Regardez-le bien. Appelez-vous cela plat?

— Excellent! délicieux! — s'écria Brass par la force de l'habitude. — Comme il est facétieux! Qui saurait mieux prendre son monde par surprise?

Quilp ne fit pas plus d'attention à ces compliments qu'aux cris que poussèrent sa belle-mère et

sa femme. La première s'enfuit de l'appartement, l'autre perdit connaissance. Pendant ce temps, il fit le tour de la table, vida les trois verres de punch qui s'y trouvaient, prit sa cave à liqueurs sous un de ses bras, et, les yeux fixés sur M. Brass, il lui dit en fronçant les sourcils : — Bonsoir!

— Bonsoir, monsieur, bonsoir, — répondit le procureur, inquiet et effrayé, en gagnant la porte à reculons. — La présence d'un tiers est importune dans une circonstance si heureuse, — si joyeuse, — si inattendue, — si... — Le reste de son discours se perdit sur l'escalier.

— Et vous avez cherché le corps toute cette journée, braves gens? — dit le nain aux deux bateliers.

— Oui, monsieur, — répondit l'un d'eux; — et toute celle d'hier.

— Vous avez dû avoir bien du travail. Eh bien, si vous le trouvez demain, vous pouvez regarder comme à vous tout ce qui se trouvera sur lui. — Adieu!

Les deux hommes se retirèrent, et Quilp resta debout, regardant sa femme évanouie avec un air de satisfaction, sans songer à lui donner le moindre secours.

CHAPITRE L.

—

Quand mistress Quilp sortit de son évanouissement, elle eut à peine la force de se relever, et retombant sur une chaise, elle se mit à pleurer en silence.

— Et ainsi vous pensiez que j'étais mort, — dit-il à sa femme d'un ton goguenard; — que vous ne me reverriez plus; — que vous étiez veuve? — Ah! ah! ah! drôlesse!

— En vérité, Quilp, je suis bien fâchée...

— Qui en doute? Je suis très sûr que vous êtes bien fâchée.

— Je veux dire fâchée de ce que les circonstances m'ont portée à avoir une telle idée. Je suis très charmée, très heureuse, de vous revoir, Quilp.

Dans le fait, mistress Quilp paraissait beaucoup plus charmée du retour de son mari qu'on n'aurait pu s'y attendre, et elle semblait prendre à lui un intérêt qui était inexplicable d'après la manière dont il se comportait uniformément à son égard. Mais cette circonstance ne fit aucune impression sur le nain, et il fit claquer ses doigts en faisant des grimaces de triomphe et de dérision.

— Comment avez-vous pu vous en aller pour si long-temps sans m'en prévenir, sans m'écrire un seul mot? — ajouta-t-elle en sanglotant. — Comment pouvez-vous avoir été si cruel?

— Comment j'ai pu être si cruel? Parce que telle était mon humeur. Elle dure encore, et je vais m'en aller une seconde fois.

— Vous en aller?

— Oui, m'en aller, — sur-le-champ. — Je veux vivre où ma fantaisie me conduira, — sur mon quai, — dans mon comptoir. — Vous avez été veuve par anticipation; je serai garçon tout de bon.

— Vous ne parlez pas sérieusement, Quilp.

— Je vous dis que je veux mener la vie joyeuse d'un garçon dans mon comptoir; et venez-y me trouver, si vous l'osez! Mais prenez garde que je ne vous surprenne quand cela ne vous conviendrait pas; car je vous espionnerai. — J'irai, je viendrai, comme une taupe ou une belette. — Tom! Tom Scott! — s'écria-t-il en ouvrant une croisée.

— Que voulez-vous? — demanda le jeune homme dans la rue.

— Attendez-moi! Vous allez avoir à porter le porte-manteau d'un garçon. — Préparez-le, mistress Quilp, et appelons la vieille dame pour qu'elle vous aide.

Il prit un bâton, et frappa à coups redoublés à la porte du cabinet dans lequel couchait mistress Ji-

niwin. Elle s'éveilla en sursaut et tremblant de frayeur, car elle crut que son gendre voulait l'assassiner pour la punir d'avoir parlé de ses jambes et de son nez comme elle l'avait fait. Elle se rassura pourtant quand sa fille lui eut expliqué de quoi il s'agissait, et parut bientôt en robe de nuit de flanelle. La mère et la fille se mirent à empaqueter dans le porte-manteau tous les effets que le nain leur donnait à y placer, et il y mettait beaucoup de lenteur, car, voyant qu'elles grelottaient de froid, la nuit étant déjà assez avancée, il voulait jouir de leurs souffrances le plus long temps possible. Enfin, y ayant fait ajouter une assiette, un couteau et une cuillère, une théière, une tasse et une soucoupe, et quelques autres objets de même nature, il ferma le porte-manteau, le mit sur son épaule, et prenant sous son bras sa cave à liqueurs, il partit sans leur adresser un seul mot. Mettant sur les épaules de Tom le plus pesant de ses deux fardeaux, il prit le chemin de son quai, où il arriva entre trois et quatre heures du matin.

— Bien, — dit Quilp en ouvrant la porte de son comptoir, — bien! je serai ici à merveille. — Appelez-moi à huit heures, chien que vous êtes.

Sans ajouter un mot de plus, il prit son porte manteau, entra dans son comptoir et en ferma la porte. S'enveloppant alors d'un vieux manteau de bateau, il monta sur son bureau à l'aide d'une escabelle, s'y coucha en rond comme un hérisson, et s'endormit profondément.

Tom l'éveilla à l'heure dite le lendemain matin, et le nain s'étant levé aussitôt, il lui ordonna d'allumer un bon feu en plein air avec de vieux débris de navires, dont son quai était plein, et l'envoya ensuite acheter du café, des petits pains, du beurre, du sucre, et tout ce qu'il lui fallait pour faire un bon déjeuner, qui fut prêt en moins d'une demi-heure. Content du parti qu'il avait pris, et sachant que c'était un excellent moyen pour tenir sa femme et sa belle-mère dans un état perpétuel d'inquiétude et d'agitation, il résolut de prendre quelques mesures pour rendre sa nouvelle habitation plus commode et plus agréable.

Sortant donc à son tour, il acheta un vieux hamac de hasard, qu'il suspendit au plafond de ce qu'il appelait son comptoir, dans lequel il fit placer aussi un mauvais poêle de navire avec un tuyau de tôle rouillée pour conduire la fumée au-dessus du toit. Ces arrangements étant terminés, il les regarda avec satisfaction. — J'ai une maison de campagne comme Robinson Crusoé, — pensa-t-il, — dans une sorte d'île déserte, où je puis être seul quand bon me semble; car je n'y aurai d'autre compagnie que des rats, et si j'en trouve un qui ressemble à Kit, je l'empoisonnerai. — Mais au milieu du plaisir, il ne faut pas oublier les affaires, et le temps a couru vite ce matin.

Ayant enjoint à Tom de ne pas quitter le quai avant son retour, et de ne pas s'amuser à marcher

sur ses mains, le nain prit une barque, traversa la rivière, et se rendit ensuite chez Samson Brass. Il y arriva pendant que M. Swiveller était à dîner solitairement.

— Comment se porte Dick, mon élève, mon favori? — demanda Quilp. — Comment se trouve la crème des clercs?

— Un peu sure, monsieur; elle commence même à tourner en fromage.

— Que veut dire cela? Sally a-t-elle été revêche? Où trouveriez-vous une fille comme elle?

— Nulle part. Elle est sans pareille. Mais le fait est que la jurisprudence ne me convient pas. Elle est trop sèche, et elle exige qu'on soit trop long-temps assis. J'ai déjà songé bien des fois à décamper d'ici.

— Et où iriez-vous?

— Je n'en sais rien.

Le nain le regarda avec curiosité, et il aurait voulu qu'il s'expliquât davantage; mais Richard termina son dîner en silence, et quand il eut fini, il se tourna vers le feu et regarda les charbons sans parler.

— Voudriez-vous un morceau de gâteau? — demanda-t-il enfin à Quilp; — vous y avez droit plus que personne, car c'est à vous que j'en suis redevable.

— Que voulez-vous dire?

M. Swiveller lui répondit en tirant de sa poche

un petit paquet enveloppé d'un papier graisseux, qu'il déploya lentement, et qui contenait un morceau de gâteau dont le bord était une croûte de sucre d'un pouce d'épaisseur. — Savez-vous ce que c'est? — demanda-t-il au nain en le lui montrant.

— Cela ressemble à un morceau de gâteau de mariage.

— Et devinez-vous qui me l'a envo y

— Serait-ce votre ancienne inclination, miss... ?

— Oui; mais ne la nommez pas! Elle s'appelle Cheggs aujourd'hui — Sophie Cheggs. — Je l'ai pourtant aimée autant que peut aimer un homme qui n'a pas de jambes de bois. Mon cœur se brise quand je songe à elle. — Voilà le triomphe dont vous m'aviez bercé. Mais c'est ma destinée. Vous et Fred, vous devez être contents, car chacun de vous a été tour à tour un boute-feu pour moi dans cette affaire.

— A propos du jeune Trent, où est-il à présent?

— Il a obtenu une place dans une banque de jeu ambulante, et il fait en ce moment une tournée dans la Grande-Bretagne.

— Cela est malheureux. Le fait est que je venais pour vous parler de lui. Il m'est passé une idée par la tête. Il est possible que votre ami...

— Quel ami?

— Celui qui demeure ici, au premier étage.

— Ah! — eh bien?

— Il est possible qu'il connaisse Fred.

Swiveller secoua la tête.

— S'il ne le connaît pas, — reprit Quilp, — c'est sans doute parce qu'ils ne se sont pas encore recontrés. Mais si nous les mettions en présence, il est possible que le gentleman eût autant de plaisir à le voir que s'il retrouvait la petite Nelly et son aïeul. Cela pourrait faire la fortune du jeune Trent, et par suite la vôtre.

— Le fait est, monsieur Quilp, qu'ils ont déjà eu une entrevue.

— Une entrevue! — Comment? — Qui les a mis en face l'un de l'autre?

— Moi, à la demande de Fred.

— Et qu'en est-il résulté?

— Au lieu de fondre en larmes, quand il sut qu'il était Frédéric; au lieu de le serrer dans ses bras, et de lui dire qu'il était son grand-père ou sa grand'mère déguisée, comme nous nous y attendions tous deux, il se mit dans une colère effrayante, vomit des injures contre Fred, lui reprocha d'être en grande partie la cause de la ruine de sa sœur et de son aïeul, et, au lieu de nous offrir quelques rafraîchissements, nous pria de sortir de sa chambre.

— Cela est fort étrange! — dit le nain ayant l'air de réfléchir.

— Nous pensâmes de même ; mais c'est la vérité.

Cette nouvelle déconcerta évidemment M. Quilp. Il garda le silence, examinant fréquemment la physionomie de Frédéric ; et n'y voyant rien qui pût le faire douter de la vérité de ce qu'il venait d'apprendre, il prit le parti de se retirer.

— Ah ! ils se sont vus, — pensa-t-il chemin faisant ; — mon ami Dick m'a gagné de vitesse ! Qu'importe après tout ? Il n'y gagnera rien. Mais il ne faut pas qu'il quitte M. Brass à présent. Je suis sûr de le trouver où il est, si j'ai besoin de lui pour mes projets, et c'est pour moi, sans qu'il s'en doute, un espion utile auprès de Brass ; car il ne m'en coûte que quelques verres de grog pour lui faire dire tout ce qu'il a vu et entendu. Je ne sais trop si je ne ferais pas bien de découvrir à ce gentleman les projets de Dick sur la petite Nelly, et de m'en faire un mérite près de lui ; mais rien ne presse, et en attendant, Dick et moi nous resterons amis.

En arrivant sur son quai, M. Quilp s'enferma dans ce qu'il se plaisait à appeler « sa demeure de garçon. » Mais la fumée du poêle qu'il y avait placé, au lieu de s'élever au-dessus du toit par le moyen du tuyau, descendait dans la chambre et la remplissait entièrement. Cet inconvénient n'en parut pas un à M. Quilp. Il envoya Tom commander son dîner chez un traiteur voisin, dîna de bon appétit, fuma plusieurs pipes, but quelques verres de son

rhum de la Jamaïque, et se mit ensuite dans son hamac.

En s'éveillant le lendemain matin, il entendit un léger bruit dans sa chambre. Levant doucement la tête, il aperçut mistress Quilp, et il la fit tressaillir en s'écriant brusquement : — Holà ! hé !

— Oh ! Quilp ! — s'écria la pauvre petite femme, levant les yeux vers lui ; — comme vous m'avez effrayée !

— C'est ce que je voulais, drôlesse. — Que venez-vous faire ici? — Suis-je mort une seconde fois ?

— Revenez chez vous, Quilp ; revenez-y ! L'erreur que nous avons commise n'a été causée que par notre inquiétude pour vous.

— Votre inquiétude ! — oui, votre inquiétude que je ne fusse pas mort, — votre crainte que je ne reparusse. — Je retournerai chez moi quand il me plaira, et j'y resterai autant que bon me semblera. — Allez-vous-en.

Mistress Quilp n'osa faire qu'un geste suppliant.

— Non ! non ! non ! vous dis-je. Si vous osez revenir ici sans mon ordre, vous trouverez sur mon quai des chiens furieux qui vous déchireront les membres, des piéges et des trappes qui vous briseront les os. — Vous voyez la porte? Partez !

Quilp donna cet ordre d'un ton si énergique, et le fit suivre d'un geste si menaçant, que la pau-

vre femme, craignant qu'il ne sautât en bas de son hamac pour la battre, s'enfuit avec la rapidité d'une flèche. Son départ, et la frayeur qu'il lui avait causée, furent un triomphe pour le nain, et se retournant dans son hamac, il se rendormit.

CHAPITRE LI.

—

La matinée était déjà assez avancée quand M. Quilp s'éveilla. Il appela Tom, lui ordonna de lui préparer son déjeuner pendant qu'il faisait sa toilette, et dès qu'il eut pris son repas du matin, il sortit de son quai, traversa la Tamise, et se rendit une seconde fois dans Bevis-Marks.

Cette seconde visite était destinée au procureur, et non à M. Swiveller; mais ni l'un ni l'autre, ni même le flambeau de la jurisprudence, miss Sally, n'était pas à son poste; ce qui était annoncé à tout venant par une petite bande de papier sale, attachée au cordon de la sonnette de l'étude, sur laquelle était écrit de la propre main de notre ami Frédéric qu'on trouverait quelqu'un dans l'étude « dans une heure. » Mais quand cette heure avait-elle commencé, et quand finirait-elle, c'était ce qu'il restait à savoir.

— Je suppose qn'il y a une servante, — pensa Quilp en frappant à la porte.

Après qu'il eut attendu quelque temps, la porte s'ouvrit, et une voix grêle lui demanda : — Voulez-vous laisser une carte ou un message?

Le nain baissa la tête, — ce qui était quelque

chose de nouveau pour lui — pour regarder la petite servante.

— J'écrirai un billet, — répondit-il, et ayez soin que votre maître le lise aussitôt qu'il sera rentré. En parlant ainsi, il la poussa pour entrer dans le bureau. La petite servante, dûment endoctrinée, l'y suivit, et eut toujours les yeux fixés sur lui, prête à courir dans la rue et à donner l'alarme, s'il lui arrivait de dérober seulement un pain à cacheter.

Tout en pliant son billet, qui, étant très court, fut bientôt écrit, ses yeux rencontrèrent ceux de la petite servante, et soit que l'expression de sa physionomie eût quelque chose qui attirât l'attention du nain, soit qu'il voulût s'amuser à l'effrayer, il appuya ses deux coudes sur le bureau et ses deux joues sur ses mains, et la regarda fixement à son tour en faisant quelques unes de ses hideuses grimaces. Voyant qu'elle n'était pas décontenancée, il lui dit enfin : — Comment vous traite-t-on ici ?

La petite servante ne répondit à cette question qu'en serrant les lèvres et en secouant la tête.

— Je comprends, — continua le nain; — mais où étiez-vous avant de venir ici?

— Je n'en sais rien.

— Humph ! Et quel est votre nom ?

— Je n'en ai point.

— Vous n'en avez point ? Quelle sottise ! Comment votre maîtresse vous appelle-t-elle quand elle a besoin de vous ?

— Petite diablesse.

Ces réponses extraordinaires auraient pu donner lieu à d'autres questions; mais M. Quilp ne jugea pas à propos de pousser plus loin son interrogatoire, et après avoir cacheté son billet et y avoir mis l'adresse, il le remit à la petite servante, et se retira sans lui dire un mot de plus.

Ce billet était une invitation à miss Sally Brass et à son frère de venir prendre le thé le soir à six heures avec lui dans le cabaret nommé le Désert, qui n'était qu'à une portée de fusil de son quai, et il s'y rendit sur-le-champ pour retenir le local qu'on appelait le Cabinet de verdure, où nous l'avons déjà vu avec M. Swiveller, et pour ordonner qu'on y préparât pour six heures du thé et quelques autres rafraîchissements pour trois personnes.

Ce fut dans cette agréable retraite que M. Quilp, après un dîner dont l'heure fut un peu avancée, se rendit à six heures moins un quart pour recevoir ses hôtes, qui ne se firent pas attendre.

— Vous aimez les beautés de la nature, Brass, — dit Quilp; — cet endroit ne vous paraît-il pas charmant, d'une simplicité primitive?

— Véritablement délicieux, monsieur.

— Un peu froid?

— Pas plus que tout autre endroit, — répondit le procureur, les dents lui claquant dans la bouche.

— Peut-être un peu humide?

— Seulement ce qu'il faut pour entretenir la fraîcheur.

— Et l'aimable Sally, comment trouve-t-elle ce lieu ?

— Elle le trouvera mieux quand elle aura du thé, — répondit la virago ; — ainsi faites-le servir sans bavarder davantage.

— Charmante Sally ! — admirable colonne du barreau ! — s'écria le nain en étendant les bras comme s'il eût voulu l'embrasser.

— C'est un homme très remarquable, — dit M. Brass comme un soliloque ; — un troubadour, oui, un vrai troubadour.

Ces compliments n'étaient pas très d'accord avec le ton dont ils étaient faits, car le procureur était fort enrhumé : il avait été mouillé par la pluie, qui avait commencé à tomber pendant qu'il était en chemin avec sa sœur pour venir à ce délicieux rendez-vous, et il aurait donné bien des choses pour être en ce moment au coin de son feu. Le nain vit ce qu'il souffrait, et jouissant de sa détresse, il résolut de ne le laisser partir que le plus tard possible.

Il est bon de remarquer aussi, pour faire saillir un des traits aimables du caractère de miss Sally, que, quoiqu'elle sentît aussi vivement que son frère les désagréments du local où on les recevait, et que, si elle eût été seule, elle fût probablement partie sans cérémonie avant que le thé

arrivât; cependant quand elle vit les efforts que faisait son frère pour paraître satisfait, quand il était furieux intérieurement, elle jouit de ses souffrances tout autant que le nain lui-même, et recouvra toute sa gaieté. Sans s'inquiéter des gouttes de pluie qui tombaient sur sa tête par les crevasses du plafond, elle se mit à préparer le thé, et en fit ensuite les honneurs avec le même air de satisfaction que si elle eût été dans un salon bien chauffé et bien éclairé.

Ils en avaient déjà pris chacun deux tasses, et Sally allait verser la troisième, quand M. Quilp s'écria en lui retenant le bras : — Un instant, Sally ; il faut que je vous dise un mot auparavant. — Écoutez-moi. — Et il tira en même temps la manche de l'habit du procureur.

Sally rapprocha sa chaise de celle du nain, étant habituée à avoir avec lui des conférences qui n'en valaient que mieux pour avoir lieu à demi-voix. — Son frère en fit autant.

— Vous connaissez un jeune homme nommé Kit? — continua Quilp.

Sally fit un signe affirmatif.

— Kit ! — répéta Samson ; — ce nom ne m'est pas inconnu ; mais je ne me rappelle pas l'individu qui le porte.

— Vous êtes lent comme une tortue, et vous avez le crâne plus épais que celui d'un rhinocéros, — s'écria Quilp avec un geste d'impatience.

— Comme sa conversation est ornée ! — s'écria Brass. — Ses connaissances en histoire naturelle sont surprenantes ! C'est un véritable Bouffon !

Il n'y a nul doute que Brass n'eût dessein de lui faire un compliment ; mais il avait ajouté une voyelle superflue au nom du célèbre naturaliste qu'il avait voulu citer. Peut-être se serait-il aperçu de son erreur et l'aurait-il rectifiée ; mais le nain ne lui en laissa pas le temps, et il se chargea de la correction en lui appliquant sur la tête un coup du manche de son parapluie.

— N'ayons pas de querelle, — dit miss Sally ; — je vous ai fait voir que je le connais, et cela suffit.

— Toujours la première sur le droit chemin, — dit Quilp en lui passant la main sur le dos, et en jetant un regard de mépris sur le procureur. — Eh bien ! Sally, je n'aime pas ce Kit.

— Ni moi, — dit Sally.

— Ni moi, — répéta Brass.

—Voilà qui va bien, — reprit Quilp ; — la moitié de notre besogne est déjà faite. — Ce Kit est du nombre de ces gens qu'on appelle probes et honnêtes, — un hypocrite, — un homme à double face, — un espion, — un chien couchant pour ceux qui le nourrissent, et un chien hargneux pour tous les autres.

— Écoutez ! écoutez ! — s'écria Samson ; — quelle éloquence !

— Laissez-nous en venir au point, et ne parlez pas tant ! — s'écria Sally.

— Elle a encore raison, — dit Quilp en jetant sur le procureur un autre regard méprisant. — Je vous disais donc, Sally, que c'est un chien hargneux pour tous les autres, et surtout pour moi. En un mot, j'ai une dette à lui payer.

— Cela suffit, monsieur, — dit Samson.

— Non, cela ne suffit pas. Voulez-vous m'écouter jusqu'au bout? — Indépendamment de l'ancienne dette que j'ai à lui payer, sa présence me gêne, et il se trouve sur mon chemin entre moi et un but où je veux arriver, et qui serait pour nous tous une mine d'or. En outre, je le hais de toute mon âme. A présent vous devez deviner le reste. Vous le connaissez; imaginez quelque moyen pour m'en débarrasser.

— Cela sera fait, monsieur, — dit le procureur.

— En ce cas, donnez-moi votre main; — la vôtre, Sally; je compte sur vous autant et même plus que sur lui. Allons, qu'on nous apporte des pipes, du grog, et passons joyeusement le reste de la soirée.

Il ne fut plus question de ce qui venait de se passer, et qui avait été le seul motif de l'invitation. Quilp fut constamment de l'humeur la plus joviale, et il était plus de dix heures quand Sally donna le bras à son frère pour le reconduire chez lui, car il chancelait sur ses jambes au point qu'il n'aurait pu y retourner seul.

Quilp regagna — sa demeure de garçon, — et

dès qu'il y fut arrivé, il monta dans son hamac et s'endormit. Ses songes présentèrent sans doute à son esprit l'image de Kit, et peut-être celles des deux personnages de notre histoire que nous avons laissés sous le porche d'une église, et qu'il est temps que nous allions rejoindre.

CHAPITRE LII.

—

Après un assez long intervalle, le maître d'école parut à la porte du cimetière, et il accourut à eux, tenant en main un trousseau de clefs rouillées, dont le cliquetis se faisait mieux entendre à mesure qu'il avançait.

— Vous voyez ces deux vieilles maisons, — dit-il en arrivant hors d'haleine.

— Sans doute, — répondit Nelly; — à peine ai-je regardé autre chose depuis que vous nous avez quittés.

— Et vous les auriez regardées avec encore plus de curiosité, si vous aviez pu deviner ce que j'ai à vous dire : une de ces maisons est la mienne.

Sans lui laisser le temps de lui répondre, il la prit par la main, et la conduisit à la maison dont il parlait, et dont la porte était basse et arrondie par le haut. Après y avoir essayé plusieurs clefs, il en trouva une qui entra dans la serrure. La porte s'ouvrit en criant sur ses gonds, et ils entrèrent dans l'intérieur.

La chambre dans laquelle ils se trouvaient avait été autrefois embellie par les soins de l'architecture. On voyait des restes de son ancienne splendeur

dans le feuillage sculpté sur la pierre des murailles, et dans les figures en pierre mutilées qui soutenaient encore le manteau de la cheminée. A une époque assez éloignée pour que le souvenir en fût perdu, on avait formé dans cette chambre, à l'aide d'une cloison, un cabinet pour servir de chambre à coucher, éclairé par une croisée ou plutôt une lucarne percée dans le mur. Une autre petite chambre où l'on entrait par une porte communiquant à la première, complétait l'intérieur de cet édifice. Il n'était pas dénué de meubles : on y voyait quelques chaises et quelques fauteuils dont les bras et les pieds semblaient avoir perdu leur aplomb par suite de leur âge; une table, véritable spectre de sa race ; une grande caisse qui avait autrefois contenu les archives de l'église, et beaucoup d'autres objets antiques nécessaires ou utiles. Il s'y trouvait même une provision de bois à brûler, ce qui prouvait que la maison avait été habitée à une époque assez récente.

Nelly jetait des regards autour d'elle avec ce sentiment solennel qui nous fait contempler avec respect les ouvrages de siècles qui ne sont plus que des gouttes d'eau dans le vaste océan de l'éternité. Le vieillard les avait suivis, mais tous trois gardaient le silence, comme s'ils eussent craint de troubler la tranquillité paisible de ce lieu.

— Que cette maison est belle! — dit enfin Nelly à demi-voix.

— Je craignais presque de vous entendre parler tout différemment, — dit le maître d'école. — Cependant, ne croyez-vous pas que ce soit un endroit où l'on puisse vivre en paix ?

— Oh ! oui, sans doute, — s'écria-t-elle avec énergie ; — où l'on puisse vivre en paix et apprendre à mourir.

— Dites plutôt où l'on puisse acquérir des forces de corps et d'esprit pour apprendre à vivre. — Au surplus, cette maison est la vôtre, — dit le maître d'école en s'adressant au vieillard et à Nelly.

— La nôtre ! — s'écria Nelly, au comble de la surprise.

— Oui, mon enfant, — répondit le maître d'école, — et pour bien des années, j'espère. Je serai votre proche voisin, car nous demeurerons porte à porte. — Écoutez-moi !

Il lui dit alors qu'il avait appris, dans sa conversation avec le clerc de la paroisse, que cette maison avait été habitée long-temps par une femme qui était chargée de garder les clefs de l'église, d'en ouvrir les portes pour le service divin, de les fermer quand il était terminé, et de la faire voir aux étrangers qui désiraient y entrer ; qu'elle était morte, presque centenaire, il n'y avait que quelques semaines, et qu'on n'avait encore trouvé personne pour la remplacer ; qu'il lui avait alors parlé de ses compagnons de voyage, qu'il lui avait dépeint comme très propres à remplir cette place ; que

d'après son avis, il avait été voir le ministre, et qu'après un long entretien avec lui, celui-ci lui avait promis la place pour Nelly et son aïeul, qu'il devait lui présenter lendemain matin, le révérend ministre voulant les voir avant de la leur accorder définitivement, ce que le maître d'école regardait comme une affaire de forme. — Une petite rétribution y est attachée, — ajouta-t-il ; — mais elle suffit pour vivre dans ce lieu retiré; et en faisant bourse commune, je suis sûr que nous ne manquerons de rien.

— Que le ciel vous récompense et vous protège! — s'écria Nelly.

— *Amen!* ma chère enfant. Mais à présent il faut aussi aller voir ma maison.

Elle se composait, comme la première, d'une grande chambre, mais à laquelle un seul cabinet était joint sur le derrière. On y trouvait aussi à peu près tous les objets mobiliers indispensables, et la provision de bois à brûler n'avait pas été oubliée. Il n'était pas difficile de deviner que c'était l'autre maison qui était destinée au maître d'école, mais qu'il avait pris la moins commode pour laisser la première à ses amis.

Dès la première journée, ils s'occupèrent déjà à établir dans les deux habitations un ordre et une propreté qui pussent les rendre plus agréables. Chaque objet mobilier fut mis à la place qui lui convenait le mieux. Les rideaux des croisées, et les tapis

qui couvraient le plancher de quelques unes des chambres, avaient grand besoin de réparations, et l'aiguille de Nelly ne perdit pas un instant pour y travailler. Le maître d'école balaya toutes les chambres et le devant de la maison, et attacha les branches tombantes des lierres et des chèvrefeuilles qui en garnissaient les murailles. Le vieillard lui-même mit la main à l'œuvre, et les aida autant qu'il en était capable. Enfin quand le soir arriva, ils furent étonnés de tout ce qu'ils avaient déjà fait et de ce qui leur restait encore à faire. Ils soupèrent ensemble dans ce que nous pouvons nommer à présent la maison de Nelly, et ils discutèrent ensuite leurs plans pour le lendemain. Avant l'heure du coucher, le maître d'école fit la prière tout haut, et ils se séparèrent ensuite, heureux et pleins de reconnaissance pour le ciel.

Le lendemain, dès qu'ils eurent déjeuné, ils reprirent le travail de leurs arrangements intérieurs, et à midi ils se rendirent chez le ministre de la paroisse. C'était un respectable vieillard, entièrement occupé des devoirs de sa profession, et vivant depuis long-temps dans la retraite. Il leur fit un accueil plein de bonté, et Nelly lui inspira de l'intérêt à la première vue. Il avait appris la veille du maître d'école tout ce que celui-ci savait de son histoire, et la manière modeste et sensée dont elle répondit à toutes ses questions acheva de le prévenir en sa faveur.

— Elle est bien jeune, — dit-il, — pour vivre dansune situation si sombre et si mélancolique.

— L'adversité l'a vieillie, monsieur, — répondit le maître d'école.

— Puisse-t-elle oublier ici ses malheurs! Mais je crois qu'elle serait plus à sa place dansant sur la verdure avec des compagnes de son âge. — N'est-il pas vrai, ma chère enfant? — dit le bon ministre en lui passant une main sur la tête.

— De telles pensées ne m'occupent pas, monsieur; je ne désire que de pouvoir rester ici, si vous y consentez.

— Et j'y consens de tout mon cœur. — Et vous, monsieur Marten, — dit le ministre au maître d'école, — tâchez d'empêcher l'ennui et les regrets de s'introduire dans ce jeune cœur.

La conversation dura encore quelques minutes, après quoi ils retournèrent dans la maison de Nelly, et ils étaient encore à causer de leur bonne fortune, quand un nouvel ami arriva près d'eux.

C'était un petit vieillard, compagnon d'étude et ami intime du ministre, avec qui il demeurait depuis plusieurs années. Quand celui-ci avait perdu sa femme, son ami était venu le voir pour lui apporter les consolations de l'amitié, et depuis ce temps ils ne s'étaient jamais quittés. Il était bientôt devenu le médiateur dans toutes les querelles, l'arbitre dans toutes les affaires litigieuses, le conseiller universel dans toutes les difficultés, et le recours

général des pauvres et des infortunés. Son activité était aussi infatigable que sa bienveillance, et une sorte de prescience semblait lui faire connaître les besoins des autres avant qu'on lui en parlât. Personne ne savait son nom, ou si on l'avait su, on l'avait oublié, et on ne le nommait jamais que — le vieux garçon. — Ce nom lui plut, et jamais il ne s'en donnait lui-même un autre. C'était à la prévoyance du — vieux garçon, — qu'était due la provision de bois à brûler qui avait été trouvée dans la nouvelle habitation de nos amis.

Tel était l'individu qui leva le loquet de la porte, montra un instant sa tête ronde et son visage plein de douceur à l'entrée de la chambre, et y avança ensuite avec l'air d'un homme qui connaissait déjà le local.

— Vous êtes M. Marten, le nouveau maître d'école? — dit-il à l'ami de Nelly.

— Oui, monsieur.

— Vous arrivez précédé d'excellentes recommandations. Je serais venu vous voir hier, car je vous attendais; mais j'avais à porter un message d'une mère malade à sa fille qui est en service à plusieurs milles d'ici, et je ne suis revenu que fort tard. — Et voici la jeune gardienne de notre église? Vous n'en serez pas moins bien venu ici pour l'avoir amenée avec vous ainsi que ce vieillard. On n'en est que plus propre à enseigner les autres, quand on a soi-même appris l'humanité.

— Ils ont bien souffert depuis quelque temps, monsieur, — dit le maître d'école.

— Je le sais, je le sais ; il y a eu des souffrances morales et physiques ; mais nous tâcherons de les guérir, et ce ne sera pas notre faute si nous n'y réussissons pas. — Vous avez déjà fait bien des améliorations ici, — ajouta le vieux garçon en regardant les rideaux ; — est-ce votre ouvrage, jeune fille?

— Oui, monsieur.

— Peut-être trouverons-nous le moyen d'en faire quelques autres. Visitons les appartements.

Il fut conduit de chambre en chambre dans les deux maisons, prit note de tout ce qui lui parut y manquer, et prit congé d'eux en leur disant qu'ils ne tarderaient pas à le revoir. Il revint, en effet, au bout d'une demi-heure, suivi d'un jeune homme traînant une petite charrette sur laquelle étaient un buffet, une armoire, des planches et des tasseaux, quelques ustensiles de cuisine, trois couvertures additionnelles, et beaucoup d'autres objets de diverse nature. Tout cela fut d'abord placé en tas dans la pièce d'entrée de la maison de Nelly; après quoi, on s'occupa à mettre chaque chose à sa place. Le vieux garçon lui-même prit sa part de l'ouvrage, ce qui parut être un plaisir pour lui. Quand cette besogne fut terminée, il ordonna au jeune homme qui l'avait accompagné de remmener la charrette et de faire venir tous les enfants

qui suivaient l'école, afin que leur nouveau maître les passât en revue.

Des enfants de tout âge et de toute taille ne tardèrent pas à arriver en longue file. Le vieux garçon les connaissait tous, et il les présenta tour à tour à M. Marten en lui disant quelques mots pour lui en faire connaître le caractère et les dispositions.

— Celui-ci, — dit-il en faisant avancer le premier, — se nomme John Owen : c'est le coq de l'école. Il a des moyens, il est docile, il aime le travail; mais il a la tête légère, et il aime encore mieux le pliasir. S'il y a une chasse au lièvre, rien ne peut le retenir, et il faut qu'il la suive. Il traverse les haies, saute les ruisseaux, se laisse glisser du haut en bas d'une colline, et prend quelquefois l'avance sur les chiens. — C'est un plaisir de voir son ardeur, — ajouta-t-il en baissant la voix. — J'étais comme lui à son âge.

Cet autre, ce blondin aux yeux bleus, se nomme Richard Évans. Il ne manque ni d'intelligence ni de mémoire; mais c'est un écervelé qu'aucun danger n'effraie. Croiriez-vous qu'il y a quelque temps il s'est jeté tout habillé dans une pièce d'eau de dix-huit pieds de profondeur, pour sauver le chien d'un aveugle que le poids de sa chaîne et de son collier empêchait de nager, tandis que son maître se tordait les bras sur le bord de l'eau en criant qu'il avait perdu son guide et son seul ami? Il y a réussi, car il est bon nageur; mais il y a gagné

un rhume et un accès de fièvre. — Je lui ai envoyé deux guinées, — dit-il à l'oreille du maître d'école; — mais il ne faut pas en parler, car il ne se doute pas qu'elles viennent de moi.

La présentation des écoliers à leur nouveau maître dura quelque temps; quand elle fut terminée, le vieux garçon se retira, et le maître d'école rendit grâce à Dieu de lui avoir procuré un ami si bienveillant.

CHAPITRE LIII.

—

Le lendemain matin, Nelly se leva de bonne heure, et ayant mis tout en ordre dans les deux maisons, quoique le maître d'école eût voulu lui épargner cette peine, du moins pour la sienne, elle prit un trousseau de clefs dont le vieux garçon l'avait solennellement investie la veille, et sortit seule pour aller visiter l'église. Ayant traversé le cimetière, elle trouva, debout devant sa porte et appuyé sur une béquille, le vieux fossoyeur qu'elle avait déjà vu la veille, et elle s'arrêta pour lui parler.

— Vous trouvez-vous mieux? — lui demanda-t-elle.

— Oui, — répondit-il, — beaucoup mieux, Dieu merci. — Mais entrez, entrez.

Elle y consentit, et l'ayant avertie qu'il y avait une marche à descendre, ce qu'il ne fit pas lui-même sans difficulté, il la précéda dans sa chaumière.

— Vous voyez qu'il n'y a qu'une chambre, — dit-il; — il y en a pourtant une autre au-dessus; mais je ne sais pourquoi l'escalier, depuis quelques

années, est devenu plus difficile à monter. — Voyant qu'elle examinait différents outils suspendus à la muraille, il lui dit : — Vous croyez peut-être que tout cela me sert à creuser des fosses?

— Non vraiment, il ne vous faut pas tous ces outils pour cela.

— Vous avez raison. Je suis jardinier aussi bien que fossoyeur. Tout ce que je confie à la terre n'y pourrit pas; il y a des choses qu'elle vivifie et qu'elle fait croître. — Voyez-vous cette bêche qui est au milieu des autres, et qui est si usée? c'est celle du fossoyeur. Si elle pouvait parler, elle vous raconterait bien des histoires; mais ma mémoire est mauvaise, et cela n'est pas étonnant, car elle n'a jamais été bonne. — Oui, cette bêche est bien usée, et il m'en faudra une autre avant deux ans d'ici.

Nelly le regarda avec un air de surprise. Elle ne comprenait pas comment un homme si vieux et si infirme pouvait parler de ce qu'il ferait dans deux ans.

Le fossoyeur ne s'en aperçut pas, et il suivit la chaîne de ses idées. — Nous savons tous que nous devons mourir, — dit-il, — et pourtant je ne connais pas un vieillard qui pense que son tour est près d'arriver; non, pas un seul. Cela n'est-il pas bien étrange?

— Et quel âge avez-vous vous-même?

— J'aurai soixante-dix-neuf ans l'été prochain.

— Vous travaillez encore, quand vous vous portez bien?

— Si je travaille? Oui, sans doute. Regardez par cette fenêtre. Vous voyez mon jardin. J'en ai planté tous les arbres; et dans deux ans je ne verrai plus le ciel, tant les branches en seront touffues. — Mais j'ai aussi mon travail d'hiver.

Il ouvrit un buffet, et en tira quelques boîtes de différentes grandeurs, faites de vieux bois, et bien sculptées.

— Les gens qui sont curieux de tout ce qui se rattache aux temps passés, — ajouta-t-il, — aiment à acheter ces boîtes, comme des échantillons de notre vieux cimetière; je les fais tantôt avec une vieille racine de chêne que je déterre en creusant une fosse, tantôt avec les débris d'un vieux cercueil. — Voyez celle-ci, qui est de cette dernière espèce; le dessus est orné d'une plaque de cuivre sur laquelle est gravée une inscription. On ne peut plus la lire, mais on ne l'en estimera que davantage. Je n'ai qu'un petit nombre de ces boîtes a présent, mais à la fin de l'hiver prochain ce buffet en sera plein.

Nelly lui fit des compliments sur son travail et son industrie, et le quitta pour continuer son chemin vers l'église, où elle arriva bientôt. Elle n'eut aucun embarras pour en trouver la clef, car cha-

cune avait son étiquette, et elle en ouvrit facilement la porte. C'était un ancien édifice que le temps avait dilapidé, et c'était surtout dans les ailes qu'il avait exercé ses ravages. Une partie de ce bâtiment avait servi de chapelle baroniale, et l'on y voyait çà et là les effigies de guerriers étendus sur leurs lits de pierre, les mains croisées sur la poitrine. Ceux qui avaient combattu dans les guerres saintes étaient représentés armés de toutes pièces. Les armes de quelques uns d'entre eux, leur épée, leur cotte de mailles et leur casque étaient suspendues à la muraille. Toutes ces armes étaient rongées par la rouille, et la plupart des effigies étaient mutilées et dilapidées; mais, en général, elles conservaient encore quelque chose de leurs anciennes formes et de leur ancien aspect. C'est ainsi que la mémoire des actes de violence et de désolation survit sur la terre à la mémoire de ceux qui les ont commis, et qui ne sont plus que cendre et poussière.

Nelly s'assit dans ce lieu silencieux, au milieu de ces mausolées en pierre, et il lui parut qu'elle y était plus heureuse et plus tranquille que partout ailleurs. Elle prit une Bible qu'elle trouva sur un banc, y fit une lecture, et se levant ensuite, elle passa dans une autre partie de l'église. Voyant une petite porte qui conduisait évidemment dans la tour, elle l'ouvrit et monta l'escalier tournant, presque dans les ténèbres, car le jour n'y pénétrait que par quelques lucarnes étroites, percées

de loin en loin dans la muraille. Enfin, elle arriva au haut de l'escalier, et se trouva sur la plate-forme de la tour.

Quels flots de lumière brillèrent alors à ses yeux! Quel spectacle ravissant s'offrit à ses regards! La fraîcheur des champs et des bois s'étendant de toutes parts, et se réunissant à l'azur du firmament; les troupeaux paissant dans les prairies; la fumée qui s'élevait des maisons cachées dans le fond des bois, et qui semblait sortir du sein d'une terre couverte de verdure; des groupes d'enfants, occupés des jeux de leur âge; — tout était si beau, si joyeux! C'était passer de la mort à la vie; c'était s'approcher du ciel.

Elle descendit enfin de la tour, sortit de l'église, et en ferma la porte. En passant devant l'école, elle entendit le bruit des voix dans l'intérieur. M. Marten avait ce jour-là commencé ses travaux. Le bruit augmenta quand elle fut un peu plus loin, et tournant la tête, elle vit les enfants sortir en poussant de grands cris de joie.

Au commencement de la même soirée, elle retourna encore une fois dans l'église, s'assit dans la même chapelle, prit encore la Bible, et y fit une nouvelle lecture; et quand l'obscurité la força à l'interrompre, et ajouta au caractère de solennité de cet édifice, elle ne put se résoudre à le quitter, et elle y resta comme enracinée et absorbée dans ses réflexions.

Ses amis allèrent enfin l'y chercher, et la ramenèrent chez elle. Elle était pâle, mais semblait heureuse. Quand ils se séparèrent pour se coucher, le maître d'école, en se baissant pour l'embrasser sur la joue, crut sentir une larme tomber sur la sienne.

CHAPITRE LIV.

—

Le vieux garçon, parmi ses diverses occupations, trouvait dans la vieille église, qui avait autrefois fait partie d'une abbaye, une source constante d'intérêt et d'amusement. Fier de ce que les hommes regardent en général comme les merveilles du petit monde où ils vivent, il avait fait une étude particulière de tous les monuments contenus dans cet édifice antique. Comme il n'était pas du nombre de ces esprits austères qui veulent dépouiller la vérité du peu de vêtements que l'imagination lui prête pour ajouter à ses charmes, ni faire tomber une seule de ces guirlandes de fleurs sauvages dont la tradition aime à l'orner, il marchait d'un pas léger sur la poussière des siècles, il ne contestait aucune légende qui était fondée sur la vertu et la bonté du cœur ; il expliquait d'une manière favorable celles qui se montraient sous un jour douteux; quant à celles qui préconisaient le crime et le vice sous des formes captieuses ou des noms imposants, il les rejetait avec indignation comme un tissu de mensonges, et il aurait voulu pouvoir les ensevelir dans l'oubli le plus profond.

Ce fut de la bouche d'un tel maître que Nelly

apprit l'histoire, la tradition et la légende presque de chaque monument et de chaque pierre sépulcrale de cette église antique. Il la fit descendre avec lui dans le crypte, qui n'était plus qu'un souterrain sans utilité, et le représenta à son imagination tel qu'il était jadis, éclairé par des lampes suspendues au plafond, embaumé par l'odeur des parfums qui brûlaient dans des encensoirs, retentissant des voix des moines et des sons de l'orgue, et orné de tableaux, de statues, de vases et de chandeliers d'or et d'argent. La faisant remonter dans l'église, il lui apprit le nom et l'usage des dfiférentes parties de l'armure des chevaliers dont il lui montrait les effigies, et lui expliqua comment ils se servaient des armes qui étaient encore suspendues aux murailles. Nelly n'oubliait rien, et quand il lui arrivait de s'éveiller la nuit, au milieu d'un rêve qui avait rapport à ces histoires des temps passés, elle croyait quelquefois entendre le chant des moines et le son de l'orgue.

Le vieux fossoyeur continuait à aller mieux. Il n'était pas encore en état de travailler ; mais il pouvait sortir de chez lui, et Nelly apprit aussi de lui beaucoup d'autres choses. Un jour qu'il y avait une tombe à creuser, il était dans le cimetière, assis sur l'herbe, et surveillant le travail de l'homme qui le remplaçait momentanément. Celui-ci, quoique ayant quelques années de plus que le fossoyeur, était beaucoup plus robuste, mais il était

sourd, et ce dernier semblait regarder son vieux compagnon avec pitié, à cause de cette infirmité, comme s'il n'en avait eu lui-même aucune.

— Je ne savais pas que quelqu'un fût mort dans cette paroisse, — dit Nelly, qui était venue s'asseoir près de lui.

— Elle demeurait à trois milles d'ici, — dit le fossoyeur.

— Était-elle jeune?

— Oh! — oui; — je crois qu'elle n'avait pas plus de soixante-quatre ans. — David, avait-elle plus de soixante-quatre ans?

— Me parlez-vous? — demanda David.

— Oui. Quel âge avait Becky Morgan? — cria le fossoyeur.

— Becky Morgan?

— Oui. — Sa surdité augmente tous les jours.

— Attendez que j'y songe. J'ai vu son âge hier sur son cercueil. — Soixante-dix-neuf ans.

— Êtes-vous bien sûr de n'avoir pas pris un 6 pour un 7?

— Comment dites-vous?

— Êtes-vous sûr de ne pas vous être trompé?

— Parfaitement sûr.

— Il devient tout-à-fait sourd, — dit le fossoyeur à Nelly; — et je crois que son esprit s'affaiblit.

Nelly n'en avait remarqué aucun symptôme, et elle détourna la conversation. — Vous m'avez dit

que vous vous amusiez à jardiner ; plantez-vous jamais quelque chose ici?

— Dans le cimetière? Non.

— J'y vois pourtant des fleurs et des arbustes.

— C'est ce qui fait reconnaître les tombes de ceux qui avaient de bons parents et de bons amis, dont les mains se sont plu à orner ainsi leur sépulture. Mais voyez-vous comme ces fleurs penchent la tête, — comme les feuilles de ces arbustes se flétrissent? — en savez-vous la raison?

— Non.

— C'est parce que le souvenir de ceux qui sont en dessous passe bien vite. On vient soigner ces fleurs, d'abord une fois par jour, tout au moins; puis une fois par semaine, ensuite une fois par mois, et enfin on n'y songe plus.— Eh bien! cela ne fait aucun mal aux morts, et c'est un bon signe pour le bonheur des vivants. C'est dans la nature.

— Quoi qu'il en soit, — pensa Nelly, — je ferai mon jardin de ce cimetière; j'y travaillerai tous les jours. Je suis sûre que ce sera une occupation agréable.

— Il faut que je m'en aille, — dit le fossoyeur en faisant signe à David de venir l'aider à se lever; — la terre est humide, et jusqu'à ce que l'été soit arrivé, il faut que j'aie soin de ma santé. — Adieu! David.

— Que dites-vous?

— Je vous dis adieu. — Comme il est sourd!

— Ah ! — dit David en le regardant aller, — ses forces l'abandonnent ; il paraît plus vieux tous les jours.

Et ils se séparèrent ainsi, chacun d'eux se croyant rajeuni par l'idée que l'autre montrait plus de signes de caducité que lui.

Nelly resta encore quelques minutes à regarder le vieux David continuer lentement son travail. Enfin elle le quitta, et elle retournait chez elle quand elle vit le maître d'école assis sur l'herbe qui couvrait la terre amoncelée sur une tombe, et lisant.

— Je suis charmé de vous voir en plein air, Nelly, — dit-il en fermant son livre. — Cela vaut mieux que d'être toujours enfermée dans une église. Cela vous donne souvent un air triste.

— Triste ! vous vous trompez, monsieur Marten. Il n'y a pas dans le monde entier une créature plus heureuse que je ne le suis à présent.

— Et cependant, même en ce moment, votre sourire a quelque chose de mélancolique. — A quoi pensiez-vous quand vous m'avez aperçu ?

— Je pensais qu'il était bien triste de songer qu'on oublie si vite ceux qui meurent au milieu de nous.

— Et croyez-vous, — dit le maître d'école, qui avait remarqué sur quels objets elle avait les yeux fixés en parlant ainsi ; — croyez-vous que quelques fleurs fanées, quelques feuilles flétries soient des

preuves d'indifférence et d'oubli? Croyez-vous qu'il n'y ait pas de meilleurs moyens pour prouver que l'on conserve le souvenir des défunts? Quand ils ont bien vécu, c'est souvent de leurs tombes, toutes négligées qu'elles nous paraissent, que sortent les germes des bonnes actions de ceux qui leur survivent.

— Ne m'en dites pas davantage! — s'écria Nelly; — je le sens, je le comprends; comment ai-je pu l'oublier en songeant à vous!

— Rien de ce qui est doué d'innocence ou de bonté ne meurt pour être oublié, — continua M. Marten. — Un enfant qui meurt au berceau n'est point oublié par ceux qui l'ont aimé. Il n'y a pas un ange dans l'armée du ciel qui ne produise quelque effet sur l'esprit et le cœur de ceux dont il a été chéri. Oublier! Ah! si l'on pouvait remonter jusqu'à la source des bonnes actions des hommes, comme la mort même paraîtrait belle! tant de charité, de merci, d'affections purifiées, prennent la leur dans la tombe!

— C'est la vérité! — je le sens. Qui doit le sentir mieux que moi, à qui vous avez dit si souvent que votre ancien ami, votre jeune élève revit en moi pour vous?

Le pauvre maître d'école ne répondit rien, car son cœur était plein.

L'aïeul de Nelly arriva en ce moment, il s'assit près d'eux; mais l'horloge de la paroisse ayant

sonné l'heure de l'école, M. Morten fut obligé de les quitter.

— Un brave homme, — dit le vieillard en le suivant des yeux; — un excellent homme! il ne nous fera jamais de mal, lui. Nous sommes en sûreté ici. Nous y resterons toujours, — n'est-ce pas, Nelly?

Elle le regarda en souriant.

— Elle a besoin de repos, — dit le vieillard, lui passant une main sur la joue. — Elle est pâle, — trop pâle; — elle ne ressemble plus à ce qu'elle était.

— Quand? — demanda Nelly.

— Ah! sans doute, quand? — combien y a-t-il de semaines? — je ne m'en souviens pas. — Ne pensons plus au passé, Nelly; cela vaudra mieux.

— Oui, mon cher grand-papa, oublions-le; et si nous nous le rappelons, que ce ne soit que comme un songe désagréable que le réveil a fait disparaître.

— Chut, mon enfant, — chut! ne parlons pas de songe, ni de toutes les misères qui en ont été la suite. — Des yeux enfoncés, — des joues creuses, — le froid, la pluie, la faim. Non, non, ne parlons pas de songe. On n'en fait pas ici; et en parler, ce serait le moyen d'en faire venir.

— Quel heureux changement! pensa Nelly.

— Je serai patient, humble, obéissant, — continua le vieillard; — mais il faut que je sois toujours près de vous, Nelly; car que deviendrais-je, si vous me quittiez?

— Moi vous quitter! ce serait une jolie chose vraiment! — s'écria Nelly, avec un air de gaieté affecté. — Voyez! j'ai envie de faire de ce cimetière notre jardin. Pourquoi non? nous commencerons demain, et nous y travaillerons ensemble.

— C'est une excellente idée! — s'écria le vieillard. — Souvenez-vous-en, Nelly; nous commencerons demain matin.

Qui avait l'esprit aussi content que le vieillard, quand ils commencèrent leur travail le lendemain? qui s'occupait moins des idées que le lieu semblait devoir faire naître? Ils arrachèrent les chardons, les orties et toutes les mauvaises herbes, taillèrent les arbustes, et nettoyèrent les pierres sépulcrales. Tandis qu'ils travaillaient ainsi avec ardeur, Nelly aperçut le vieux garçon, qui les regardait à quelques pas.

— C'est une tâche de charité, — dit-il en s'approchant d'eux; — mais avez-vous déjà fait tout cela ce matin?

— C'est bien peu de chose, monsieur, auprès de ce que nous avons dessein de faire.

— Fort bien, — très bien! — Mais vous bornez-vous aux tombes des enfants?

— Nous passerons aux autres avec le temps, monsieur, — répondit Nelly en détournant la tête.

Soit que ce fût l'effet du hasard, ou la suite d'une prédilection naturelle de Nelly pour l'enfance, le fait était qu'ils avaient commencé leur travail dans

la partie du cimetière destinée à la sépulture des enfants. Cette circonstance parut frapper le vieillard, quoiqu'il n'y eût pas fait attention auparavant. Il jeta un coup d'œil à la hâte sur les tombes, et un regard d'inquiétude sur sa petite-fille; la serrant ensuite contre son cœur, il lui dit qu'il était temps qu'ils se reposassent et qu'ils retournassent chez eux. Quelque chose qu'il avait oublié depuis longtemps semblait vouloir se représenter à son esprit, et ne cessa de l'occuper toute cette journée et les suivantes. Le lendemain, tandis qu'ils étaient à travailler au même ouvrage, Nelly remarqua qu'il tournait souvent la tête vers elle, et qu'il la regardait d'un air inquiet, comme s'il eût cherché à résoudre quelque doute, ou à mettre de l'ordre dans ses idées, et elle lui demanda pourquoi il la regardait ainsi. Il lui répondit qu'il avait du plaisir à la voir, et passant la main sur sa tête, il ajouta qu'elle grandissait tous les jours, et qu'elle ne serait bientôt plus au nombre des enfants.

CHAPITRE LV.

A compter de ce moment il s'éleva dans l'esprit du vieillard une sollicitude pour sa petite-fille qui ne le quitta plus. Il y a dans le cœur humain des cordes qui restent muettes malgré tous les efforts qu'on peut faire pour en tirer des sons, et que le moindre incident fait vibrer. Depuis la remarque accidentelle faite par le vieux garçon dans le cimetière, il n'oublia jamais un instant le dévouement de Nelly, et la faiblesse de son âge et de son sexe. Lui qui, depuis qu'il avait quitté son ancien domicile, n'avait songé aux souffrances de sa petite-fille que parce qu'il les partageait lui-même, il se souvint tout-à-coup de tout ce qu'il lui devait, et vit l'effet que ces souffrances avaient produit sur elle. Depuis ce moment, pas une pensée qui eût rapport à lui-même, pas un seul désir de ses aises personnelles, pas la moindre considération d'égoïsme, ne s'offrirent à ses pensées, qui furent exclusivement concentrées sur l'objet de toute sa tendresse. Il s'occupait même à la dérobée d'une partie des soins intérieurs du ménage, de crainte qu'elle ne se fatiguât trop.

Quelquefois, — c'était quelques semaines après

ce qui a été rapporté dans le chapitre précédent, — Nelly, dont la moindre fatigue épuisait alors les forces, passait la soirée, étendue sur un sofa que le vieux garçon avait fait porter chez elle. Le maître d'école apportait quelque livre, et lui faisait une lecture. Il se passait rarement une soirée sans que le vieux garçon vînt aussi, et il lisait à son tour quand M. Martin était fatigué. Le vieillard semblait écouter; mais il ne songeait qu'à Nelly, sur laquelle il avait toujours les yeux fixés.

Tout cela n'arrivait que pendant les soirées; car, dans la journée, Nelly aimait à sortir et à se promener dans ce qu'elle appelait son jardin. Des étrangers venaient souvent voir l'église; frappés de l'aîr de la jeune fille qui la montrait, ils en parlaient à d'autres, et leur inspiraient le désir de la voir aussi bien que l'antique édifice, de sorte que, même dans cette saison de l'année, peu de jours se passaient sans visiteurs. Le vieillard les suivait à quelques pas dans tout le bâtiment, écoutant la voix qu'il aimait tant à entendre; et quand ils se retiraient, il les suivait encore, et entendait quelques fragments de leur conversation. Elle roulait presque toujours sur Nelly; ils faisaient l'éloge de sa beauté et de sa modestie, et il était fier et joyeux de les entendre. Mais, hélas! ce qui lui déchirait le cœur, ce qui le faisait pleurer et sangloter, quand il se trouvait seul, c'était que ces étrangers, qui ne pouvaient prendre à elle que l'intérêt du moment;

qui auraient oublié le lendemain qu'elle existait, et même qu'ils l'avaient vue, exprimaient souvent des craintes pour sa santé, en parlaient avec compassion, et sortaient en secouant la tête.

Les habitants du faubourg, — car l'église était dans un des faubourgs de la ville, — et ceux du village qui en était voisin, et qui faisait partie de la même paroisse, avaient conçu pour elle une affection qui augmentait tous les jours. La plupart étaient pauvres; mais tous, jeunes et vieux, cherchaient à la voir et à lui parler le dimanche en entrant à l'église ou en en sortant. Les moins pauvres lui apportaient quelques petits présents, les autres ne pouvaient lui offrir que des souhaits, mais ils étaient sincères; et elle avait peine à se dérober à l'empressement et aux caresses des enfants.

L'un d'eux, jeune garçon d'environ cinq ans, était devenu son favori. Il allait souvent s'asseoir près d'elle quand elle était seule dans l'église; il la suivait même jusque sur la plate-forme de la tour, et l'aidait, ou s'imaginait l'aider à y monter.

Un jour qu'elle lisait la Bible dans la chapelle baroniale, l'enfant accourut à elle, les yeux pleins de larmes, s'arrêta à quelques pas, la regarda fixement, et se jeta dans ses bras en s'écriant : — Non, non! elle n'en est pas encore un! — non, non! pas encore!

Elle le regarda d'un air étonné, et lui demanda en l'embrassant ce qu'il voulait dire.

— Il ne faut pas que vous en soyez un, chère Nelly! — s'écria-t-il; — nous n'en avons jamais vu; ils ne viennent jamais pour parler ou jouer avec nous; restez comme vous êtes, je vous aime mieux ainsi.

— Je ne vous comprends pas, — dit Nelly.

— J'ai entendu dire que vous vous en iriez avant le printemps, — répondit l'enfant, — et que vous seriez un ange. — N'en faites rien, Nelly; ne nous quittez pas! — L'enfant joignit les mains, et se mit à genoux devant elle. — Mon frère Willy nous a quittés il n'y a pas long-temps pour aller joindre les anges; mais s'il avait su combien son absence me causerait de chagrin, il n'aurait jamais voulu me quitter.

Nelly avait le visage penché sur ses mains, et sanglotait. Il y eut un intervalle de silence pendant lequel l'enfant se releva, monta sur ses genoux, et entoura son cou de ses petits bras en l'embrassant. Enfin Nelly, remise de son émotion, lui dit d'une voix douce et tranquille qu'elle resterait près de lui, et qu'elle serait son amie, aussi long-temps que le ciel le permettrait. L'enfant battit des mains de joie; et quand elle lui recommanda de ne parler à personne de ce qui venait de se passer entre eux, il le lui promit avec ferveur.

Il lui tint parole; mais il devint plus constant que jamais à l'accompagner dans toutes ses promenades. Il semblait craindre qu'elle ne lui échappât,

quand il n'était pas avec elle. Jamais il ne fit aucune allusion au sujet de leur entretien; car il sentait que ce serait renouveler le chagrin qu'elle avait éprouvé, quoiqu'il en ignorât la cause. Tous les soirs, il ne manquait pas d'aller voir si la porte de l'église était ouverte; et si elle l'était, il allait la trouver, s'asseyait à ses pieds sur une escabelle, et ne s'en allait qu'avec elle. Toutes les fois qu'il la voyait sortir de chez elle il abandonnait ses jeux et ses compagnons pour la suivre. Enfin, il était devenu son ombre.

CHAPITRE LVI.

—

Un jour ou deux après le thé donné par Quilp au Désert, M. Swiveller entra dans l'étude de M. Samson Brass à l'heure ordinaire, et se trouvant seul dans ce temple de la Probité, il plaça son chapeau sur le bureau, et tirant de sa poche un petit paquet de crêpe noir, il l'arrangea tout autour, et l'y attacha avec des épingles en signe de deuil.

— C'est ce qui m'est toujours arrivé, — dit-il ensuite en contemplant son ouvrage d'un air satisfait de lui-même; — la fleur que je préférais n'a jamais manqué de se faner la première, c'est mon destin. Je porterai cet emblème de la perfidie d'une femme en souvenir de celle avec les bras de laquelle les miens ne s'entrelaceront plus dans le labyrinthe d'une contredanse; — dont je ne porterai plus la santé avec du vin rosé, et qui, pendant la courte durée du reste de mon existence, assassinera mon bonheur.

La sonnette de l'étude interrompit ses méditations. Il ouvrit la porte, et vit M. Chuckster.

— Vous voici de bonne heure dans ce vieux charnier empesté, — dit celui-ci; — savez-vous bien qu'il n'est que neuf heures et demie?

— N'entrerez-vous pas? — lui demanda son ami. — Je suis seul. Swiveller *solus*.

— Je ne m'attendais pas à vous trouver, — reprit Chuckster en s'asseyant sur un tabouret; — mais j'ai eu besoin de venir dans la cité pour une petite affaire personnelle, et j'ai tourné le coin de la rue, pour savoir comment vous vous portez.

— Je vous remercie. — Savez-vous quelques nouvelles ?

— Aucune. — Mais à propos, ce gentleman qui loge chez vous est un homme bien étrange. On ne comprend rien à sa conduite. Savez-vous qu'il est devenu l'ami intime de notre nouveau clerc, Abel Garland ? Ce n'est pas qu'il y ait rien à reprocher à celui-ci; mais il est si lent, si doucereux ! J'ai mes défauts, mais...

— Non, non.

— Pardonnez-moi, j'ai mes défauts, et personne ne les connaît mieux que moi; mais je défie mes ennemis mêmes, — tout le monde en a, monsieur Swiveller, — de me reprocher d'être doucereux; et je vous dirai que si je ne possédais pas, en plus grand nombre que M. Abel, ces qualités qui rendent l'homme cher à l'homme, je volerais un fromage de Cheshire, je me le pendrais au cou, et je me jetterais dans la Tamise. Je le ferais, sur mon honneur. — Mais ce n'est pas tout, monsieur; votre gentleman ne s'est pas contenté de prendre pour ami M. Abel, il a fait connaissance avec son père

et sa mère; il est sans cesse en chemin pour aller chez eux ou en revenir; et qui plus est, il protège le jeune Snob, — terme de mépris que M. Chucksler était habitué à employer quand il parlait de Kit. — Et cependant je ne crois pas qu'il m'ait jamais adressé la parole autrement que pour me demander si M. Witherden était chez lui.

M. Swiveller attisa le feu avec un air de sympathie, mais ne répondit rien.

— Quant au jeune Snob, — continua Chucksler en prenant le ton d'un prophète, — vous verrez qu'il tournera mal. Dans notre profession, nous connaissons un peu la nature humaine, et je vous réponds que ce drôle, qui a voulu se faire une réputation d'honnêteté en revenant pour gagner un demi-schelling qu'il avait reçu d'avance, finira par se montrer sous ses véritables couleurs, et volera dès qu'il en trouvera l'occasion.

En ce moment on frappa à la porte de l'étude, et Swiveller, s'asseyant à la hâte devant son bureau, mit une plume derrière son oreille, pour se donner un air occupé, et s'écria : — Entrez!

— Le gentleman est-il au logis? — demanda Kit, montrant sa figure aux deux amis étonnés.

— Vous en avez deux devant vous, — répondit Chucksler avec un air de mépris et d'arrogance. — Ne pouvez-vous nommer celui à qui vous avez affaire?

— Je veux parler du gentleman qui loge au premier, — répondit Kit sans se déconcerter, en se tournant vers Richard ; — est-il chez lui ?

— Que vous importe ?

— J'ai une lettre à lui remettre.

— De la part de qui ?

— De la part de M. Garland.

— Vous pouvez me la donner ; et si vous devez reporter une réponse, attendez-la dans le corridor.

— Je suis chargé de la lui remettre en mains propres.

Chuckster se leva, et lança sur Kit un regard d'indignation et de courroux qu'il croyait devoir l'anéantir ; mais Kit le soutint sans broncher. En ce moment, le gentleman ouvrit sa porte, et s'écria sur l'escalier :

— N'ai-je pas vu entrer quelqu'un qui demande à me parler ?

— Oui, monsieur, — répondit Swiveller.

— Et où est-il donc ?

— Il est ici, monsieur. — Eh bien, — dit-il à Kit, — pourquoi ne montez-vous pas? êtes-vous sourd ? Le gentleman veut vous parler.

Kit sortit de l'étude sans lui répondre, et monta au premier étage.

— Eh bien, — dit Chuckster, — que pensez-vous de cet insolent à présent ?

Richard Swiveller était un jeune homme qui péchait par une vanité ridicule, mais qui, au fond,

n'avait aucune méchanceté dans le caractère. Il ne voyait pas trop de quel grand crime Kit s'était rendu coupable, et il ne savait que répondre à son ami, quand il fut tiré d'embarras par l'arrivée de M. Samson Brass, que sa sœur accompagnait. Dès que Chuckster les aperçut, il se retira.

M. Brass et sa sœur semblaient avoir été en consultation pendant leur déjeuner sur quelque affaire importante; car, en pareil cas, ils n'entraient ordinairement dans l'étude qu'une demi-heure plus tard que de coutume, et de fort bonne humeur, comme si leurs plans bien arrêtés avaient répandu le calme et la gaieté dans leur esprit. En ce moment, miss Sally souriait agréablement, et son frère se frottait les mains.

— Eh bien, monsieur Richard, comment nous portons-nous ce matin? — dit Brass; — sommes-nous joyeux et dispos?

— Passablement, monsieur.

— Mais nous devrions être gais comme des pinsons, monsieur Richard. Nous vivons dans un monde agréable, très agréable. Il s'y trouve quelques méchantes gens, d'accord : mais s'il n'y en avait point, on n'aurait pas besoin de bons procureurs. Ah! ah! ah! — La poste a-t-elle apporté quelques lettres ce matin?

— Aucune, monsieur.

— Eh bien, s'il ne vient pas d'affaires aujourd'hui, il en arrivera demain. — Un esprit content

est le bonheur de l'existence, monsieur Richard. — N'est-il venu personne?

— Excepté un de mes amis. — Puissions-nous ne manquer jamais...

— D'un ami et d'une bouteille, — ajouta Brass. — Oui, c'est ce que dit la chanson, et elle a raison. — Votre ami est, je crois, le premier clerc de Witherden? — Est-il venu quelque autre personne?

— Quelqu'un pour le locataire. — Il est encore avec lui.

— Et qui est ce visiteur? — demanda Brass en arrangeant ses papiers. — Ce n'est pas une dame, j'espère? La morale avant tout dans Bevis-Marks, monsieur Richard.

— Un jeune homme nommé Kit.

— Kit! — C'est un singulier nom. C'est ainsi qu'on appelle le violon d'un maître à danser. Ah! ah! ah!

Swiveller regarda miss Sally. Il était surpris qu'elle ne cherchât pas à réprimer cette exubérance de gaieté dans son frère; mais comme elle paraissait presque la partager, il en conclut qu'ils venaient d'étriller un client, en lui faisant payer un mémoire de frais portés à trois fois leur valeur.

— Aurez-vous la bonté, monsieur Richard, de porter cette lettre à Peckham-Rye? Il n'y a pas de réponse; mais elle est importante, et je ne puis en charger qu'un homme sûr. — Prenez une voiture,

et mettez vos dépenses sur le compte de l'étude. — N'épargnez pas l'étude! Tirez-en tout ce que vous pourrez. C'est le privilége du clerc. N'aviez-vous pas encore appris cela, monsieur Richard? Ah! ah! ah!

Swiveller ôta sa veste, mit son habit, prit son chapeau, et, déposant la lettre dans sa poche, il partit sur-le-champ. Dès qu'il fut sorti, miss Sally regarda son frère en souriant. Il fit un geste de tête, s'appuya un doigt le long du nez, et elle se retira.

M. Brass ouvrit alors la porte de son étude toute grande, et s'assit en face de son bureau, de sorte que personne ne pouvait descendre l'escalier ou passer dans le corridor sans qu'il le vît ou l'entendît. Il prit une plume, et se mit à écrire, mais sans cesser un instant d'avoir l'œil et l'oreille au guet. Au bout de quelques minutes, il entendit la porte de son locataire s'ouvrir et se fermer, et des pas descendre l'escalier. Il quitta sa plume à l'instant, et se mit à fredonner tout haut en souriant d'une manière tout-à fait séraphique. Enfin, lorsque Kit passa devant la porte, il cessa de chanter, et lui fit signe avec sa plume d'entrer dans l'étude.

— Comment vous portez-vous, Kit? — lui demanda le procureur du ton le plus affable.

— Fort bien, monsieur; je vous remercie, — répondit Kit. Et n'étant pas curieux de cultiver la connaissance de M. Brass, il mit la main à la serrure de la porte de la rue pour sortir.

— Un instant, Kit; ne vous en allez pas; entrez, je vous prie, — s'écria le procureur, quittant son bureau, et restant debout, le dos tourné vers la cheminée. — Votre vue me rappelle, — ajouta-t-il, — la plus jolie petite fille que j'aie jamais vue. Je me souviens que vous vîntes deux ou trois fois pendant que nous étions en possession de la maison. Ah! Kit, les hommes de ma profession ont quelquefois de pénibles devoirs à remplir, et vous ne devez pas leur porter envie.

— Je ne porte envie à personne, monsieur.

— Notre seule consolation, c'est que, quoique nous ne puissions changer le cours du vent, il nous est quelquefois possible d'en adoucir la rigueur à l'égard de l'agneau nouvellement tondu.

— Et tondu de près, — pensa Kit.

— Dans l'occasion dont je viens de parler, j'eus un cruel assaut à soutenir contre M. Quilp, — car M. Quilp est un homme dur, — pour obtenir que le vieillard fût laissé dans la maison jusqu'à sa guérison. Je pouvais perdre un client; mais la vertu souffrante m'inspira, et je réussis.

— Il n'est pas si méchant que je le croyais, — pensa l'honnête Kit.

—Je vous respecte, Kit,—continua le procureur avec un ton d'émotion, — parce qu'à cette époque j'ai vu d'assez près votre conduite pour apprendre à vous respecter, quoique vous soyez d'une naissance obscure et que vous occupiez une humble

situation dans le monde. — Mais je n'avais pas dessein de vous retenir si long-temps. Prenez cela, je vous prie. — Et il lui montra deux demi-couronnes qui étaient placées sur son bureau.

Kit regarda les deux pièces d'argent, et hésita.

— Prenez-les, — dit Brass, — elles sont pour vous.

— Mais qui me les donne, monsieur?

— Que vous importe? Nous avons quelquefois des amis qui ne veulent pas être connus, dont l'humeur est étrange, et il ne faut pas faire trop de questions. — Vous m'entendez? Prenez-les donc, Kit, et tout est dit. — Entre vous et moi, je crois que ce ne seront pas les seules qui vous viendront de la même source. — Adieu, Kit, adieu!

Lui faisant bien des remerciements, et se reprochant d'avoir, d'après de si légers motifs, conçu une mauvaise opinion d'un homme qui, dans la première conversation qu'il avait eue avec lui, s'était montré si différent de ce qu'il l'avait supposé, il prit les deux pièces d'argent, et se retira.

Quelques instants après, miss Sally entr'ouvrit la porte de l'étude.

— Puis-je entrer?

— Oui, oui, vous le pouvez.

— Eh bien?

— Eh bien! — L'affaire est presque faite.

CHAPITRE LVII.

—

Comme l'avait dit M. Chuckster, une amitié véritable s'était rapidement établie entre M. Garland et le gentleman qui logeait chez M. Brass. Il y avait entre eux des communications et des entrevues très fréquentes, et le gentleman ayant alors été attaqué d'une indisposition qui l'obligeait à garder la chambre, quelqu'un des habitants d'Abel-Cottage à Finchley venait presque tous les jours le voir dans Bevis-Marks.

Le poney ayant alors secoué le joug de toute contrainte, et refusant positivement d'obéir à toute autre main que celle de Kit, celui-ci conduisait toujours la chaise chaque fois que M. Garland ou M. Abel allaient voir le gentleman.

M. Brass, qui, sans doute, avait de bonnes raisons pour cela, apprit bientôt à distinguer le trot du poney et le bruit de la chaise; alors il quittait sa plume, s'approchait de la fenêtre, et faisait à Kit un geste de familiarité. Quand le visiteur était monté chez son locataire, il quittait son étude, se mettait à sa porte, et entrait en conversation avec le jeune homme.

— Quel admirable poney, Kit! — lui dit-il un

jour; — il fait honneur à vos soins : on dirait qu'il est vernis de la tête à la queue.

— On n'en trouverait pas beaucoup de semblables, — répondit Kit.

— Superbe animal! et plein d'intelligence.

— Je vous en réponds. Il entend ce que vous lui dites, comme un chrétien.

— En vérité!

— La première fois que je l'ai vu, je ne me doutais guère que nous deviendrions si intimes; mais aussi je l'ai toujours pris par la douceur, jamais je ne l'ai battu.

— Ah! — s'écria Samson, — ce doit être pour vous un sujet de réflexions bien agréables. L'honnêteté, Christophe, l'honnêteté est toujours la meilleure politique. Je l'ai éprouvé bien des fois moi-même. Encore ce matin, j'ai perdu par honnêteté quarante-cinq livres dix schellings.— Mais, au fond, c'est tout gain.

Kit pensa que si jamais le caractère moral d'un homme avait été calomnié par sa physionomie, cet homme était M. Samson Brass.

— Un homme qui, dans une matinée, — continua le procureur, — perd quarante-sept livres dix schellings par son honnêteté, mérite qu'on lui porte envie. S'il en avait perdn quatre-vingts, son plaisir croîtrait en proportion, car chaque livre perdue ainsi produit de la satisfaction et du bonheur au centuple. Nous avons ici, — ajouta Brass

en se frappant la poitrine, — une petite voix qui nous en assure : écoutez-la toujours, Christophe.

En ce moment, M. Garland descendit, et arriva à la porte. Samson le salua avec la plus grande politesse, et l'aida à monter en voiture. Le poney secoua la tête, et resta les quatre pieds fermement appuyés sur la terre, comme s'il eût été bien déterminé à rester à la porte du procureur; mais dès qu'il reconnut la voix de Kit, il partit sur-le-champ d'un train à faire douze milles par heure. Miss Sally vint joindre son frère; et ayant échangé un sourire dont l'expression avait quelque chose de sinistre, ils rentrèrent dans l'étude.

Quand Kit venait seul, sans la chaise, pour apporter un message au locataire, Brass avait toujours à donner à M. Swiveller quelque commission qui pouvait l'occuper deux ou trois heures, et souvent davantage; car Richard ne se pressait jamais en pareil cas, se trouvant partout mieux que devant son bureau. Alors miss Sally se retirait; M. Brass ouvrait sa porte, et ne manquait jamais d'appeler Kit et de le faire entrer, quand il passait dans le corridor pour s'en aller. Le procureur avait avec lui une conversation, toujours entrelardée de maximes morales; il le laissait souvent seul quelques instants en le priant de veiller sur l'étude, et il finissait par lui donner une ou deux demi-couronnes. Cela arriva si souvent, que Kit fut con-

vaincu qu'il en était redevable à la générosité du gentleman qui logeait au premier étage, et qui avait déjà libéralement récompensé sa mère du voyage qu'elle avait fait avec lui. Il employait cet argent à acheter de petits présents pour sa mère, pour ses frères et pour Barbe.

Pendant ce temps, M. Swiveller, qui restait souvent seul dans l'étude, s'y ennuyait mortellement. Pour se procurer une distraction, il acheta un jeu de cartes, et il faisait de temps en temps une partie de cribbage, sa main droite contre sa gauche. Un soir que M. Brass et sa sœur étaient sortis, ce qui leur arrivait assez souvent dans la soirée, comme il faisait ainsi sa partie, et que sa main droite était sur le point de gagner à la gauche un enjeu de vingt mille livres, il crut voir briller un œil noir à travers le trou de la serrure, et voulant voir qui l'espionnait ainsi, il ouvrit brusquement la porte, et y trouvant la petite servante, il la saisit par le bras.

— Je n'avais aucun mauvais dessein, — s'écria-t-elle ; — je voulais me distraire. Je m'ennuie tant dans cette cuisine ! N'en dites rien à ma maîtresse, je vous en prie.

— Pourquoi le lui dirais-je ? — Y a-t-il longtemps que vous faites un pareil usage de vos yeux ?

— Depuis que vous avez commencé à jouer aux cartes, et bien auparavant.

— Eh bien, entrez, — dit-il après un moment

de réflexion ; — asseyez-vous . et je vous apprendrai à jouer aux cartes.

— Oh ! je n'oserais. Miss Sally me tuerait, si elle savait que je suis entrée ici.

— Avez-vous du feu dans la cuisine ?

— Un peu.

— Je ne crains pas que miss Sally me tue, si elle sait que j'y suis descendu, — pensa Richard en mettant les cartes dans sa poche ; — et j'y descendrai. — Pourquoi donc êtes-vous si maigre ?

— Ce n'est pas ma faute.

— Ne vous donne-t-on pas assez à manger ? — Non ? — Je m'en doutais. — Buvez-vous quelquefois de la bière ?

— J'en ai bu une fois quelques gouttes.

— Quel état de choses ! — s'écria Richard ; — quelques gouttes ! elle ne peut en connaître le goût ! — Après un instant de réflexion, il prit son chapeau, lui dit de veiller à la porte, et sortit.

Il ne tarda pas à rentrer, suivi du garçon d'un traiteur voisin, qui apportait une tranche de bœuf sur une assiette, un morceau de pain et un pot de bière. Il prit tous ces objets des mains du garçon, poussa la porte, et dit à la petite servante de tirer le verrou, de crainte de surprise. Il descendit ensuite dans la cuisine avec elle.

— Tenez, — dit Richard, — commencez par manger tout cela, et vous verrez si vous vous en trouvez bien.

Elle ne se fit pas prier deux fois, et la tranche de bœuf eut bientôt disparu.

— A présent, buvez, mais avec modération, car vous n'y êtes pas habituée, et votre tête pourrait s'en ressentir. — Comment trouvez-vous cette bière ?

— Oh ! excellente !

— Oui, elle est bonne, — dit Richard, après avoir opéré un vide considérable dans le pot; il se mit alors à lui apprendre le cribbage, et comme elle ne manquait pas d'intelligence, elle put bientôt le jouer passablement.

Mettant alors deux pièces de six pence dans une sous-tasse, il lui dit : — Voici nos enjeux ; si vous gagnez la partie, cet argent vous appartiendra; si vous la perdez, je le reprendrai. Et comme je ne sais pas plus que vous quel est votre nom, je vous appellerai Marquise ; cela donnera à notre jeu un air de plus de réalité. Ainsi, Marquise, coupez.

M. Swiveller donna les cartes, la Marquise arrangea lentement les siennes avec beaucoup d'attention, et la partie commença.

CHAPITRE LVIII.

—

Ils firent plusieurs parties avec un succès varié ; mais enfin la perte de trois pièces de six pence, et la pendule qui sonna dix heures, rappelèrent à M. Swiveller le vol rapide du temps, et la nécessité de battre en retraite avant le retour de M. Samson et de miss Sally Brass.

— A présent, Marquise, — dit-il, — je vous demande la permission de me retirer, quand j'aurai vidé ce pot de bière. — A votre santé, Marquise! Pardon si je garde mon chapeau, mais votre palais est un peu froid, et votre plancher de marbre est humide. — Ainsi donc, dites-vous, le baron Samson Brass et sa sœur sont allés ce soir au spectacle?

La petite servante fit un signe affirmatif.

— Et y vont-ils souvent?

— Je vous en réponds. Miss Sally aime à sortir, et elle fait tout ce qu'elle veut de son frère. Il a besoin d'elle, car il prend son avis en toute chose, et il le suit toujours.

— Et quand ils sont à causer tête à tête, ils parlent sans doute quelquefois des autres, — de moi par exemple?

La Marquise fit un signe affirmatif.

— En style louangeur ?

Le mouvement de la tête de la Marquise changea tout-à-coup ; et au lieu d'aller de haut en bas, devint de droite à gauche.

— Oh ! oh ! — dit Richard ; — et croiriez-vous manquer à la confiance, Marquise, si vous me faisiez part de ce qu'ils disent de l'humble individu qui a l'honneur d'être avec vous en ce moment ?

— Miss Sally dit que vous êtes un drôle de corps.

— Eh bien ! Marquise, ce n'est pas un très mauvais compliment. On peut montrer de la gaieté sans déroger à sa noblesse.

— Mais elle dit aussi qu'il ne faut pas se fier à vous.

— Ah ! Marquise, il faut que j'avoue que bien des gens en disent autant, — la race des boutiquiers surtout. C'est un préjugé populaire ; et cependant j'ai toujours eu confiance en un marchand, aussi long-tenps qu'il en a eu en moi. — Et que pense à cet égard M. Brass ?

La Marquise répondit qu'il avait sur ce sujet une opinion encore plus prononcée que sa sœur. — Mais ne leur en dites rien,— ajouta-t-elle,—car ma maîtresse me battrait à me tuer, si elle savait que je vous en ai parlé.

— Marquise, — dit M. Swiveller en se levant pour s'en aller, — la parole d'un gentleman est aussi bonne que son obligation par écrit, et quelquefois

meilleure, comme dans le cas actuel, où l'obligation ne serait qu'une sorte de garantie un peu douteuse. Je suis votre ami, et j'espère que je ferai encore avec vous bien des parties dans votre salon. — Mais, Marquise, continua-t-il en se retournant vers la petite servante, qui le suivait, une chandelle à la main, pour l'éclairer, — il me semble que vous devez avoir l'habitude constante d'appliquer un œil aux trous de la serrure, pour savoir tout cela.

— Je désirais seulement découvrir où miss Sally mettait la clef du garde-manger; et je n'y aurais pris que bien peu de chose, uniquement de quoi satisfaire mon appétit.

— Et vous ne l'avez pas découvert, sans quoi vous ne seriez pas si maigre. — Bonsoir, Marquise, — ayez soin de tirer les verrous de crainte d'accidents.

— Cette Marquise, — pensa M. Swiveller en retournant à son appartement, qui ne se composait que d'une seule chambre à peu de distance de la maison du procureur, — cette Marquise est une personne bien extraordinaire! — ignorant jusqu'à ce soir quel est le goût de la bière, ne sachant ni son nom ni son âge — et n'ayant vu le monde qu'à travers des trous de serrures.

En se levant le lendemain matin pour se rendre dans Bevis-Marks, il rencontra dans le corridor son hôtesse, qui l'y attendait pour lui donner congé de sa chambre. Ces petits accidents lui arrivaient

fréquemment, et ne faisaient sur lui aucune impression; il continua tranquillement son chemin, arriva chez le procureur, entra dans l'étude, et y trouva l'aimable miss Sally, dont la physionomie brillait du doux éclat de la lune dans son premier quartier.

Pendant qu'il ôtait son habit pour mettre sa veste de travail, elle lui dit : — Monsieur Swiveller, n'avez-vous pas vu sur le bureau un étui à crayon en argent?

— Comment l'aurais-je vu? vous savez que je ne fais que d'entrer.

— Tout ce que je sais, c'est que je l'avais laissé sur ce bureau il y a huit jours, et qu'il a disparu.

— Oh, oh! — pensa Richard, j'espère que la Marquise n'est pour rien dans cette disparition.

— J'avais aussi un petit couteau à lame d'argent, que mon père m'avait donné il y a bien longtemps, et il a disparu de même depuis quelques jours. — Vous-même, monsieur Richard, n'avez-vous rien perdu?

— Moi! non que je sache.

— Cela est fort désagréable, — reprit miss Brass en prenant une prise de tabac dans sa tabatière d'étain.—Mais ce n'est pas encore tout, entre vous et moi, — entre amis, monsieur Swiveller, — car si j'en parlais à mon frère, ce serait à ne jamais en voir la fin, — j'ai vu des pièces d'argent, placées sur ce bureau, disparaître de la même manière. —

Oui, trois demi-couronnes, à trois jours différents.

— Prenez-garde à ce que vous dites! — s'écria Richard; — c'est une affaire sérieuse. — En êtes-vous bien sûre? N'est-ce pas quelque méprise?

— C'est un fait; et il ne peut y avoir aucune méprise.

— Par Jupiter! — s'écria Richard; et ses inquiétudes pour la Marquise redoublèrent.

Plus il y réfléchit, plus il lui parut probable que la malheureuse petite servante était la coupable. Quand il pensait à la manière dont on la nourrissait, à son manque total d'instruction et d'éducation, et à son intelligence naturelle, aiguisée par le besoin et les privations, il pouvait à peine en douter. Et cependant, elle lui inspirait tant de compassion, qu'il aurait volontiers donné cinquante livres, — s'il les avait eues, — pour pouvoir prouver son innocence.

Pendant qu'il était occupé de ces réflexions, et que miss Sally secouait la tête avec un air de doute et de mystère, M. Brass entra dans l'étude.

— Bonjour, monsieur Richard — dit-il; — eh bien, voilà que nous commençons une autre journée, nous levant avec le soleil pour reprendre le cours de nos occupations ordinaires, le cours de nos devoirs, monsieur; et il faut nous en acquitter de manière à nous faire honneur à nous-même et à nous rendre utiles à nos semblables.

Tout en parlant ainsi, il s'était assis devant son bureau, et il examinait avec attention un billet de banque de cinq livres, l'exposant au jour avec une sorte d'affectation, comme pour mieux l'examiner. Voyant que M. Swiveller ne lui répondait pas, il leva les yeux sur lui, et remarquant son air pensif, il lui dit : — Vous avez l'air soucieux, monsieur Richard. Il faut travailler avec gaieté; c'est ainsi que le travail devient agréable.

Sally poussa un profond soupir.

— Quoi, vous aussi ? — Qu'est-il donc arrivé ?— M. Richard ! — ma sœur !

Swiveller jeta un coup d'œil sur Sally, et vit qu'elle lui faisait signe de faire part à M. Brass du sujet de la conversation qu'ils venaient d'avoir. Comme il se trouvait lui-même dans une position peu agréable, jusqu'à ce que l'affaire fût éclaircie de manière ou d'autre, il se décida à répéter à M. Brass tout ce que miss Sally venait de lui dire.

La physionomie de Samson changea tout-à-coup ; mais au lieu de se mettre en colère, comme miss Sally avait eu l'air de s'y attendre, il alla fermer sans bruit la porte de l'étude, revint sur la pointe des pieds, et dit à demi-voix :

— C'est une circonstance très extraordinaire et très pénible. Le fait est, monsieur Richard, que depuis quelque temps je me suis aperçu que diverses petites sommes d'argent que j'avais laissées sur ce bureau de temps à autre en avaient disparu. Je n'ai

pas voulu en parler, espérant que le hasard ferait découvrir le délinquant. Mais il n'est pas encore découvert. C'est une affaire embarrassante et fâcheuse, monsieur Richard.

Tout en parlant ainsi, il jeta sur le bureau, avec un air de distraction, le billet de banque qu'il tenait en main, et le laissa au milieu de ses papiers. Swiveller l'en avertit, et l'engagea à le mettre dans son portefeuille.

— Non, monsieur Richard, — répondit Brass avec un ton d'émotion, — non ; ce billet restera où il est : l'en retirer, ce serait annoncer un manque de confiance en vous, monsieur, — en vous qui possédez la mienne au plus haut degré, et que je regarde comme aussi honnête que moi-même. — Non, je ne le retirerai pas.

En tout autre moment, M. Swiveller aurait pu regarder ces paroles comme un compliment un peu équivoque; mais, dans cette circonstance, ce fut un grand soulagement pour lui d'entendre déclarer qu'il n'était pas injustement soupçonné de ce qu'il n'avait jamais songé à commettre. Quand il eut fait une réponse convenable au procureur, celui-ci lui serra la main, et s'enfonça ensuite dans de profondes réflexions. Miss Sally méditait de son côté, et Richard avait l'air interdit et déconcerté, craignant à chaque instant d'entendre accuser la Marquise, et ne pouvant résister à la conviction qu'elle était coupable.

Cette situation durait depuis quelques minutes, quand miss Sally frappa tout-à-coup le bureau d'un grand coup de poing fermé, en s'écriant : — Je le tiens!

— Eh bien, — dit Brass avec impatience, — continuez donc.

— Quoi! — répliqua sa sœur, — n'y a-t-il pas quelqu'un qui, depuis trois ou quatre semaines, vient dans ce bureau au moins tous les deux ou trois jours? — Ce quelqu'un n'y est-il pas resté seul plusieurs fois, grâce à vous? — Et prétendez-vous dire que ce quelqu'un ne soit pas le voleur?

— Qui est ce quelqu'un? demanda Brass.

— Qui? — Est-ce vous qui le demandez? — Kit.

— Le jeune homme qui sert M. Garland?

— Lui-même.

— Non, non! — s'écria Brass. — Ne parlez pas ainsi, je ne vous écoute pas. — Non, jamais je ne croirai cela de lui, jamais!

— Je soutiens que c'est lui qui est le voleur, — dit miss Sally.

— Et moi je soutiens que cela n'est pas vrai, — s'écria Samson avec chaleur. — Comment osez-vous tenir un tel propos? Doit-on détruire ainsi les réputations? Sachez que c'est le jeune homme le plus honnête et le plus fidèle qui ait jamais existé, et que sa conduite est irréprochable. — Entrez, entrez!

Ces derniers mots étaient adressés, non à miss Sally, mais à quelqu'un qui avait frappé à la porte de l'étude; et à peine avaient-ils été prononcés, que Kit lui-même y entra, et demanda si le gentleman était chez lui.

— Oui, Kit, — répondit Brass, le visage encore enflammé d'indignation, et regardant sa sœur en fronçant les sourcils, — je suis charmé, très charmé de vous voir, Kit; et je vous prie d'entrer ici quand vous descendrez. — Ce garçon-là un voleur! — s'écria-t-il, quand Kit fut sorti; — avec cette physionomie franche et ouverte! Je lui confierais de l'or sans le compter. — Monsieur Richard, ayez la bonté d'aller sur-le-champ chez M. Wraps, dans Broad-Street, et de lui demander s'il est chargé de plaider pour Carkem contre Painter. — Ce jeune homme un voleur! — Suis-je aveugle, sourd, idiot? — Ne connais-je pas la nature humaine quand je l'ai sous les yeux? — Kit un voleur! bah!

Il prononça cette interjection en jetant sur sa sœur un regard de souverain mépris; et baissant la tête sur son bureau, il eut l'air d'examiner quelques pièces de procédure.

CHAPITRE LIX.

—

Lorsque Kit descendit, environ un quart d'heure après, M. Samson Brass était seul dans son étude. Il ne fredonnait pas suivant sa coutume ; il n'était pas assis devant son bureau ; il était debout, le dos tourné à la cheminée, et il avait un air si étrange, que Kit crut qu'il avait été attaqué d'une indisposition subite.

— Vous est-il arrivé quelque chose, monsieur? — lui demanda-t-il.

— Quelque chose? Non. — Que pourrait-il m'être arrivé?

— Vous êtes si pâle, monsieur, que je vous aurais à peine reconnu.

— Pur effet de l'imagination, Kit. Je ne me suis jamais mieux porté. Jamais je n'ai été plus en gaieté : ah! ah! ah! — Comment va notre ami là-haut?

— Beaucoup mieux, monsieur.

— J'en suis charmé; j'en remercie le ciel. — C'est un excellent homme, — libéral, — généreux, — un admirable locataire, ne donnant aucun embarras. — Et M. Garland, j'espère qu'il est en bonne

santé? — Et le poney? vous savez que c'est mon ami particulier, Kit. Ah! ah! ah!

Kit lui rendit un compte satisfaisant de tous les habitants d'Abel-Cottage. M. Brass, qui l'écoutait sans attention et avec impatience, se mit à son bureau, fit signe à Kit de s'approcher de lui, et saisit un bouton de son habit.

— J'ai pensé, Kit, qu'il me serait possible de faire gagner quelque chose à votre mère. — Je crois vous avoir entendu dire qu'elle est veuve et chargée d'enfants.

— Oui, monsieur; et il n'a jamais existé une meilleure mère, ni une femme ayant plus de courage au travail.

— Ah! — s'écria Brass, — qu'y a-t-il de plus touchant que de voir une pauvre veuve se dévouer à un travail constant et pénible pour soutenir et élever décemment ses enfants orphelins? — Débarrassez-vous de votre chapeau, Kit.

— Je vous remercie, monsieur, il faut que je m'en aille sur-le-champ.

— N'importe! Débarrassez-vous-en jusqu'à ce que vous partiez, — répliqua Samson. Et lui prenant son chapeau, il jeta quelque confusion dans ses papiers pour lui faire place sur son bureau. — J'ai donc pensé, Kit, que nous sommes souvent chargés de louer des maisons appartenant à nos clients, et jusqu'à ce qu'on trouve un locataire, nous y plaçons des gens que souvent nous ne con-

naissons pas, et qui quelquefois ne méritent pas notre confiance. Qui nous empêche d'employer ainsi cette digne femme, votre mère ? Passant d'une maison à une autre, elle serait logée gratis toute l'année, et elle aurait en outre une certaine rétribution par semaine, ce qui la mettrait plus à l'aise qu'elle ne l'est à présent. — Qu'en pensez-vous, Kit? y voyez-vous quelques objections? Parlez avec franchise, mon seul désir est de vous être utile.

Tout en parlant ainsi, Brass changea de place deux ou trois fois le chapeau de Kit, et il remuait ses papiers, comme s'il y eût cherché quelque chose.

— Comment pourrais-je voir une objection à une offre si avantageuse, monsieur? — répondit Kit plein de reconnaissance ; — je ne sais comment vous en remercier.

— Eh bien ! — dit Brass, se tournant tout-à-coup vers lui, avec un sourire si sombre et si sinistre, que Kit en tressaillit, — *l'affaire est faite.*

Kit le regarda d'un air confus.

— Je vous dis qu'elle est faite, Kit, et vous le verrez avant peu. Ah ! ah ! ah ! — Mais comme ce M. Richard est lent à faire ses commissions ! — Voulez-vous bien veiller un instant sur l'étude, Kit? Je ne vous retarderai pas ; je n'ai besoin que d'une minute.

Il sortit en parlant ainsi, et il revint au bout d'une minute. Swiveller arrivait au même instant. Kit

partit sur-le-champ pour réparer le temps perdu, et miss Sally, qui était dans le corridor, le vit sortir de la maison.

— Voilà donc votre favori parti, mon frère? — dit-elle d'un ton ricaneur en entrant dans l'étude.

— Mon favori, si cela vous plaît, — répondit Brass; — un honnête garçon, monsieur Richard; un digne jeune homme.

— Hem! — dit miss Sally en toussant.

— Je vous dis, drôlesse, — s'écria Samson avec emportement, — que je répondrais de son honnêteté sur ma vie. Ne cesserai-je jamais de vous entendre parler ainsi? Serai-je toujours tourmenté et persécuté par vos indignes soupçons? N'aurez-vous jamais de respect pour la véritable vertu? Si vous en venez là, je soupçonnerai votre honnêteté plutôt que la sienne.

Miss Sally tira de sa poche sa tabatière d'étain, y prit une grosse prise, et la respira lentement en le regardant en face d'un air de mépris.

— Je sens que je m'échauffe, monsieur Richard, — continua le procureur; — ce n'est pas là ce qui convient en affaires; mais elle me pousse à bout; elle me rendra fou.

— Pourquoi ne le laissez-vous pas tranquille? — dit Richard à miss Sally.

— Parce que cela lui est impossible, — répliqua M. Brass; — parce qu'il est dans sa nature de me

vexer et de me contrarier, sans quoi elle tomberait malade. N'importe, j'ai fait ma volonté. J'ai encore donné au jeune homme une preuve de confiance; je l'ai chargé de veiller sur mon étude pendant quelques moments d'absence. Qu'en direz-vous, langue de vipère?

Miss Sally prit une seconde prise, remit sa tabatière dans sa poche, et regarda son frère de l'air le plus calme.

— Oui, — continua Brass d'un ton de triomphe, — il a ma confiance, et il la conservera. — Eh bien! — Quoi! — Comment! — Où est donc le.....?

— Qu'avez-vous perdu? — demanda Swiveller.

— Comment cela se peut-il? — dit Brass, fouillant dans toutes ses poches, regardant sur son bureau, par terre, et bouleversant tous ses papiers; — je ne le vois plus — le billet, monsieur Richard, — mon billet de banque de cinq livres — que peut-il être devenu? — Vous savez que je l'avais laissé là.

— Quoi! — s'écria miss Sally en battant des mains. — Disparu! — Eh bien! qui avait raison? — Qui est le voleur? — Mais ne songez pas à vos cinq livres; qu'est-ce que cinq livres? — C'est un honnête garçon; très honnête, vous savez? — Ce serait une bassesse de le soupçonner. — Ne le poursuivez pas; non! non!

— Est-il réellement perdu? — demanda Swivel-

ler, le visage aussi pâle que celui du procureur.

— Sur ma parole, monsieur Richard, je crains que ce ne soit une vilaine affaire, — répondit Brass, cherchant encore dans ses poches avec un air d'agitation. — Il n'est que trop certain que le billet a disparu.

— Ne courez pas après lui, — dit miss Sally; — laissez-lui le temps de s'en débarrasser. Ce serait une cruauté de le convaincre de vol.

Swiveller et Samson la regardèrent, et se regardèrent ensuite l'un l'autre avec un air de stupéfaction; et comme pressés par une impulsion commune, ils prirent leur chapeau, et se précipitèrent dans la rue en courant comme s'il y allait de la vie.

De son côté, Kit courait aussi, quoique moins vite, et comme il était parti quelques minutes plus tôt, il avait de l'avance sur eux. Cependant, comme ils savaient quel chemin il devait suivre, ils parvinrent à l'atteindre, et Samson lui saisit le bras droit à l'instant où Swiveller le prenait par le gauche.

— Arrêtez! — s'écria Samson; — pas si vite, monsieur, vous semblez bien pressé.

— Et je le suis réellement, — répondit Kit, les regardant avec surprise.

— Je.... je puis à peine le croire, — dit Samson, — mais quelque chose de précieux a disparu de mon étude, — j'espère que vous ne savez pas ce que c'est.

— Comment le saurais-je, monsieur Brass? — s'écria Kit, tremblant de la tête aux pieds. — Juste ciel! je me flatte que vous ne supposez pas...

— Non, non, — répliqua Brass avec vivacité; — je ne suppose rien; — je ne vous accuse de rien. — Vous reviendrez tranquillement avec nous, j'espère?

— Sans doute, — répondit Kit; — pourquoi non?

— Certainement, — répéta Brass; — pourquoi non? et le plus tôt sera le mieux. — Monsieur Richard, ayez la bonté de lui prendre un bras, et je prendrai l'autre. Il n'est pas commode de marcher trois de front sur le trottoir; mais les circonstances l'exigent, monsieur; nous ne pouvons nous en dispenser.

Kit pâlit et rougit successivement, mais il ne fit aucune résistance, et ils reprirent tous trois le chemin de Bevis-Marks. Pendant ce temps, M. Swiveller, à qui les fonctions qu'il remplissait ne plaisaient guère, trouva une occasion pour lui dire à l'oreille que s'il voulait avouer son crime, seulement par un signe de tête, et promettre de ne plus y retomber, il ne mettrait aucun obstacle à ce qu'il donnât un croc-en-jambe au procureur, et à ce qu'il s'échappât par le premier passage devant lequel il se trouverait. Kit rejeta cette proposition par un regard indigné, et Swiveller n'eut plus d'autre parti à prendre que de continuer à conduire l'accusé dans

le local où le délit dont il était soupçonné avait été commis, et dès qu'ils y furent arrivés, la charmante Sally eut soin d'en bien fermer la porte.

— Si vous êtes innocent, Christophe, — dit M. Brass, — vous devez désirer qu'il ne reste pas le moindre doute de votre innocence, et il n'y a pour cela qu'un seul moyen. — Consentez-vous à être fouillé?

— Bien volontiers, monsieur; mais je vous dis que vous vous reprocherez vos soupçons jusqu'au dernier jour de votre vie.

— C'est certainement une circonstance pénible, très pénible, — dit Brass en enfonçant un bras dans une poche de l'habit de Kit, et en tirant une multitude de petits objets. — Il n'y a rien de suspect dans cette poche, monsieur Richard, ni dans celles du gilet, et personne ne peut s'en réjouir plus que moi.

M. Swiveller, qui tenait en main le chapeau de Kit, suivait avec attention et intérêt tous les mouvements du procureur, quand celui-ci, tout en fouillant dans la seconde poche de l'habit du jeune homme, pria Richard d'examiner le chapeau.

— Il s'y trouve un mouchoir, — dit Swiveller.

— Il n'y a aucun mal à cela, répliqua Samson; — les médecins prétendent que c'est une coutume nuisible à la santé, parce qu'elle fait porter trop de chaleur à la tête; mais sous tout autre point de vue....

Il fut interrompu par une exclamation que poussèrent en même temps M. Swiveller, miss Sally et Kit lui-même. Il tourna la tête, et vit Richard tenant en main un billet de banque de cinq livres.

— Où l'avez-vous trouvé? — s'écria-t-il.

— Entre le chapeau et la doublure, — répondit Swiveller d'un ton de consternation.

Brass regarda successivement sa sœur, Richard, les murailles, le plafond, le plancher, le bureau, tout, excepté Kit, qui était immobile et stupéfait.

— Et voilà dans quel monde nous vivons! — s'écria M. Brass en joignant les mains; voilà quelle est la nature humaine! Voilà le mécréant à qui je voulais faire du bien, et en faveur duquel mon cœur me parle encore! — Mais non, je me dois à moi-même, — je dois à ma profession de donner l'exemple de faire exécuter les lois de mon pays. — Ma sœur, je vous demande pardon. — Monsieur Richard, le moment de faiblesse est passé, je reprends toute ma force morale; ayez la bonté d'aller chercher un constable.

CHAPITRE LX.

—

L'esprit égaré et sachant à peine s'il veillait ou s'il faisait un rêve, Kit était passif et immobile entre les mains de M. Brass et de sa sœur, qui le tenaient au collet, l'un à droite, l'autre à gauche, quand M. Swiveller revint avec un constable. Habitué à de pareilles scènes, ce fonctionnaire écouta le récit que lui fit le procureur à peu près avec le même intérêt que prendrait un entrepreneur de funérailles aux détails circonstanciés qu'on lui ferait de la dernière maladie d'un défunt, — et dit ensuite :

— Le mieux est de le conduire devant le magistrat, avant qu'il ait levé sa séance. Il faut que vous nous y suiviez, monsieur Brass, ainsi que...—Il hésita, ne sachant trop comment désigner miss Sally.

— Ainsi que ma sœur, — dit Brass.

— Oui, — dit le constable ; — et le jeune homme qui a trouvé le billet.

— Monsieur Richard, — dit Brass d'une voix lugubre, — c'est une triste nécessité ; mais il faut immoler sur l'autel de la patrie, monsieur...

— Vous prendrez sans doute un fiacre, — dit le constable ; — envoyez-le chercher,

— Mais laissez-moi dire un mot, — s'écria Kit ;

— je ne suis pas plus coupable qu'aucun de vous. Vous me connaissez trop bien pour en douter, monsieur Brass.

— Je puis vous dire, constable, que jusqu'à l'instant où cette fatale découverte a eu lieu, j'étais si convaincu de l'intégrité de ce jeune homme, que je lui aurais confié... Un fiacre, s'il vous plaît, monsieur Richard; que vous êtes lent!

— Tous ceux qui me connaissent ont confiance en moi, — dit Kit; — demandez-leur à qui j'ai jamais fait tort d'un farthing. J'étais honnête quand j'étais pauvre et sans pain, est-il probable que je sois devenu un voleur à présent que je ne manque de rien?

En ce moment on entendit le gentleman qui logeait au premier étage ouvrir sa porte, et demander du haut de l'escalier ce que signifiait tout ce bruit et quelle en était la cause. En reconnaissant la voix, Kit fit involontairement un mouvement vers la porte pour lui répondre lui-même; mais le constable le retint par le bras, et Samson monta seul, pour raconter l'histoire à sa manière.

— Il peut à peine le croire, — dit-il en rentrant, — et je n'en suis pas surpris, car je douterais moi-même encore, si mes propres yeux ne m'avaient convaincu. — J'entends la voiture; mettez votre chapeau, Sally, et partons. — Ah! c'est un événement bien triste, — un convoi moral!

— Monsieur Brass, — dit Kit, — accordez-moi

une grâce; conduisez-moi d'abord chez M. Witherden.

Samson secoua la tête d'un air irrésolu.

— Mon maître est chez lui, — continua Kit; — pour l'amour du ciel, qu'il me soit permis de le voir!

— Je ne demande pas mieux, — répondit Samson, qui avait peut-être ses raisons pour montrer de la déférence au notaire; — mais en avons-nous le temps, constable?

— Si nous partons sur-le-champ, — répondit celui-ci, après avoir consulté sa montre; — mais si nous lanternons ici plus long-temps, il faudra nous rendre tout droit devant le magistrat.

Le fiacre était arrêté devant la porte. M. Swiveller eut soin de garder la place qu'il y occupait. Le constable y fit entrer son prisonnier et le suivit. M. Brass aida sa sœur à y monter, et n'y trouvant plus de place pour lui, il partagea le siége du cocher.

Complétement étourdi par le changement soudain et terrible survenu dans sa situation, Kit regardait par la portière sans rien voir, quand la voix de M. Brass, qui criait au cocher d'arrêter, attira son attention, et il aperçut à la fenêtre d'une taverne une tête qu'il était impossible de ne pas reconnaître, quand on l'avait vue une fois, — celle de M. Quilp.

— Ah! ah! — s'écria le nain, se penchant à la

croisée, et saluant avec une politesse grotesque et ironique, — c'est vous, Brass? Où allez-vous ainsi? — Et Sally avec vous, — la charmante Sally! Et Dick, — le joyeux Dick! — Et Kit, — l'honnête Kit!

— Comme il a l'humeur joviale! — dit Samson au cocher. — Ah, monsieur Quilp! c'est une bien fâcheuse affaire! — Ne croyez plus à la probité, monsieur?

— Et pourquoi non, fripon de procureur? — Pourquoi non?

— Un billet de banque a disparu sur mon bureau, monsieur; — il a été trouvé dans le chapeau de Christophe, qui était resté seul dans mon étude. — La chaîne de preuves est complète; il n'y manque pas un seul anneau.

— Quoi! Kit un voleur! ah! ah! ah! — C'est le plus laid voleur qu'on ait jamais vu dans une foire pour un penny! Quel chagrin pour sa digne mère! Envoyez-lui le ministre du Petit-Béthel pour la consoler, Brass. — Marchez, cocher! — Adieu, Kit! — mes amitiés aux Garland et au gentleman. — Dites-leur que je vous ai demandé de leurs nouvelles. — Et il se retira de la fenêtre dans une extase de plaisir.

En arrivant chez le notaire, Brass descendit du siége, ouvrit la portière, et aida sa sœur à descendre de voiture. Il entra chez M. Witherden avec elle, M. Swiveller les suivit; le constable resta dans le fiacre avec son prisonnier.

M. Chuckster était dans l'étude, assis devant son bureau, et occupé à écrire. M. Brass en y entrant, vit, à travers une porte vitrée, le notaire dans son cabinet, debout près du feu, et causant avec M. Garland et M. Abel.

— Monsieur, — lui dit Brass en ouvrant la porte, — je me nomme Brass, demeurant dans Bevis-Marks. Mon nom doit vous être connu, car nous avons eu ensemble une petite discussion relativement à la validité d'un testament.

— Si vous venez pour affaire, monsieur, je vous prie de vous adresser à mon premier clerc, car je suis occupé, — répondit le notaire en le saluant légèrement.

— Permettez-moi d'abord, monsieur, de vous présenter ma sœur, — dit Brass en avançant avec elle dans le cabinet du notaire; — c'est un rejeton de la même souche, monsieur; la colonne de mon étude. — Monsieur Swiveller, entrez donc, s'il vous plaît. — Réellement, monsieur, il faut que vous me permettiez de vous dire quelques mots.

— Je vous ai déjà dit, monsieur, que je suis occupé en ce moment. Voici M. Chuckster, mon premier clerc, et vous pouvez lui expliquer votre affaire.

— Vous semblez oublier, monsieur Witherden, que j'appartiens à une profession respectable. Si vous veniez chez moi pour affaire, trouveriez-vous convenable que je vous renvoyasse à un clerc?

— Eh bien, monsieur Brass, voyons; quelle affaire vous amène ici?

— Je vais vous l'expliquer. — Ah! monsieur Witherden, vous ne vous doutez guère... Mais je ne veux pas faire de digression. — L'un de ces messieurs s'appelle Garland, je suppose?

— C'est leur nom à tous deux, monsieur.

— J'aurais dû le deviner à leur ressemblance. — Messieurs, — dit le procureur en les saluant, — un jeune homme, nommé Kit, est au service de l'un de vous?

— De tous deux, monsieur, — dit le notaire. — Qu'avez-vous à dire de lui?

— Que ce jeune homme, en qui j'avais toujours eu la plus grande confiance, a commis ce matin un vol dans mon étude, et a été pris presque sur le fait.

— Ce doit être quelque imposture! — s'écria le notaire.

— Cela est impossible! — dit M. Abel.

— Je n'en crois pas un mot, — ajouta M. Garland.

— Monsieur Witherden! vos paroles pourraient donner lieu à une action contre vous en diffamation, en dommages et intérêts, monsieur; mais je n'en ai aucune envie, je vous assure. Quant à ces messieurs, je respecte leur chaleur. Je regrette d'avoir à vous apporter de si fâcheuses nouvelles; mais je ne suis pas venu ici de mon propre mouve-

ment ; c'est ce malheureux jeune homme lui-même qui a demandé à vous voir avant d'être conduit devant le magistrat.—Monsieur Chuckster, voulez-vous avoir la bonté de frapper à la fenêtre pour appeler le constable qui est dans la voiture?

M. Chuckster quitta son bureau avec l'air d'un prophète qui voit sa prédiction se réaliser, cligna d'un œil en regardant Swiveller, et non seulement frappa à la croisée, mais alla lui-même ouvrir la porte pour faire entrer le prisonnier et son gardien.

Dès que Kit fut entré, il recouvra la parole pour prendre le ciel à témoin de son innocence, et protesta qu'il ne concevait pas comment le billet de banque avait pu se trouver dans son chapeau. Pendant ce temps, Brass et sa sœur racontaient toutes les circonstances qui venaient à l'appui de l'accusation de vol : c'était la confusion des langues; et les trois amis se regardaient en silence avec un air de doute et d'étonnement.

— N'est-il pas possible, — dit enfin M. Witherden, — que ce billet soit tombé dans le chapeau par accident, en remuant les papiers qui étaient sur le bureau, par exemple?

M. Brass pressa Swiveller de répondre à cette question; et il fut obligé de déclarer que, d'après la manière dont ce billet avait été placé entre le chapeau et la doublure, il ne pouvait y avoir aucun doute qu'on eût eu l'intention de le cacher.

— Cela est chagrinant, très chagrinant, — dit Brass; — et quand il sera en jugement, je me ferai un plaisir de le recommander au juge, eu égard à la bonne réputation dont il jouissait préalablement. — J'ai perdu quelque argent resté sur mon bureau, depuis un certain temps, c'est la vérité; mais il n'en résulte pas que ce soit lui qui l'a pris. Ce peut être une forte présomption contre lui, mais ce n'est pas une preuve, et nous sommes chrétiens.

— Messieurs, — demanda le constable, — lui a-t-on vu plus d'argent que de coutume depuis quelque temps?

— Il m'a montré lui-même de temps en temps une ou deux demi-couronnes, en me disant que c'était M. Brass lui-même qui les lui avait données.

— Certainement! — s'écria Kit; — et vous pouvez me rendre justice en cela, monsieur Brass.

— Quoi! — s'écria Brass en regardant tout le monde tour à tour avec une expression d'étonnement stupide.

— Et ne m'avez-vous pas donné à entendre que vous me donniez cet argent de la part du gentleman, de votre locataire?

— En vérité, — dit Brass en secouant la tête, — l'affaire prend une mauvaise tournure, — très mauvaise!

— Quoi! — s'écria Kit, — nie-t-il qu'il m'ait donné de l'argent? — Je vous en prie, messieurs,

que quelqu'un de vous lui en fasse la question.

— Lui en avez-vous jamais donné? — demanda M. Witherden.

— Je vous dirai, messieurs, — répondit Brass d'un ton grave, — qu'il se nuira à lui-même en prenant un tel système de défense; et si vous prenez intérêt à lui, vous ferez bien de lui conseiller d'en adopter un autre. — Moi, lui avoir donné de l'argent! — Jamais, messieurs.

— Messieurs, — s'écria Kit, frappé tout-à-coup d'une lumière nouvelle; — monsieur Garland, monsieur Abel, monsieur Witherden, je prends le ciel à témoin qu'il m'en a donné à plusieurs reprises; et puisqu'il le nie, il existe un complot contre moi. Je ne sais en quoi je puis l'avoir offensé; mais il est entré dans un complot contre moi, et jusqu'au dernier moment de mon existence, je penserai et je dirai que c'est lui qui a mis le billet dans mon chapeau. — Regardez-le, messieurs! voyez comme il change de couleur! Qui a l'air d'un coupable en ce moment? Est-ce lui ou moi?

— Vous l'entendez, messieurs, — dit Brass en souriant; — vous l'entendez. S'il avait parlé ainsi autrement qu'en votre présence, et que je vous l'eusse répété, vous vous seriez également écriés qu'il était impossible qu'il eût tenu un tel propos.

Tandis que le procureur repoussait d'un ton si pacifique la récrimination faite contre lui, la vertueuse Sally, ne pouvant résister à son indignation,

s'élança sur Kit avec fureur. Le constable, qui était à côté de lui, le tira à l'écart, et, par ce mouvement, mit à découvert M. Chuckster, sur qui tomba la rage de l'amazone, qui lui arracha un faux col et une poignée de cheveux avant d'avoir reconnu son erreur.

Le constable fit alors observer qu'il était temps de se rendre chez le magistrat; mais, ne voulant pas que son prisonnier fût exposé à une nouvelle attaque, il insista si fortement pour que miss Brass ne montât pas avec lui dans la voiture, que M. Brass fut obligé d'y consentir, et la belle Sally le remplaça à côté du cocher. Le fiacre partit, et les trois amis en prirent un autre pour se rendre aussi chez le magistrat. Ils y trouvèrent leur autre ami, le gentleman, qui y était arrivé depuis long-temps. Mais cinquante gentlemen fondus en un seul n'auraient eu aucun poids sur l'esprit du magistrat, qui, après avoir entendu les dépositions, décerna un mandat d'emprisonnement contre l'accusé en attendant qu'il fût traduit devant la cour de session. En le conduisant en prison, la constable chercha à le consoler en l'assurant que la cour de session devait s'ouvrir avant peu, et que, sous quinze jours, il pouvait compter qu'il serait confortablement déporté à Botany-Bay.

CHAPITRE LXI.

—

Les moralistes et les philosophes en diront tout ce qu'ils voudront, un coupable n'aurait pas souffert la nuit suivante la moitié des tourments d'esprit que le pauvre Kit endura. Il savait qu'il était innocent, et il se disait que ses meilleurs amis pouvaient le croire coupable : M. et mistress Garland le regarder comme un monstre d'ingratitude; — Barbe penser à lui avec horreur; — le poney lui-même s'imaginer qu'il l'avait abandonné; — enfin que sa pauvre mère, ajoutant foi à des apparences trompeuses, pouvait le soupçonner d'avoir oublié les leçons de vertu et de probité qu'il en avait toujours reçues. Une autre image se présenta ensuite à son esprit, — celle de la jeune fille qui avait toujours été l'astre brillant de son existence; — qui avait rendu le temps de sa vie où il avait été le plus pauvre, l'époque qui en avait été la plus heureuse; — si elle entendait parler de cette aventure, que penserait-elle? Il n'osait répondre à cette question, et il se jeta sur son grabat en pleurant.

Au milieu de tout son chagrin il s'endormit. Il fit un rêve : il n'était pas en prison; il se promenait avec des amis où bon lui semblait, mais accablé

d'une inquiétude secrète dont il ne pouvait concevoir la cause. Le jour parut; il s'éveilla, et il reconnut les murs de sa prison.

Un porte-clefs, en lui apportant son déjeuner, lui apprit que, lorsqu'il aurait pris ce repas, il pourrait aller se promener dans une petite cour pavée dont il lui montra le chemin, et qu'il y avait certaines heures dans la journée où les prisonniers pouvaient voir leurs amis. Si quelqu'un des siens se présentait, il viendrait le chercher pour le conduire à la grille. Il ajouta qu'en considération de ce qu'il était en prison pour la première fois, on l'avait placé dans un quartier séparé de celui qui était destiné aux criminels endurcis. Cette indulgence apporta quelque adoucissement aux chagrins du pauvre Kit. Après avoir déjeuné, il alla faire connaissance avec la petite cour dont le porte-clefs lui avait parlé; et après s'y être promené quelque temps, il retourna dans sa chambre. Il y trouva sur un banc le Catéchisme de l'église, et il se mit à le lire avec attention, quoiqu'il l'eût appris par cœur dans son enfance.

Quelques instants après, le porte-clefs arriva et lui dit : — Allons! suivez-moi.

— Où? — demanda Kit.

— Des visiteurs, — répondit laconiquement le porte-clefs. Et le prenant par le bras, comme l'avait fait le constable la veille, il le fit passer par différents corridors, et le fit entrer dans une chambre

divisée en deux parties par une grande grille qui s'étendait dans toute sa largeur, et où il le laissa. A environ quatre pieds de cette grille, s'en élevait une autre parfaitement semblable, et dans l'intervalle qui les séparait un autre porte-clefs était assis, lisant un journal. Le cœur de Kit battit vivement quand, derrière cette seconde grille, il reconnut sa mère, tenant dans ses bras son plus jeune fils, et la mère de Barbe, donnant la main au petit Jacob. Dès que celui-ci vit son frère, il lui tendit les bras à travers les barreaux de la grille, et voyant qu'il ne pouvait l'atteindre, il se mit à pleurer; les deux femmes en firent autant; et le jeune enfant, comme inoculé tout-à-coup par leurs larmes, cria de toutes ses forces.

— Mesdames, mesdames, — dit le porte-clefs, interrompant sa lecture, — ne perdez pas ainsi le temps; on ne le distribue ici qu'à demi-ration; et empêchez cet enfant de crier, cela est contre les règlements.

— Je suis sa pauvre mère, monsieur, — dit mistress Nubbles en s'essuyant les yeux; — et ces deux enfants sont ses frères.

— Fort bien, fort bien; mais que puis-je faire? Il n'est pas le seul ici qui soit dans la même situation, et il ne faut pas faire tant de bruit pour cela.

Il se remit à lire. Cet homme n'avait pas le cœur naturellement dur. Il gardait les prisonniers, précisément comme une vieille femme garde un malade

attaqué d'une fièvre maligne ou putride, qui peut le tuer, mais dont il peut guérir.

— O mon cher Kit! — s'écria mistress Nubbles, la mère de Barbe ayant charitablement pris l'enfant pour l'apaiser, — faut-il que je vous voie ici, mon cher fils !

— Vous ne croyez pas que je sois coupable de ce dont on m'accuse, ma mère? — dit Kit d'une voix étouffée.

— Moi le croire ! — s'écria la pauvre femme ; — moi qui ne vous ai jamais vu faire un mensonge ni une mauvaise action; — moi à qui vous n'avez jamais donné un moment de chagrin ; — moi dont vous avez été la consolation dans toutes mes peines depuis le moment de votre naissance jusqu'à ce jour; — moi, croire une pareille chose! non, non.

— En ce cas, je remercie Dieu, ma mère, — dit Kit ; — quoi qu'il puisse m'arriver, je puis tout supporter; et je ne serai jamais tout-à-fait malheureux, en songeant que vous pensez ainsi.

La pauvre femme, s'essuyant encore les yeux, qui se mouillaient de nouveau à mesure qu'elle les essuyait, prit alors un petit panier qu'elle avait mis par terre, et s'adressant au porte-clefs, le pria de l'écouter un moment. Il était alors au milieu d'une anecdote qui l'amusait ; il leva un doigt pour lui imposer silence, et se tint dans cette situation jusqu'à ce qu'il eût fini sa lecture. Se tournant alors

vers elle, un sourire encore sur ses lèvres, il lui demanda ce qu'elle désirait.

— Je lui ai apporté quelque chose à manger, monsieur; puis-je le lui donner?

— Il n'y a rien en cela contre les règles, bonne femme. Vous pouvez me le laisser en vous en allant, et j'aurai soin de le lui envoyer.

— Je vous demande pardon, monsieur; ne vous fâchez pas, je vous prie; mais si je le voyais manger un morceau de bon cœur, je m'en irais plus tranquille et plus contente.

Jamais pareille demande n'avait été faite au porte-clefs; elle lui parut étrange, et il répondit en souriant : — Les règles ne le défendent pas, bonne femme; donnez-moi votre panier. — Ouvrant une petite porte dans la première grille, il prit le panier, en examina le contenu, et en ouvrit une autre dans la seconde pour le remettre à Kit. Le prisonnier n'avait pas grand appétit; cependant il s'efforça de manger un peu pour faire plaisir à sa mère, dont la satisfaction semblait augmenter à chaque bouchée qu'il avalait.

Pendant qu'il était ainsi occupé, il fit quelques questions sur la famille Garland. Sa mère lui répondit que c'était M. Abel lui-même qui était venu lui apprendre la nouvelle de son emprisonnement, ce qu'il avait fait avec tous les ménagements possibles, mais sans dire s'il le croyait innocent ou coupable. Kit s'armait de tout son courage pour

demander à la mère de Barbe des nouvelles de sa fille, quand un autre porte-clefs entra dans la partie de la chambre où elle était avec mistress Nubbles. Celui qui était entre les deux grilles s'écria : — Votre temps est fini, — place à d'autres ! — Le porte-clefs qui avait amené Kit arriva au même instant, le prit par le bras, et lui laissa à peine le temps de recevoir la bénédiction de sa mère.

Comme ils traversaient une petite cour, Kit tenant d'une main le panier, un autre porte-clefs, portant une pinte de bière, les arrêta, et demanda à son confrère si le poulet qu'il conduisait ne se nommait pas Christophe Nubbles, et ayant reçu une réponse affirmative : — En ce cas, — dit-il à Kit, — prenez votre porter. — Eh bien, pourquoi hésitez-vous? Le pot n'est pas de fer rouge.

— Pardon, — répondit Kit ; — mais qui me l'envoie ?

— Qui ? un de vos amis sans doute. — Tenez, voici une lettre de lui.

Kit prit la bière et la lettre, et dès qu'il fut de retour dans sa chambre, il ouvrit le billet et lut ce qui suit :

« Videz cette coupe. Chaque goutte du nectar » qu'elle contient est un talisman contre tous les » maux de l'humanité. Qu'on parle de celui que » versait Hébé ! c'était une fiction, mais celui-ci est » une réalité. Vous en recevrez tous les jours un

» pareil flacon, et s'il n'est pas bon, plaignez-vous-
» en au gouverneur. Tout à vous,

» R. S. »

— R. S., — pensa Kit; — il faut que ce soit M. Richard Swiveller. Il avait l'air de parler contre moi à regret. — Eh bien, je l'en remercie de tout mon cœur.

CHAPITRE LXII.

—

Une faible lumière, perçant à travers la fenêtre du mauvais hangar que M. Quilp appelait son comptoir, et rendue rougeâtre par un épais brouillard, annonça à M. Brass le surlendemain dans la soirée qu'il trouverait son digne client au rendez-vous que celui-ci lui avait donné. Il s'était déjà heurté plusieurs fois les jambes entre des pièces de bois dispersées au hasard sur le quai, et s'arrêtant un instant pour se les frotter, il se dit à lui-même :

— Je crois que ce petit monstre change de place tous les jours tous les vieux bois qui sont sur son quai, pour estropier plus sûrement ceux qui sont obligés d'y venir. Je déteste de me trouver ici sans Sally; sa protection vaut mieux que celle de douze hommes. Je voudrais bien savoir ce que fait à présent ce nain hideux; — il boit sans doute, pour attiser le feu de la rage dont il est toujours consumé. Je suis sûr qu'il ne se ferait pas plus de scrupule de m'étrangler et de me jeter ensuite dans la rivière que si je n'étais qu'un rat ; ce ne serait pour lui qu'une plaisanterie. — Chut ! je crois l'entendre déclamer.

Effectivement, M. Quilp lisait à haute voix, et

avec des intonations plus fortes que le cas ne l'exigeait, le passage suivant d'un journal : — « Le digne magistrat, après avoir dit que le prisonnier trouverait quelque difficulté à faire croire à un jury la vérité de l'histoire qu'il racontait, a donné ordre qu'il fût conduit en prison, jusqu'à ce qu'il soit traduit devant la cour de session. »

Après avoir prononcé ce dernier mot, il partit d'un bruyant éclat de rire; il recommença ensuite à lire le même passage, en termina la lecture de la même manière, et en fit autant trois ou quatre fois de suite.

— Quelle imprudence! — murmura Brass ; — je voudrais qu'il fût muet, — qu'il fût sourd, — qu'il fût aveugle, — qu'il fût pendu ! — ajouta-t-il en l'entendant commencer encore la même lecture. Cependant il s'approcha du comptoir, et dès que l'accès bruyant de gaieté fut passé, il frappa à la porte.

— Entrez ! — dit le nain.

—Comment vous portez-vous ce soir, monsieur ? — demanda Samson en ouvrant la porte. — Ah! ah! ah! Quelle étrange demeure! elle est d'un goût tout-à-fait particulier, monsieur.

— Entrez donc, fou, — s'écria Quilp ; — entrez, et ne restez pas là à ouvrir de grands yeux et à montrer vos dents. — Entrez, vous dis-je, menteur, parjure, faux témoin, entrez!

—Quelle gaieté incroyable! — dit Brass, entrant

et fermant la porte ; — il est ce soir dans une veine du plus haut comique. — Mais est-il tout-à-fait judicieux, monsieur, de...

— Quoi, Judas ? — demanda le nain.

— Judas ! — répéta Brass. — Ah ! ah ! ah ! Excellent ! Comme il est plaisant !

— Vous me demandiez s'il était tout-à-fait judicieux de... Finirez-vous votre phrase ?

— Je voulais dire, monsieur, que, quoique vous possédiez au plus haut degré le talent de la déclamation, je doutais qu'il fût très prudent de...

— De quoi faire ?

— De parler si haut, monsieur, quand on fait allusion à ces petits arrangements pris entre amis, — très innocents en eux-mêmes, mais que la loi appelle des complots et des conspirations.

— Que voulez-vous dire, front d'airain ? Est-ce que j'ai jamais comploté ou conspiré avec vous ? Je ne sais qui me retient : mais je devrais, — ajouta Quilp en jetant les yeux sur une barre de fer rouillée qui était à sa portée...

— Je n'ai voulu dire rien de semblable, monsieur ! — s'écria le procureur alarmé ; — seulement, mon expérience m'a appris que la loi applique quelquefois aux choses des dénominations qui ne leur conviennent pas. Mais vous avez raison, monsieur ; j'aurais mieux fait de ne point en parler, et si vous le trouvez bon, nous changerons de conversation. — Sally m'a dit que vous désiriez savoir des

nouvelles de notre locataire. Il n'est pas encore revenu dans son appartement, monsieur.

— Non? — dit Quilp, tenant le manche d'une petite casserole qui était sur le feu, et qui contenait du rhum; — et pourquoi?

— Oui sans doute, pourquoi? — répondit Samson. — Oh! monsieur, ajouta-t-il, — prenez garde, mon cher monsieur! Faites attention à ce que vous faites!

— Qu'avez-vous donc? — demanda le nain, qui venait de retirer du feu la casserole pleine de rhum, et qui la portait à sa bouche.

— Ce rhum est presque bouillant, monsieur; je l'ai entendu frémir, et vous avez oublié d'y mettre de l'eau.

Quilp ne lui répondit qu'en buvant plus de la moitié du rhum qui se trouvait dans la casserole; et la lui passant, il lui dit : — Buvez le reste.

— Je le ferais bien volontiers, si je pouvais avoir quelques gouttes d'eau.

— De l'eau pour un procureur! Ah! ah! ah! vous voulez dire du plomb fondu et de l'huile bouillante, — de l'essence de poix et de goudron. Voilà ce qui leur convient, n'est-il pas vrai, Brass?

— Toujours le mot pour rire, — répondit Samson, tenant le manche de la casserole, et cherchant à gagner du temps. — Dans la bouche d'un autre ce propos serait piquant; mais dans la vôtre, monsieur, c'est un chatouillement agréable.

— Buvez ! — s'écria Quilp en fronçant les sourcils, — et ayez soin de ne pas en laisser une goutte, quand vous devriez vous écorcher le gosier !

Brass vit qu'il fallait s'y résoudre, et il avala le liquide brûlant, dont la force et la chaleur lui firent couler l'eau des yeux et la sueur du front, et couvrirent ses joues d'un rouge pourpre. Cependant au milieu d'un accès de toux qui s'ensuivit, il s'écria avec la constance d'un martyr que le rhum était délicieux.

— Et le locataire, que m'en direz-vous ? — demanda Quilp.

— Il est resté dans la famille Garland. M. Richard l'a rencontré hier, et le gentleman lui a dit qu'il ne pouvait se résoudre à rentrer dans la maison après ce qui s'y était passé, attendu qu'il se regardait comme étant en quelque sorte la cause de ce qui était arrivé. — C'est un excellent locataire, monsieur, et je serais très fâché de le perdre.

— Bah, bah, ne songez pas à cela. Économisez, devenez encore plus ladre que vous ne l'êtes.

— Personne ne peut être plus économe que ma sœur, monsieur Quilp.

— Vous avez pris un clerc pour m'obliger, congédiez-le.

— Congédier M. Richard ! Je n'étais pas préparé à cela, monsieur.

— Je le crois bien, — répondit le nain en ricanant, — je ne vous l'avais pas encore permis. J'a-

vais des raisons pour le laisser chez vous, pour l'avoir toujours sous la main, et l'une de ces raisons était que c'était un plaisir pour moi de le voir, lui et son digne ami Frédéric Trent, croire que le vieux fou et sa petite-fille étaient encore riches, tandis qu'ils étaient plus pauvres que des rats d'église.

— Je savais cela.

— Sans doute; mais à présent je sais qu'ils ne sont pas pauvres; ils ne peuvent l'être, quand un homme comme votre locataire les cherche partout, et court le pays pour les découvrir. Ainsi peu m'importe à présent ce qu'il deviendra. Son ami, à ce que j'ai appris, a fait quelque fredaine qui l'a obligé à passer en pays étranger; qu'il y pourrisse! Quant à ce Richard, il a la tête légère, un cœur de pigeon; je ne puis rien en faire. Qu'il se pende, qu'il se noie, qu'il meure de faim! qu'il aille au diable!

— Ah! ah! ah! Et quand voudriez-vous, monsieur, qu'il fît cette petite excursion?

— Renvoyez-le dès que la sentence de ce chien aura été prononcée.

— Je n'y manquerai certainement pas, monsieur. Ce sera un coup pénible pour Sally; mais elle est habituée à maîtriser ses sentiments. Ah! monsieur Quilp, s'il avait plu à la Providence que vous et elle vous vous fussiez rencontrés plus tôt, quels heureux résultats n'aurait pas eus une telle

union! Elle faisait l'orgueil et la joie de mon père, — homme admirable, monsieur! Il aurait fermé les yeux avec joie, s'il lui avait vu un mari tel que vous. — Vous l'estimez, monsieur?

— Moi! non. — Je l'aime de toute mon âme.

— Vous êtes bien bon, monsieur. — Avez-vous quelque autre ordre à me donner que relativement à M. Richard?

— Non, — répondit le nain en versant du rhum dans la casserole; — mais avant de nous séparer, nous boirons à la santé de l'aimable Sally.

— Si nous pouvions y boire avec quelque chose de moins chaud, monsieur, — dit le procureur du ton le plus humble; — cela vaudrait peut-être mieux.

Mais le nain ferma l'oreille à toutes les remontrances; il voyait que le rhum que Brass avait bu commençait à lui monter à la tête, et il voulait l'achever avant de le laisser partir. Il le força donc de boire encore plusieurs coups de son feu liquide. Il en résulta que Samson crut voir tourner autour de lui le bureau, le poêle, et tout ce qui se trouvait dans le comptoir, et le plancher et le plafond s'avancer l'un vers l'autre comme pour s'embrasser, et qu'enfin il tomba sous la table dans une sorte de stupeur. Quand il en sortit, au bout d'une demi-heure, il se releva, se rappela où il était, chercha des yeux son hôte, et ne le vit plus. Sa première idée fut que Quilp était parti, et lui avait joué le

tour de l'enfermer dans son comptoir; mais une forte odeur de tabac le désabusa, et tournant les yeux de tous côtés, il aperçut enfin le nain fumant dans son hamac.

— Je vous souhaite le bonsoir, monsieur, — lui dit-il.

— Je croyais que vous aviez envie de passer la nuit ici.

— Cela m'est impossible, monsieur, quoiqu'on ne puisse avoir une chambre à coucher plus agréable. Si je pouvais seulement avoir une lumière pour trouver mon chemin.

— Bien sûrement, — répondit Quilp en sautant à bas de son hamac, — et je vous éclairerai moi-même. — Il prit la lanterne qui les avait éclairés toute la soirée, et dans laquelle un reste de chandelle brûlait encore, et le conduisit jusqu'à la porte de son comptoir.

— Prenez garde à vos pieds, — lui dit il, — et ne marchez sur aucune planche, car elles sont placées de manière à mettre en dessus les pointes des vieux clous qui y restent. Et faites attention en sortant de mon quai, que sur le chemin qui traverse le quai voisin, il se trouve un mauvais chien qui a mordu un homme la nuit dernière, et une femme celle d'auparavant. Il est à l'attache, mais sa chaîne est longue, ainsi ayez soin de ne pas vous en approcher.

Pendant que le procureur cherchait son chemin

à l'aide de la faible clarté de la lanterne, Quilp trouva le moment de souffler la chandelle sans que Brass pût s'en apercevoir. — Ah! — s'écria-t-il, — le vent a éteint la lumière, et je n'ai plus de feu pour la rallumer. Mais n'importe; vous connaissez le chemin; toujours tout droit. — Restant à la porte de son comptoir, il eut le plaisir d'entendre Samson trébucher à chaque pas et tomber de temps en temps; et quand il ne put plus l'entendre, il rentra tout joyeux dans son comptoir, et regagna son hamac.

CHAPITRE LXIII.

—

Le constable qui avait donné à Kit l'assurance consolante qu'il ne tarderait pas à être appelé devant la cour de justice de l'Old-Bailey, et que son procès ne serait pas long, n'avait pas été faux prophète. La session s'ouvrit huit jours après la mise en prison du malheureux jeune homme; le lendemain le grand jury déclara qu'il y avait lieu à accusation contre lui, et deux jours après il comparut devant le tribunal, et eut d'abord à répondre à la question d'usage que lui fit le président, s'il était coupable ou non du crime d'avoir félonnement pris, dérobé et volé dans l'étude et sur le bureau de Samson Brass, procureur dans Bevis-Marks, un billet de cinq livres sterling de la Banque d'Angleterre.

A cette question, Kit, d'une voix faible et tremblante, répondit qu'il n'était pas coupable. Ceux qui sont habitués à juger des choses à la hâte, et d'après les apparences, auraient peut-être voulu qu'il répondît à voix haute et d'un ton ferme; mais qu'ils réfléchissent qu'un jeune homme qui a été enfermé, ne fut-ce que dix à onze jours, entre quatre murailles, et qu'on fait entrer tout-à-coup dans une salle de

justice où il voit son juge, les jurés, une foule d'hommes de loi et un auditoire nombreux, peut aisément se trouver interdit et déconcerté. Ajoutons aussi que la tête d'un juge, couverte d'une énorme perruque, a quelque chose d'imposant et d'effrayant pour ceux qui la voient pour la première fois. Enfin, il faut prendre en considération l'émotion que Kit éprouva naturellement en reconnaissant parmi les spectateurs M. Garland, son fils et M. Witherden, qui le regardaient avec un ai d'inquiétude. Si l'on a égard à toutes ces circonstances, on ne sera pas surpris que Kit n'ait pu répondre avec plus de hardiesse et d'assurance.

Quoiqu'il n'eût vu ni M. Garland, ni son fils, ni M. Witherden depuis son arrestation, on lui avait donné à entendre qu'ils avaient chargé un avocat de prendre sa défense. Aussi, quand il vit un homme en robe se lever et dire au juge, — Je suis le conseil du prisonnier, milord, — il le salua; et un autre s'étant levé ensuite en disant : — Milord, je suis le conseil du poursuivant, — il le salua aussi très innocemment, quoiqu'en tremblant de tous ses membres.

C'était le conseil du poursuivant qui devait parler le premier. Il était en belle humeur, car il avait fait déclarer innocent la veille, par un autre jury, un homme qui avait eu le malheur d'assassiner son père, et son discours s'en ressentit. Après avoir rapporté longuement les faits de la cause, et avoir dit

que, depuis qu'il suivait le barreau, il n'avait jamais vu une accusation de crime soutenue par une plus forte chaîne de preuves, il dit aux jurés que s'ils acquittaient le prisonnier ils en éprouveraient autant de remords qu'il en avait prédit la veille aux autres jurés, s'ils déclaraient coupable celui sur le sort duquel ils avaient à prononcer. Il savait, ajouta-t-il, que son honorable ami, le conseil du prisonnier, chercherait à leur inspirer des doutes sur l'honneur et la probité du poursuivant; mais il était sûr que messieurs les jurés fermeraient l'oreille aux calomnies qui pourraient être débitées contre un homme aussi honorable et aussi respectable qu'aucun de ceux qui eussent jamais exercé l'honorable et respectable profession de procureur. Enfin il demanda si messieurs les jurés connaissaient le quartier de Bevis-Marks. Il l'espérait pour leur honneur. Mais s'ils le connaissaient, croiraient-ils qu'un homme de la profession de M. Brass eût pu demeurer tant d'années dans un endroit qui rappelait tant de grandes idées et de si nobles souvenirs historiques, s'il n'eût joui de la réputation la plus intacte et la mieux méritée? Après avoir long-temps insisté sur ce fait, il ajouta que ce serait faire une insulte à leur intelligence s'il en disait davantage, et il appela pour premier témoin M. Samson Brass.

M. Brass arriva frais et dispos, il salua le juge en homme qui cherchait à lui rappeler qu'il l'avait déjà vu en d'autres circonstances. Croisant ensuite

le bras, il se tourna vers son conseil, ayant l'air de lui dire : — Me voici, — regorgeant de preuves, — questionnez-moi. — L'avocat se mit en besogne avec beaucoup d'adresse, tira de lui peu à peu tout ce qui pouvait servir de preuve contre l'accusé, et en fit valoir l'évidence et la lucidité. L'avocat du prisonnier lui fit alors subir un contre-interrogatoire; mais tout son talent y échoua ; il n'obtint de lui que des réponses laconiques, et n'en tira rien qui pût le mettre en contradiction avec lui-même ou affaiblir sa déposition.

Le second témoin fut miss Sally Brass. Elle répondit clairement et promptement à toutes les questions du conseil pour la poursuite; mais quand l'avocat du prisonnier vint à l'interroger à son tour, voyant qu'elle développait dans chacune de ses réponses quelque nouvelle circonstance tendant à incriminer davantage le prisonnier, il mit fin promptement à son interrogatoire, et se rassit avec quelque confusion.

M. Richard Swiveller parut le troisième. Le conseil de M. Brass avait été secrètement averti que ce témoin était favorablement disposé pour le prisonnier, et il en fut convaincu quand il vit combien il avait de peine à arracher de lui les faits les plus importants dont il devait déposer, et les efforts qu'il faisait pour en affaiblir la portée.

— Monsieur, s'écria-t-il enfin, dites-moi, s'il vous plaît, où vous avez dîné hier. — Où j'ai

dîné hier, monsieur? — Oui, monsieur, où vous avez dîné hier. Etait-ce bien loin d'ici? — Non, monsieur. — Et où était-ce? — En face d'ici, de l'autre côté de la rue. — Et avez-vous dîné seul, monsieur? N'avez-vous pas régalé quelqu'un? — Oh! oui certainement, monsieur, répondit Swiveller en souriant. — Point de légèreté, monsieur, s'écria l'avocat d'une voix de tonnerre, — n'oubliez pas où vous êtes. Vous êtes venu hier ici, croyant que cette cause serait appelée, et vous y avez dîné avec quelqu'un. Mais qui était ce quelqu'un? N'était-ce pas un frère du prisonnier? — Je vais vous expliquer, monsieur... — Je n'ai pas besoin d'explication, monsieur! Répondez oui ou non. — Permettez-moi de vous faire observer... — Oui ou non, vous dis-je. — Oui, monsieur, c'est son frère; mais... — Vous l'entendez, messieurs, — s'écria l'avocat, lui coupant la parole, et s'adressant aux jurés, et vous voyez quelle espèce de témoin vous avez devant vous.

Le conseil du prisonnier, n'entendant rien à ce dîner du témoin avec un frère de l'accusé, et craignant de nuire à son client en voulant le servir, déclara qu'il n'avait aucune question à faire à M. Swiveller. Or, le convive qu'il avait régalé la veille était le petit Jacob, que sa mère, qui avait cru aussi que le procès aurait lieu ce jour-là, tenait dans ses bras, et à qui il avait donné un biscuit pendant qu'il dînait. Personne ne sut la vérité; tout

le monde crut le mensonge, grâce à l'adresse ingénieuse du conseil de M. Brass.

Il restait à entendre les témoins à décharge. Ici le conseil de M. Brass déploya de nouveau toute sa dextérité. Quand M. Garland eut rendu le compte le plus satisfaisant de la conduite et de la probité de Kit depuis qu'il était à son service, il eut l'adresse de tirer de lui à force de questions qu'il n'y était entré que depuis peu de temps; qu'il l'avait pris sans se procurer aucune information sur sa conduite antérieure, et sur la seule recommandation de sa mère, et qu'il avait été congédié tout-à-coup par son ancien maître, sans que personne pût en dire le motif. — Réellement, monsieur Garland, — lui dit-il, — vous avez agi avec une indiscrétion étonnante dans un homme de votre âge. — Les jurés pensèrent de même, et ils déclarèrent à l'unanimité Christophe Nubbles coupable, sans même avoir besoin d'en délibérer dans leur chambre. Le juge remit à un autre jour le prononcé de la sentence, et le pauvre Kit fut reconduit en prison.

Sa mère l'y attendait, et le porte-clefs placé entre les deux grilles cherchait à la consoler en lui disant qu'il ne serait probablement pas condamné à être déporté pour toute sa vie, attendu que c'était le premier vol qu'il parût avoir commis. — Il n'en a jamais commis aucun, — s'écria la pauvre femme. — Cela est possible, répliqua le porte-clefs, — mais c'est la même chose.

Kit arriva en ce moment, et voyant sa mère sangloter, il lui dit : — Calmez-vous, ma mère; Dieu connaît mon innocence, et il la fera découvrir un jour, quoique les hommes m'aient déclaré coupable.—Mais à peine avait-il prononcé ces mots, qu'elle tomba sans connaissance. — N'y a-t-il personne qui soit assez charitable pour la reconduire chez elle? — s'écria Kit. Richard Swiveller, qui arrivait en ce moment pour le voir, lui fit un signe de tête, enleva la bonne femme dans ses bras, dit à la mère de Barbe qui tenait les deux enfants de le suivre, prit un fiacre à la porte de la prison, et dit au cocher où demeurait la veuve. En y arrivant, la bonne femme avait recouvré l'usage de ses sens, et après être resté quelques instants avec elle, il la quitta, et s'apercevant qu'il n'avait pas assez d'argent pour payer le cocher, il remonta en voiture et se fit conduire dans Bevis-Marks, car c'était un samedi soir, et le procureur lui devait une semaine de son salaire.

— Bonsoir, monsieur Richard, — lui dit Brass d'un ton enjoué.

M. Swiveller n'avait pu s'empêcher de soupçonner, dès le premier moment, que toute cette affaire était un complot infernal, dont le but était de perdre Kit, et dont Samson était le principal agent. La joie qu'il voyait briller sur ses traits à l'instant où ce malheureux jeune homme venait d'être déclaré coupable, redoubla ses soupçons,

et il se borna à lui dire qu'il avait besoin d'argent.

— Rien n'est plus juste, monsieur Richard, — répondit le procureur; — il faut que tout le monde vive. — Pouvez-vous me rendre sur un billet de cinq livres?

— Non.

— Attendez, — reprit M. Brass en tirant sa bourse; — oui; tenez, voici précisément la somme dont je vous suis redevable; et... monsieur Richard... ne vous donnez pas la peine de revenir ici.

— Comment!

— J'ai réfléchi, monsieur Richard, que l'étude de la jurisprudence a quelque chose de trop sec pour un jeune homme qui a autant de moyens que vous. — Le théâtre, — l'armée, — l'église même, vous conviendraient mieux. Sally et moi nous serons fâchés de vous perdre, monsieur, mais c'est pour votre intérêt. — Vous trouvez le compte juste, je suppose? Vous avez cassé un carreau de vitre, mais je n'en ai pas fait la déduction. Quand des amis se séparent, il faut que ce soit avec libéralité.

Swiveller ne lui répondit pas un seul mot; il prit la veste qu'il mettait tous les jours en arrivant dans l'étude pour ménager son habit, la mit en rouleau, la prit sous son bras, et sortit de l'étude. Il en rouvrit la porte au même instant, resta une minute les yeux fixés sur M. Brass, comme s'il eût

voulu étudier sa physionomie, et lui faisant enfin un signe de tête d'un air grave, il se retira pour ne plus reparaître.

Il paya le cocher, et retourna chez lui, plein de grands projets pour consoler mistress Nubbles et pour rendre service à son fils. Mais la vie des jeunes gens dévoués au plaisir est toujours précaire, et l'agitation dans laquelle il avait vécu depuis une quinzaine jours, se joignant aux effets de plusieurs années passées dans la dissipation, il fut attaqué pendant la nuit d'une fièvre violente, et se trouva le lendemain matin hors d'état de quitter son lit.

CHAPITRE LXIV.

—

Tourmenté par une soif ardente que rien ne pouvait apaiser; se retournant à chaque instant dans son lit, sans qu'aucune attitude lui procurât le moindre soulagement; la tête remplie d'idées vagues, dont il ne pouvait suivre aucune; empressé de faire, il n'aurait su dire quoi, et retenu par un pouvoir inconnu et irrésistible, tandis qu'un état de stupeur remplaçait pour lui le sommeil, Richard Swiveller voyait ses forces se consumer peu à peu, et il n'était plus que l'ombre de ce qu'il avait été.

Il s'éveilla un jour, éprouvant une sensation de bien-être qui lui avait été inconnue depuis le commencement de sa maladie. Il se rappelait ce qu'il avait souffert pendant ce qui lui semblait une bien longue nuit, et quoique ses idées commençassent à être plus nettes, il se demandait s'il n'avait pas été dans le délire. En ce moment il crut entendre tousser légèrement dans sa chambre. Il leva le bras, fut surpris de le trouver si lourd et de voir sa main si maigre, et ce ne fut pas sans peine qu'il entr'ouvrit son rideau. Il reconnut sa chambre; mais il fut étonné de voir des fioles sur une table, du linge séchant devant le feu, et tout ce qui se trouve or-

dinairement dans la chambre d'un malade. Mais ce qui porta sa surprise au comble, fut de voir assise devant une table, — qui ? la Marquise, oui la Marquise elle-même, jouant toute seule au cribbage; mêlant, coupant et donnant les cartes; jouant, comptant, marquant, comme si elle n'eût fait que jouer à ce jeu toute sa vie.

— Ou je dors, ou je rêve, ou je suis enchanté comme dans les *Mille et une Nuits*, — pensa Richard en laissant retomber le rideau. Pour s'assurer de sa situation véritable, il se pinça le bras. — Cela est bien étrange, — pensa-t-il; — j'avais de la chair en me couchant hier soir, et ce matin je n'ai que la peau sur les os.

En ce moment, la Marquise toussa une seconde fois. Swiveller entr'ouvrit de nouveau ses rideaux, et la vit jouant encore au cribbage. — C'est bien une scène des *Mille et une Nuits*, — pensa-t-il; — la Marquise est une fée qui a fait une gageure avec un autre à qui pourrait montrer le plus beau jeune homme du monde, et je suis à Damas ou au Caire, où elle m'a transporté avec ma chambre.

N'étant pas tout-à-fait satisfait de cette explication, il résolut de lui parler dès qu'il en trouverait l'occasion, et elle ne tarda point à se présenter. La Marquise, en donnant les cartes, retourna un valet et oublia de marquer.

— Deux points pour le valet, — dit Swiveller d'une voix faible.

La Marquise battit des mains, poussa un grand cri et se leva à la hâte.

— Les *Mille et une Nuits*, bien certainement, — pensa Swiveller. — On y bat toujours des mains au lieu de sonner. Je vais voir arriver mille esclaves noirs, chacun portant sur sa tête une corbeille pleine de joyaux.

Mais il reconnut bientôt qu'elle n'avait battu les mains que de plaisir; car elle s'écria, non en arabe, mais en anglais : — Je suis si aise, que je ne sais que dire.

— Marquise, — dit Swiveller, convaincu qu'il n'était ni endormi ni enchanté, — faites-moi le plaisir de vous approcher de moi, et de me dire d'abord où je retrouverai ma voix, et ensuite ce qu'est devenue ma chair.

La petite servante secoua tristement la tête, et se mit à pleurer.

— Je conclus de tout cela que j'ai été malade, Marquise?

— Oui, vraiment; très malade. Vous avez eu le délire, et je croyais que vous n'en reviendriez jamais. Mais, Dieu merci, vous voilà bien mieux.

— Et combien de temps ai-je été malade?

— Il y aura demain trois semaines.

— Trois semaines!

— Tout autant.

En remettant en ordre les couvertures du lit qui s'étaient dérangées, la Marquise s'aperçut qu'il

avait le front et les mains fraîches, et d'après ce symptôme favorable, jugeant qu'il n'avait plus de fièvre, elle lui prépara du thé et une rôtie. Elle l'aida ensuite à se mettre sur son séant, et lui mit des oreillers derrière le dos, comme aurait pu le faire la garde-malade la plus expérimentée. Après l'avoir vu déjeuner de bon appétit, elle s'assit devant une table pour en faire autant.

— Marquise, comment se porte miss Sally? — demanda Swiveller, qui s'imaginait en ce moment que c'était l'aimable sœur de Brass qui, ayant appris qu'il était malade, lui avait envoyé sa petite servante.

La Marquise la regarda avec malice d'un air qui semblait dire : — Je n'en sais rien.

— Quoi! ne l'avez-vous pas vue depuis peu?

— Non sans doute. — Je me suis enfuie de la maison.

— Vraiment? Et où demeurez-vous à présent?

— Où je demeure? Ici.

— Et vous ne les avez pas revus?

— Non; mais ils m'ont *avertisée*.

— Je ne vous entends pas. Approchez votre chaise de mon lit. — Que dites-vous qu'ils vous ont fait?

— Ils m'ont *avertisée*.

— Ah! je comprends. Ils ont fait mettre un avertissement dans les journaux pour avoir de vos nouvelles.

— C'est cela.

— Et comment avez-vous songé à venir ici?

— Je vais vous le dire. — Après votre départ, il ne me restait pas un seul ami dans la maison, car le gentleman n'y a pas remis le pied, et je ne savais où vous étiez ni vous ni lui. Mais un matin que j'étais...

— L'œil au trou d'une serrure?

— Précisément; à la porte de l'étude; j'entendis une femme dire qu'elle était la maîtresse de la maison où vous demeuriez, et dont elle donna l'adresse; que vous étiez très malade, et qu'il n'y avait personne pour avoir soin de vous. M. Brass répondit: — Cela ne me regarde pas! Miss Sally ajouta: — C'est un drôle de corps; mais ce n'est pas mon affaire! et la femme s'en alla, tirant la porte avec colère. Je m'enfuis le soir même; je vins ici, je lui dis que j'étais votre sœur, elle me crut, et je ne vous ai pas quittée depuis ce temps.

— Cette pauvre petite Marquise! — s'écria Dick; — elle s'est tuée de fatigue!

— Non, non, je ne me suis pas fatiguée. J'ai fait plus d'un somme sur un de ces fauteuils. — Mais si vous aviez vu comme je vous ai retenu une fois que vous vouliez sauter par la fenêtre; comme je vous ai forcé à vous recoucher, et comme j'ai chanté pour tâcher de vous calmer l'esprit! Dieu merci, c'est fini; je suis si charmée de vous voir mieux!

— Je crois fort que sans vous, chère Marquise, je ne vivrais plus en ce moment; je ne l'oublierai jamais, et...

— Chut! chut! — dit la petite servante, — nous avons assez causé. Le médecin dit qu'il vous faut de la tranquillité. Buvez ceci, fermez les yeux, et tâchez de dormir.

A ces mots, elle lui fit prendre une potion calmante que le médecin avait ordonnée. Swiveller la but, suivit le conseil de la Marquise, et ne tarda pas à s'endormir. Son sommeil ne fut pourtant pas bien long, et en s'éveillant il demanda quelle heure il était.

— Six heures et demie viennent de sonner à Saint-Paul.

— Marquise, — s'écria Swiveller, se frottant le front comme si une nouvelle idée se fût présentée à lui tout-à-coup, — qu'est devenu Kit?

— Il a été condamné à je ne sais combien d'années de déportation.

— Est-il parti? — Et sa mère, qu'est-elle devenue?

— Je ne sais rien de tout cela, monsieur Richard. Mais si vous vouliez m'écouter bien tranquillement, je pourais vous dire quelque chose qui... Mais non, non, ce ne sera pas à présent.

— Pourquoi non? Cela m'amusera.

— Vous amuser! oh, non! j'en suis bien sûre. — Attendez que vous soyez tout-à-fait bien.

— Vous piquez ma curiosité, Marquise ; je dirai même que vous m'alarmez. Que pouvez-vous avoir à me communiquer ?

— Oh ! cela ne vous concerne pas personnellement.

— Est-ce quelque chose que vous avez entendu par le trou d'une serrure ?

— Oui.

— Dans Bevis-Marks ?

— Oui.

— Une conversation entre M. Brass et Sally ?

— Oui.

Swiveller tira de dessous ses couvertures son bras décharné, lui saisit le poignet, et la conjura si vivement de lui dire tout ce qu'elle avait entendu, qu'elle craignit que l'agitation dans laquelle elle le voyait ne lui fût plus préjudiciable que celle que pouvait lui causer ce qu'elle avait à lui dire. — Mais, — ajouta-t-elle, — si vous ne m'écoutez pas bien tranquillement, je ne finirai pas mon histoire, je vous en avertis.

— Vous ne pouvez la finir sans la commencer, Marquise. Commencez-la sur-le-champ, je vous en supplie, et dites-moi tout, — tout.

— Eh bien, vous savez que ma chambre à coucher était la cuisine, où nous jouions aux cartes. Miss Sally y descendait tous les soirs, éteignait le feu, emportait la chandelle, fermait la porte, en mettait la clef dans sa poche, et j'avais à me cou-

cher à tâtons. Elle venait ouvrir la porte tous les matins de très bonne heure ; mais je n'aimais pas à être enfermée ainsi, car j'étais bien sûre que, si le feu prenait à la maison, ils ne songeraient qu'à eux, sans penser un instant à moi : aussi, partout où je trouvais une vieille clef rouillée, je la ramassais pour l'essayer à la porte, et enfin j'en trouvai une dans la cave à charbon, qui allait à la serrure.

Swiveller remuant les jambes sous ses couvertures, et donnant d'autres signes d'impatience, la petite servante se tut sur-le-champ. En devinant la raison, Richard la pria de l'excuser, s'il avait oublié un moment leurs conventions, et elle continua :

— Depuis que j'avais une clef de la cuisine, j'en sortais tous les soirs, quand je les croyais montés dans leur chambre, et j'entrais dans l'étude pour voir si vous n'y aviez pas laissé quelque reste de biscuit ou de sandwich, ou même des écorces d'oranges, que je mettais tremper dans de l'eau pour en faire une sorte de vin. — En avez-vous jamais goûté?

— Je ne bois jamais de liqueurs si fortes, Marquise. — Continuez, je vous prie.

— Le soir de la veille du jour où ce jeune homme fut arrêté, — il était fort tard, et je les croyais couchés depuis long-temps ; — en arrivant à la porte de l'étude, j'entendis qu'on y parlait. J'approchai un œil du trou de la serrure, et je vis

M. Brass et miss Sally assis près du feu et causant ensemble. J'y appliquai l'oreille, et j'entendis M. Brass dire à sa sœur : — Sur ma parole, — dit-il, — c'est une chose dangereuse; elle peut nous jeter dans de grands embarras, et je ne m'en soucie qu'à demi. — Vous êtes une poule mouillée, — dit-elle; — j'aurais dû être le frère et vous la sœur. M. Quilp n'est-il pas notre meilleur client? — Sans doute, — dit M. Brass; — mais... — Et ne sommes-nous pas constamment occupés à ruiner quelqu'un par ses ordres? — C'est la vérité. — Qu'importe donc que nous travaillions aujourd'hui à perdre ce Kit, puisque c'est la volonté de M. Quilp? — Dans le fait, autant lui qu'un autre, — dit M. Brass. Ils continuèrent à causer plus bas et en riant. Je regardai par le trou de la serrure, et je vis M. Brass tirer un billet de banque de son portefeuille. — Voici un billet de cinq livres que j'ai reçu de Quilp, — dit-il, — et il jouera un rôle dans cette affaire. Kit n'est pas venu aujourd'hui, et par conséquent il viendra demain. Tout en causant avec lui, je cacherai ce billet dans son chapeau, — dit-il, — et je m'arrangerai de manière à ce que ce soit ce benêt de Richard qui le trouve, pour qu'il soit obligé de servir de témoin devant le magistrat. Ce sera bien le diable, si, par ce moyen, Quilp n'est pas débarrassé de l'honnête Kit. — En ce moment, je les entendis se lever, et craignant d'être surprise, je descendis à la hâte dans la cuisine.

— Avez-vous compté cette histoire à quelqu'un, Marquise?

— Non ; j'avais presque peur d'y penser. Quand j'appris que le jeune homme avait été déclaré coupable d'un vol qu'il n'avait pas commis, à qui en aurais-je parlé? Vous étiez parti, et le gentleman n'avait pas reparu à la maison. D'ailleurs, quand même il y eût été, je crois que je n'aurais pas osé lui en parler. Et quand je suis venue vous joindre ici, vous n'étiez pas en état de m'entendre.

— Marquise, — dit Swiveller, ôtant son bonnet de nuit et le jetant au bout de la chambre, — faites moi le plaisir d'aller voir quel temps il fait, et je profiterai de ce moment pour me lever.

— Vous lever! A quoi pensez-vous?

— Il le faut. — Donnez-moi mes habits.

— Oh! que je suis contente! — Vous n'en avez plus.

— Je n'ai plus d'habits! Que voulez-vous dire?

— Je les ai vendus pièce à pièce pour vous procurer tout ce que le médecin vous a ordonné. — D'ailleurs vous ne pourriez vous soutenir sur vos jambes.

— J'en ai peur, — dit Richard, retombant sur son oreiller. — Mais quel parti prendre? Que dois-je faire?

Un moment de réflexion le convainquit que ce qu'il pouvait faire de mieux était d'avoir le plus tôt possible une entrevue avec M. Garland ou avec son

fils. Croyant que M. Abel pouvait être encore chez le notaire, il en écrivit l'adresse sur un morceau de papier, et le remit à la petite servante. Il lui fit ensuite le signalement si exact du père et du fils, que si elle voyait l'un ou l'autre, il lui était impossible de ne pas le reconnaître. Enfin, il lui recommanda spécialement de se méfier de M. Chuckster, dont il connaissait l'antipathie contre Kit, et la pria de partir à l'instant, et de lui ramener M. Garland ou M. Abel.

— Et ne reste-t-il réellement rien de mes vêtements? — lui demanda-t-il pendant qu'elle ouvrait la porte pour sortir; — pas même une paire de pantalons?

— Absolument rien.

— Cela est embarrassant, — dit Swiveller quand elle fut partie; — elle n'aura pas même épargné mon parapluie. Mais n'importe, chère Marquise, vous avez fait pour le mieux, et sans vous je serais mort.

CHAPITRE LXV.

—

La petite servante ne manquait pas d'intelligence, et ce fut un bonheur pour elle, car elle se trouvait seule dans un voisinage où elle pouvait être reconnue et replacée sous l'autorité redoutable de miss Sally Brass. Mais elle savait le risque qu'elle courait, et dès qu'elle fut sortie de la maison, elle prit successivement toutes les petites rues détournées et obscures qui se présentèrent à elle, sans s'inquiéter si elles la conduisaient directement dans le quartier où elle voulait aller. Quand elle se crut à une distance raisonnable de Bevis-Marks, elle chercha à se reconnaître, et ne sachant où elle était, elle demanda son chemin aux marchandes de pommes et aux vendeuses d'huîtres qu'elle trouvait à chaque coin de rue. A l'aide des renseignements qu'elle obtint ainsi, et quoique ses souliers trop larges l'empêchassent de marcher bien vite, elle arriva enfin dans la rue où demeurait M. Witherden, et ayant reconnu le numéro de sa maison, elle s'arrêta devant la porte.

Une fenêtre au rez-de chaussée était encore éclairée ; elle s'en approcha, et vit un jeune homme qui achevait de ranger des papiers sur un bureau,

et qui ensuite tira le col de sa chemise, et mit sa cravate en bon ordre, comme si l'heure de quitter le travail était arrivée. Plus loin elle vit à travers une porte vitrée dans un autre cabinet deux hommes debout. Le plus jeune boutonnait sa redingote, comme pour partir; elle reconnut en lui M. Abel, d'après le signalement qui lui en avait été fait, et elle supposa avec raison que l'autre était le notaire. Elle résolut d'attendre à la porte jusqu'à ce que M. Abel sortît, pour lui parler, afin de ne pas courir le risque d'être obligée de s'expliquer devant M. Chuckster, et elle s'assit sur les marches de la maison qui était en face de celle du notaire.

A peine avait-elle pris cette position, qu'elle vit arriver un petit phaéton attelé d'un poney. En arrivant devant la maison du notaire, le poney eut l'air de vouloir s'arrêter; mais l'homme qui le conduisait ayant crié : — Ho! ho! — il voulut sans doute montrer son indépendance, et après avoir fait deux ou trois courbettes, il reprit le grand trot. Cependant, avant d'arriver au bout de la rue, il tourna de lui-même, revint sur ses pas, et s'arrêta devant la porte de M. Witherden.

— Tu es bien l'animal le plus vicieux que j'aie jamais vu! — s'écria l'homme qui le conduisait en descendant du phaéton.

— Ce n'est pas en lui disant des injures que vous en viendrez à bout, — lui dit M. Abel, qui venait

d'arriver à la porte, conduit par M. Chuckster; — s'il avait encore son ancien conducteur, il serait aussi docile que le chien le mieux dressé. — Allons, donnez-moi la bride, et trouvez-vous ici demain matin à l'heure ordinaire pour prendre soin de mon cheval. — En parlant ainsi, il flattait et caressait de la main le poney rebelle, et dès qu'il fut monté dans le phaéton, l'animal lui prouva sa reconnaissance en partant sur-le-champ.

Pendant tout ce temps, M. Chuckster était resté sur le seuil de la porte, et la petite servante n'osa en sa présence s'approcher de M. Abel pour lui parler. Elle courut après la voiture en appelant à grands cris M. Abel qui ne l'entendit pas. Cependant elle atteignit le phaéton à l'instant où elle ne pouvait plus ni parler ni respirer, et faisant un grand effort qui lui fit perdre un de ses souliers, elle parvint à sauter sur le banc de derrière, et s'y assit.

M. Abel ne s'en était pas aperçu; mais au bout de quelques minutes, entendant une voix derrière lui et presque à son oreille, dire : — Monsieur! monsieur! — il se retourna en tressaillant, et voyant une figure qui lui était inconnue, il dit à la petite servante : — Que me voulez-vous? Que faites-vous là?

— Ah, monsieur! — s'écria-t-elle, encore hors d'haleine, — ne perdez pas un instant, je vous en conjure; allez vite, vite, vite. Il y a quelqu'un dans

la Cité qui a besoin de vous voir. Il m'a envoyée vous chercher, et m'a chargée de vous prier de venir tout de suite. Kit est innocent, monsieur, il vous en donnera la preuve, et il est encore temps de le sauver.

— Que me dites-vous là, jeune fille?

— La vérité, monsieur; sur mon honneur. Mais dépêchez-vous, je vous en prie; j'ai été bien longtemps en chemin, et il croira que je me suis perdue.

M. Abel pressa le poney en secouant légèrement la bride, et le poney, soit par un nouveau caprice, soit par un mouvement secret de sympathie, se mit au grand trot, et continua la même allure jusqu'au moment où il arriva devant la maison où demeurait M. Swiveller.

— Vous voyez là-haut cette chambre où il y a encore de la lumière, — dit la petite servante sautant à terre; — c'est là qu'il loge. Descendez, je vous prie, je vais vous y conduire.

M. Abel était un des jeunes gens les plus simples et les plus timides qu'on puisse voir, et il hésita un instant; car il avait entendu parler de gens qui s'étaient laissé conduire par des guides comme la petite servante, sous différents prétextes, dans des repaires où ils avaient été volés ou assassinés. Cependant l'intérêt qu'il prenait à Kit l'emporta; il descendit de voiture, chargea de garder le poney un jeune homme qui cherchait de l'occupation et

qui s'offrit à lui, et prenant la main que lui offrait sa conductrice, il la suivit sur un escalier étroit et obscur.

Il ne fut pas peu surpris de se trouver introduit dans une chambre mal éclairée, que tout annonçait être celle d'un malade couché dans un lit dont les rideaux étaient fermés.

La petite servante s'approcha du lit, entr'ouvrit les rideaux, et dit : — N'est-ce pas un plaisir de le voir dormir si paisiblement, monsieur? Ah! si vous l'aviez vu seulement hier, c'était bien autre chose!

M. Abel ne répondit rien. Ses premiers soupçons s'étaient représentés à son esprit, et il semblait ne pas vouloir s'éloigner de la porte. La petite servante moucha la chandelle et l'approcha du lit: Swiveller ouvrit les yeux tout-à-coup, et malgré son extrême maigreur, M. Abel le reconnut.

— Que veut dire ceci? — s'écria-t-il en s'approchant de lui avec un air d'intérêt; — vous avez donc été malade?

— Presque mort, — répondit Richard; — et vous ne m'auriez jamais revu vivant sans les soins de l'amie qui a bien voulu aller vous chercher. — Donnez-moi la main, je vous prie, Marquise, que je la presse pour vous remercier. — Asseyez-vous, monsieur.

M. Abel fut très surpris d'entendre donner ce titre à sa petite conductrice. Il prit une chaise, et s'assit près du lit.

— Elle vous a sans doute appris pourquoi je vous ai fait prier de venir ici, monsieur? — continua Richard.

— Oui; mais je n'y entends réellement rien, et je ne sais qu'en penser.

— Vous saurez tout dans un moment. — Marquise, asseyez-vous sur mon lit, et racontez à monsieur dans le plus grand détail tout ce que vous m'avez dit; n'omettez pas la moindre circonstance. — Surtout, monsieur, ayez bien soin de ne pas l'interrompre.

Elle répéta son histoire presque mot pour mot. Pendant ce récit, M. Swiveller eut toujours les yeux fixés sur Abel; et dès qu'il fut terminé, il reprit la parole :

— A présent, monsieur, vous savez tout, et vous n'en oublierez rien. J'ai la tête trop faible et les idées trop mal en ordre pour vous donner un avis, mais vous et vos amis vous saurez ce qu'il est à propos de faire. Après un si long délai, chaque minute est un siècle. Retournez donc chez vous le plus vite possible, et ne vous arrêtez pas pour me répondre un seul mot. Si vous avez besoin de la Marquise, vous la trouverez ici. Quant à moi, vous êtes toujours sûr de m'y trouver au moins d'ici à douze ou quinze jours, et il y a pour cela plus d'une raison. — Marquise, éclairez monsieur. — Si vous perdez une minute de plus à me regarder, monsieur, je ne vous le pardonnerai jamais.

M. Abel ne se le fit pas répéter deux fois, et il partit à l'instant. La Marquise, qui l'avait éclairé jusqu'à la porte, dit en revenant que pour cette fois, le poney était parti au galop sans aucune objection.

— Fort bien, — dit Richard, — j'en aurai plus de respect pour lui à l'avenir. — Mais vous, Marquise, songez à votre souper, car vous devez être fatiguée, et allez chercher un pot de bière. — Allez-y vous dis-je, — répéta-t-il, voyant qu'elle hésitait; — j'aurai plus de plaisir à vous la voir boire, que si je la buvais moi-même.

Il fallut cette assurance pour déterminer la petite servante à faire une dépense si prodigieuse. M. Swiveller, l'ayant vue manger et boire, à sa grande satisfaction, but lui-même une potion qu'elle lui présenta, et quand elle le vit endormi, elle s'enveloppa dans une vieille couverture, et se coucha sur le tapis devant la cheminée.

CHAPITRE LXVI.

—

M. Swiveller s'éveilla fort tard le lendemain matin, et en s'éveillant il entendit plusieurs personnes parler avec vivacité, mais à voix basse, dans sa chambre. Entr'ouvrant ses rideaux, il vit M. Garland, son fils, M. Witherden, et le gentleman qui avait logé chez M. Brass, debout autour de la Marquise, et causant avec elle à demi-voix, sans doute de peur de l'éveiller. Il ne tarda point à leur apprendre que cette précaution n'était pas nécessaire, et le vieux M. Garland fut le premier à lui tendre la main et à lui demander comment il se trouvait.

Richard allait répondre qu'il se trouvait beaucoup mieux, quoiqu'il fût aussi faible que la veille, quand la Marquise, comme si elle eût été jalouse que d'autres qu'elle s'approchassent de son malade, repoussa tout le monde et lui apporta son déjeuner. Swiveller, qui n'avait rêvé toute la nuit que de côtelettes de mouton et de porter, ne dédaigna pas une tasse de thé faible et deux rôties sans beurre, car sa petite garde ne lui avait donné que ce qu'il pouvait manger sans danger dans le commencement de sa convalescence.

— Vous m'excuserez, messieurs, — dit-il; —

un homme qui n'a rien mangé depuis trois semaines a besoin de reprendre des forces avant de songer à parler. A présent, je me sens moins faible et en état de converser avec vous. — Nous sommes à court de chaises, messieurs; mais j'espère que deux de vous voudront bien s'asseoir sur mon lit.

— Que pouvons-nous faire pour vous? — lui demanda M. Garland.

— Si vous pouviez faire une véritable marquise de cette marquise qui prend là-bas du thé qui doit être froid, debout devant cette table, je vous en serais fort obligé ; mais comme vous ne le pouvez pas, je désire que vous me disiez ce que vous pouvez faire pour un homme qui a sur vous plus de droits que sur moi. — En est-il encore temps?

— Oui, — répondit M. Garland.

— C'est principalement pour ce motif que nous sommes venus vous voir, — dit le gentleman; — nous savions que vous seriez inquiet jusqu'à ce que vous fussiez informé des mesures que nous comptons prendre, et nous venons pour vous en faire part. Nous n'avons aucun doute de la vérité de ce que la Providence vous a appris d'une manière presque miraculeuse.

— Vous voulez dire lui a appris? — dit Richard, montrant la petite servante.

— Sans doute; et nous ne doutons pas qu'au moyen de sa déclaration nous n'obtenions sur-le-champ la mise en liberté de Christophe Nubbles;

mais nous craignons qu'elle ne suffise pas pour atteindre Quilp, le principal moteur de cette scélératesse; et vous conviendrez que, lui laisser la moindre chance d'échapper à la justice, si nous pouvons l'en priver, ce serait une monstruosité. Si quelqu'un doit échapper à la justice, que ce soit plutôt quelque autre que lui.

— Sans doute, *s'il faut* que quelqu'un lui échappe; mais, quant à moi, je voudrais que tous fussent punis.

Le gentleman lui expliqua alors que leur dessein était d'user d'adresse, et de chercher à extorquer un aveu à miss Sally Brass. — Quand elle saura ce que nous avons appris, et comment nous l'avons appris, — ajouta-t-il, — et qu'elle verra qu'elle est déjà fortement compromise, nous croyons que, pour se tirer d'affaire, elle sacrifiera les deux autres sans balancer.

— Elle! — s'écria M. Swiveller, — vous ne la connaissez pas. C'est un dragon femelle, un cœur d'airain; si elle a résolu de se taire, elle se couperait la langue avec les dents plutôt que de parler. Vous viendriez à bout de Quilp lui-même plus aisément.

Mais il eut beau dire, ses amis avaient pris leur parti, et ils persistèrent dans leur résolution. M. Garland, le notaire et le gentleman se retirèrent; mais M. Abel resta avec Richard. Il regardait à chaque instant à sa montre, et semblait écouter

s'il n'entendait aucun bruit sur l'escalier. Enfin le pas lourd d'un homme s'y fit entendre, et en arrivant sur le palier, il sembla décharger ses épaules d'un objet pesant, qui, en tombant sur le plancher, fit trembler toutes les fioles d'apothicaire qui se trouvaient sur la table de M. Swiveller.

M. Abel ouvrit la porte sur-le-champ, et l'on vit entrer un vigoureux porteur avec un grand panier qu'il déposa dans la chambre, et qu'il se mit à déballer avec l'aide de M. Abel. Et que de trésors n'en vit-on pas sortir ! du thé, du café, des oranges, du raisin, du sucre, des gelées, des confitures, une volaille froide, deux autres prêtes à être mises dans le pot ou à la broche, du sagou, de l'arrow-root, douze bouteilles de vin au fond du panier, en un mot, tout ce qui pouvait contribuer à rétablir les forces d'un convalescent. La petite servante, qui n'avait jamais vu une telle profusion de bonnes choses, dont quelques unes lui étaient même inconnues, était immobile d'admiration et de surprise, et l'eau lui en venait à la bouche comme aux yeux. Tout-à-coup on vit se remuer avec agilité dans la chambre une bonne vieille dame, qui y arrangeait aussi bien qu'il était possible tout ce qui venait d'être déballé : c'était mistress Garland, et elle était arrivée à si petit bruit, qu'on aurait pu croire qu'elle était aussi sortie du panier. Elle ôta l'écorce de deux oranges, les coupa en quartiers, les mit sur une assiette, et la présenta au conva-

lescent avec une tasse pleine de gelée de pieds de veau. Elle força même la petite servante à boire un verre de vin et à manger un morceau de volaille froide. Tout cela était si inattendu, si merveilleux, que M. Swiveller pensa encore un moment aux *Mille et une Nuits*, et crut voir en mistress Garland une fée bienfaisante.

Pendant ce temps, le gentleman, le notaire et M. Garland étaient allés dans un café voisin, et y avaient pris une chambre particulière; et de là le premier envoya à miss Sally Brass une lettre courte, conçue en termes mystérieux, pour l'informer qu'un ami la priait instamment de venir le trouver sur-le-champ en cet endroit, attendu qu'il désirait la consulter sur une affaire importante et urgente.

Dix minutes après le départ du messager, on annonça miss Brass.

— Asseyez-vous, je vous prie, miss Brass, — dit le gentleman, qu'elle trouva seul.

Elle s'assit d'un air froid et roide, et ne parut pas peu étonnée en voyant que son locataire et son correspondant mystérieux étaient la même personne.

— Vous ne vous attendiez pas à me voir, — dit le gentleman.

— Je ne pensais pas à vous, — répondit-elle; — mais je supposais que c'était pour une affaire ou une autre. C'est, sans doute, relativement à votre appartement? Si vous voulez le quitter, il faut que vous en donniez régulièrement congé à mon frère.

Jusque là vous en devrez le loyer, et je sais que vous êtes bon pour le payer.

— Je vous remercie de votre bonne opinion, et je pense comme vous à cet égard; mais ce n'est pas ce dont il s'agit en ce moment.

— Oh! Eh bien, de quoi s'agit-il? je suppose que c'est une affaire litigieuse?

— Vous ne vous trompez pas.

— Fort bien, mon frère ou moi, c'est la même chose. Je puis recevoir vos instructions et vous donner mes avis aussi bien qu'il le ferait lui-même.

— Comme j'ai deux amis intéressés dans la même affaire, — dit le gentleman en se levant, — il est à propos que je les appelle; — et ouvrant une porte communiquant à une chambre voisine, il ajouta : — Messieurs, miss Brass est ici.

Le notaire et M. Garland entrèrent d'un air grave, prirent des chaises, et s'assirent aux deux côtés du gentleman, formant une haie autour de miss Brass, qui se trouvait comme enfermée dans un coin. Son frère Samson, dans une pareille situation, aurait certainement paru confus et inquiet; mais elle conserva tout son calme, tira de sa poche sa tabatière d'étain, et prit une prise.

— Miss Brass, — dit le notaire, — nous autres qui sommes à peu près de la même profession, nous nous entendons en peu de mots quand nous le voulons. — Vous avez mis, il y a quelque temps, un avertissement dans les journaux

relativement à une servante qui s'est enfuie de chez vous?

— Eh bien? — demanda Sally, ses joues se couvrant d'une légère rougeur.

— Eh bien, elle est trouvée.

— Qui l'a trouvée?

— Nous trois, — hier soir seulement; sans quoi, vous auriez eu plus tôt de nos nouvelles.

— Eh bien, j'ai eu de vos nouvelles à présent, — répliqua Sally en croisant les bras d'un air aussi ferme que si elle eût été résolue à nier un fait jusqu'à la mort. — Il semble que vous avez dans la tête quelque chose de relatif à elle, — dites-le, et prouvez-le, voilà tout. — Vous l'avez trouvée, dites-vous? — En ce cas je puis vous dire que vous avez trouvé la créature la plus artificieuse, la plus menteuse, la plus voleuse, en un mot la plus infernale petite coquine qui ait jamais existé. — Est-elle ici? — demanda-t-elle en regardant autour d'elle.

— Non, — répondit le notaire; — mais elle est en lieu de sûreté.

— Ah! — s'écria Sally, prenant une autre prise de tabac, — elle sera en toute sûreté avec moi, je vous en réponds.

— Je le crois; mais saviez-vous, quand elle s'est enfuie de chez vous, qu'elle avait une double clef de la porte de la cuisine, où vous pensiez qu'elle était bien enfermée tous les soirs, et qu'au moyen de cette double clef elle pouvait rôder chaque nuit

dans toute votre maison, et entendre vos entretiens confidentiels avec votre frère? C'est ainsi qu'elle entendit la conversation que vous eûtes ensemble la nuit qui précéda le jour où un jeune homme innocent fut accusé de vol par suite d'un abominable complot qui mérite toutes les épithètes que vous avez appliquées à cette petite créature, et quelques unes encore plus fortes. Elle répétera aujourd'hui cette histoire devant un magistrat, et vous aurez l'occasion de l'entendre.

Sally prit encore une prise. Sa physionomie était étonnamment calme; mais il était évident qu'elle avait été prise par surprise, et que si elle s'était attendue à quelque accusation de la part de sa servante, c'était sur un sujet tout-à-fait différent.

— Allons, allons, miss Brass, — dit le notaire, — vous avez beaucoup d'empire sur votre physionomie; mais je vois que vous sentez que, par une chance qui ne s'était jamais présentée à votre imagination, cet infâme complot a été mis au grand jour, et que deux de ceux qui en ont été complices doivent être livrés à la justice. Je n'ai pas besoin de vous dire quel châtiment vous attend, vous le savez aussi bien que moi; mais j'ai une proposition à vous faire. Vous avez l'honneur d'être sœur d'un des plus grands coquins qui soient encore à pendre, et si je puis parler ainsi à une dame, vous êtes parfaitement digne de lui. Mais indépendamment de vous deux, il existe un tiers, un scélérat nommé

Quilp, qui a été le premier moteur de ce complot diabolique, et qui, je crois, a en lui encore plus de méchanceté que vous n'en avez à vous deux. Par amour pour vous, miss Brass, faites-nous le plaisir de nous révéler toute l'histoire de cette abominable affaire. En agissant ainsi, vous vous mettrez en sûreté, et vous ne nuirez pas à votre frère, car nous avons déjà contre lui, comme contre vous, des preuves suffisantes. Je ne vous dirai pas que nous vous conseillons cette mesure par compassion pour vous, car vous ne nous en inspirez aucune; c'est une nécessité à laquelle nous sommes réduits, et la politique doit vous engager à suivre notre avis. — Dans une affaire comme celle-ci le temps est extrêmement précieux, — ajouta M. Witherden en tirant sa montre, — faites-nous donc connaître votre détermination sans délai.

Miss Sally les regarda successivement tous trois, un sourire sur les lèvres; prit deux ou trois prises de tabac coup sur coup, et répondit : — Faut-il que je vous dise oui ou non sur-le-champ?

— Oui, — dit M. Witherden.

Cette aimable créature ouvrait la bouche pour répondre, quand la porte s'ouvrit, et la tête de Samson Brass s'y montra. Il portait attaché au haut de son front un grand garde-vue vert qui lui couvrait presque tout le visage. Les trois amis firent un mouvement de surprise à cette apparition; mais sans avoir l'air de s'en apercevoir, Brass entra, referma la porte,

les salua de la manière la plus servile et la plus abjecte.

— Sally, — dit-il en entrant, — taisez-vous, et laissez-moi parler. — Messieurs, si je voulais vous exprimer le plaisir que j'éprouve en me trouvant ici avec trois hommes honorables, unis par une heureuse similitude d'opinions et de sentiments, vous pourriez à peine me croire; mais, quoique j'aie été infortuné, je dirai même criminel, si une expression si dure peut être admise dans une société comme celle-ci, j'ai ma portion de sensibilité comme un autre.

— Gardez le silence, idiot que vous êtes! — s'écria Sally.

— Paix, ma sœur, je sais ce que je dis et ce que je dois dire. — Relativement à votre conversation avec miss Brass, messieurs, je l'ai entendue depuis le commencement. J'ai rencontré ma sœur venant ici; étant naturellement curieux, j'ai voulu voir où elle allait; je l'ai suivie jusqu'ici, et s'il faut l'avouer, j'ai écouté à la porte.

— Si vous n'avez pas perdu l'esprit, n'en dites pas davantage! — s'écria encore sa sœur.

— Comme nous avons l'honneur d'être membres de la même profession, monsieur Witherden, — continua Brass sans s'inquiéter de cette nouvelle interruption, — pour ne rien dire de ce gentleman qui a été mon locataire, et qui a en quelque sorte reçu l'hospitalité sous mon toit, je crois que vous auriez pu commencer par m'offrir à moi-même

l'alternative que vous avez proposée à ma sœur. Oui je le crois. — Et maintenant, messieurs, — ajouta-t-il en soulevant le garde-vue qui lui cachait presque toute la figure, — si vous voulez me faire le plaisir de me regarder, et que vous me demandiez qui a été cause des blessures et des meurtrissures dont tout mon visage est couvert, je vous répondrai : — Quilp ! — Quilp ! — Quilp !

Les trois amis se regardèrent, mais ne dirent rien.

— Oui, messieurs, c'est Quilp qui m'a attiré pendant la nuit dans son antre infernal, qui m'y a forcé à avaler du feu liquide, qui m'a congédié sans lumière par une obscurité profonde, et qui éclatait de rire en m'entendant tomber à chaque instant sur des planches hérissées de clous et sur des monceaux de bois et de vieilles ferrailles ; — Quilp, qui dans toutes nos relations d'affaires ne m'a jamais traité que comme un chien ; — Quilp, que j'ai toujours haï de toute mon âme ; — Quilp enfin qui, après avoir imaginé et inventé le plus noir complot, veut aujourd'hui m'en laisser toute la responsabilité. — A quoi tout cela doit-il me conduire, messieurs ?

Personne ne répondit, et il continua.

— Je vais vous le dire, puisque la vérité est connue, et la vérité est une chose grande et sublime, messieurs ; — il vaut mieux l'accuser moi-même, que d'attendre qu'il m'accuse. S'il faut un dénonciateur pour le triomphe de l'innocence, pourquoi ne le serais-je pas ? — Comparativement parlant,

vous êtes en sûreté, Sally, et par conséquent c'est à moi que je dois songer.

Après avoir ainsi parlé, Brass raconta toute l'histoire depuis son origine, faisant tomber tout le blâme sur celui qui l'avait mis en œuvre, se représentant comme un saint, quoique sujet, dit-il, aux faiblesses humaines.

— Je ne suis pas homme à faire les choses à demi, messieurs, — continua-t-il. — Comme dit le proverbe, — y étant pour un penny, autant vaut y être pour une guinée. Faites donc de moi ce qu'il vous plaira, et conduisez-moi où vous voudrez. Si vous désirez avoir par écrit la déclaration que je viens de vous faire, je suis prêt à la rédiger. Vous aurez quelques ménagements pour moi, j'en suis sûr, car vous êtes des hommes d'honneur; mais punissez Quilp; traitez-le sévèrement; foulez-le aux pieds, il m'en a fait autant bien des fois.

— Et voilà mon frère! — s'écria miss Brass, relevant la tête, qu'elle avait jusqu'alors appuyée sur ses deux mains; — voilà mon frère! — ce frère pour qui j'ai si long-temps travaillé, et en qui je croyais qu'il y avait quelque chose de mâle!

— Prenez garde, ma chère Sally! vous êtes désappointée; vous ne savez plus ce que vous dites, et vous risquez de vous compromettre.

— Misérable lâche! — s'écria-t-elle en lui lançant un regard de mépris, — vous aviez peur que je ne prisse l'avance sur vous. Mais croyez-vous

donc qu'ils eussent tiré de moi un seul mot? Vingt ans de menaces et de promesses n'y auraient pas réussi.

— Vous pensiez peut-être ainsi dans l'origine, mais vous auriez changé d'avis si je n'étais arrivé, et vous auriez volontiers acheté votre sûreté aux dépens de la mienne. — Parlez, messieurs, que désirez-vous que je fasse?

Les trois amis se consultèrent quelques instants, après quoi le notaire dit à Samson que s'il voulait faire une déclaration par écrit, il y avait sur la table, plumes, encre et papier. Mais il ajouta qu'il faudrait aussi que Samson les accompagnât chez un magistrat, et que par conséquent il ne devait consulter que lui-même sur ce qu'il avait à dire et à faire.

— Messieurs, — dit Brass, s'approchant de la table, et s'apprêtant à écrire, — je vous prouverai que je mérite les ménagements que je suis sûr que vous aurez pour moi, par une véracité franche et à toute épreuve.

Pendant que son frère était à écrire, la charmante Sally se promenait dans la chambre, ayant toute l'allure d'un homme, tantôt les bras croisés sur sa poitrine, tantôt les mains derrière le dos. Enfin elle parut se lasser de cet exercice, et s'asseyant sur un fauteuil près de la porte, elle eut l'air de s'endormir. Nous disons — elle eut l'air, — parce qu'on supposa ensuite avec assez de vraisemblance qu'elle n'était pas véritablement endor-

mie, car on s'aperçut tout-à-coup qu'elle était sortie fort adroitement sans que personne s'en doutât, et elle ne revint pas.

Le soir arrivait quand M. Brass eut fini sa tâche. Les trois amis firent alors venir un fiacre, et le conduisirent chez un magistrat. Celui-ci, après avoir entendu le compte que M. Witherden lui rendit de l'affaire, et avoir lu la déposition de l'honnête procureur, fit conduire ce dernier en lieu sûr, afin d'être certain qu'il aurait le plaisir de le revoir le lendemain. Il congédia ensuite les trois amis avec l'assurance satisfaisante qu'un mandat d'arrêt serait décerné le jour suivant contre Quilp ; et que, dès que le secrétaire d'État ministre de l'intérieur serait dûment informé de toutes les circonstances de cette affaire, la mise en liberté de Christophe Nubbles ne pouvait souffrir ni retard ni difficulté.

Cette besogne terminée, les trois amis retournèrent près de M. Swiveller, qui s'était trouvé en état de se lever une demi-heure. Mistress Garland était partie, mais M. Abel était encore avec lui, ayant promis à son père d'attendre son retour. Après qu'on eut informé Richard de tout ce qui s'était passé, M. Garland, son fils et le gentleman se retirèrent, le laissant avec M. Witherden et la petite servante.

— Puisque je vous trouve si bien, — lui dit le notaire, en s'asseyant près de son lit, — je crois pouvoir me hasarder à vous apprendre une nou-

velle dont je dois la connaissance à ma profession.

Ces derniers mots ne firent pas naître des idées fort agréables dans l'esprit de M. Swiveller ; car, ayant beaucoup de petites dettes, il s'imagina sur-le-champ qu'il s'agissait de quelque poursuite commencée contre lui à la requête d'un de ses créanciers, et avant sa maladie il avait déjà reçu plusieurs lettres qui l'en menaçaient.

— Certainement, monsieur, — répondit-il; — j'espère que ce n'est rien d'une nature très désagréable.

— Si je le croyais, j'attendrais un moment plus convenable pour vous en parler. Je vous dirai d'abord que nos amis qui sortent d'ici n'en sont pas instruits, et que les bontés qu'ils ont eues pour vous ont été entièrement gratuites et désintéressées.

— Je n'en doute pas, monsieur, et je leur en suis très obligé.

— J'avais déjà fait quelques recherches pour vous découvrir, et je ne me doutais guère que le hasard vous offrirait à mes yeux dans des circonstances si extraordinaires. — Vous êtes neveu de miss Rébecca Swiveller, demeurant à Cheselbourne, comté de Dorset, où elle est décédée le...

— Décédée, monsieur!

— Oui. Elle dit dans son testament que, si vous vous étiez mieux conduit, vous auriez recueilli toute sa fortune, qui était de vingt-cinq mille livres ster-

ling; mais ayant été mécontente de votre conduite, elle en a disposé autrement. Cependant elle vous a laissé une rente annuelle et perpétuelle de cent cinquante livres sur les fonds publics, mais substituée à vos héritiers directs ou collatéraux, afin de vous mettre dans l'impossibilité d'en dissiper le capital. Dans les circonstances où vous vous trouvez, je crois pouvoir vous féliciter de ce legs.

— Oui, monsieur, — dit Swiveller pleurant et riant en même temps, — et j'en remercie ma tante. — De par le ciel ! — je ferai de la pauvre Marquise une savante, elle portera des robes de soie, et elle ne manquera jamais d'argent, ou puissé-je ne jamais sortir vivant de cette chambre!

CHAPITRE LXVII.

—

On avait gardé le plus profond secret sur tout ce qui a été rapporté dans le chapitre précédent, afin que M. Quilp ne pût apprendre les mesures qui avaient été prises contre lui, ni se douter de la mine qui était sur le point d'éclater sous ses pieds. Le nain n'avait donc aucun soupçon de ce qui se passait, et il était notamment très satisfait du résultat de ses manœuvres contre Kit. Ayant alors différents comptes à faire, il était resté depuis deux jours enfermé dans son antre, où il trouvait le silence et la solitude qui conviennent à une telle occupation. Il n'y avait vu personne, que son affidé Tom Scott, et n'en était pas sorti un instant. Le troisième jour le trouva encore occupé de cette besogne, et peu disposé à l'interrompre en sortant.

C'était le lendemain du jour où Samson Brass avait été conduit devant un magistrat; par conséquent, celui qui menaçait la liberté de Quilp, et qui devait amener la révélation dangereuse pour ses intérêts et sa sûreté. Dans les quartiers les plus élevés de la ville, et à la plus belle heure de la journée, l'atmosphère était remplie de vapeurs humides, froides, et sombres, et dans les endroits bas et

marécageux, comme le quai de Quilp, un brouillard épais permettait à peine de distinguer les objets à deux pas. L'obscurité de la nuit augmenta encore la densité de ce brouillard, et des deux rives de la Tamise on n'apercevait plus les lumières et les feux allumés sur les bâtiments qui y étaient à l'ancre.

Quilp avait quitté l'ouvrage; il avait fait allumer un grand feu par Tom Scott, et après avoir avalé un grand bol de rhum presque bouillant, il allumait sa pipe, quand il entendit frapper à la porte de son comptoir. Il ouvrit doucement la petite fenêtre, et y avança la tête pour demander qui était là.

— C'est seulement moi, Quilp, — répondit une voix de femme.

— C'est seulement vous? Et que venez-vous faire ici, drôlesse? Comment osez-vous approcher du château de l'ogre?

— Je vous apporte quelques nouvelles, — répondit mistress Quilp; — ne soyez pas en colère contre moi.

— Sont-ce de bonnes nouvelles, des nouvelles agréables? La vieille dame est-elle morte?

— Je ne sais quelles sont ces nouvelles, c'est une lettre que je vous apporte.

— Jetez-la par la fenêtre et allez-vous-en.

— Mais écoutez-moi, Quilp! écoutez-moi, je vous en prie.

— Eh bien, parlez, mais en peu de mots.

— Elle a été apportée à la maison il n'y a pas une heure par un enfant qui ne connaissait pas la personne qui la lui avait remise, mais qui était chargé de dire qu'il fallait vous l'envoyer sur-le-champ, attendu qu'elle était de la plus grande importance. — Mais permettez-moi d'entrer, Quilp! je suis toute mouillée; je grelotte de froid; vous ne sauriez croire combien de fois je me suis perdue par cet épais brouillard. Que je me chauffe quelques minutes, et je m'en irai dès que vous me l'ordonnerez.

Son aimable époux hésita un instant. Augmenter les souffrances de sa femme, c'eût été un plaisir pour lui; mais il réfléchit que la lettre pouvait exiger une réponse, et qu'en ce cas il l'en chargerait, et cette considération le détermina à lui ouvrir la porte. Elle entra, lui remit la lettre, et se mit à genoux devant le feu pour se chauffer.

— Je suis bien aise que vous soyez mouillée, — lui dit Quilp en fronçant les sourcils; — bien aise que vous ayez froid, et que vous vous soyez égarée. Vos yeux rouges d'avoir pleuré me font plaisir à voir.

— Quelle cruauté, Quilp! — dit-elle en sanglotant.

— Croyait-elle que j'étais mort? — dit Quilp en grimaçant comme un singe. — Espérait elle qu'elle allait avoir tout mon argent, et qu'elle pourrait épouser en secondes noces Frédéric Trent? Ah! ah! ah!

La pauvre femme ne répondit rien à ces sarcasmes; elle continua à se chauffer en pleurant, à la grande satisfaction de Quilp, qui regarda enfin l'adresse de la lettre qu'elle lui avait remise. — Oh! — dit-il aussitôt, — je connais cette écriture; c'est celle de la charmante Sally. — Il ouvrit la lettre, et lut ce qui suit :

« L'idiot s'est laissé intimider; il nous a trahis » tous deux. On sait tout. Veillez à votre sûreté et » cachez-vous bien, car on vous cherche déjà. On » ne me trouvera pas; j'y ai mis bon ordre. Faites » de même, et ne perdez pas de temps. — S. B. » demeurant ci-devant dans B. M. »

Pour bien décrire les divers changements qui s'opérèrent sur la physionomie de Quilp pendant qu'il lisait cinq ou six fois de suite ce billet, il faudrait connaître un langage qui n'a jamais été ni écrit ni parlé, ni lu ni entendu. Il fut long-temps sans prononcer un seul mot, tandis que sa pauvre femme tremblait d'alarme en voyant les regards distraits qu'il jetait sur elle. Enfin il s'écria :

— Oh! si je le tenais! — si je le tenais ici!

— Qu'avez-vous donc, Quilp? De qui parlez-vous?

— Je le noierais! — continua le nain sans faire attention à sa femme. — C'est pourtant une mort trop douce, trop prompte; mais la rivière n'est qu'à deux pas; je pourrais le conduire amicalement

jusque sur le bord, un doigt passé dans une boutonnière de son habit, plaisanter avec lui, et l'y précipiter tout-à-coup. — On dit que ceux qui se noient reviennent trois fois sur la surface de l'eau; quel plaisir de l'y voir reparaître ainsi, de jouir de ses contorsions et de son agonie, de le repousser dans le courant s'il se rapprochait du rivage!

— Quilp, — bégaya sa femme, — quelque chose va-t-il mal?

— Ce misérable chien! — continua Quilp sans l'entendre; — je croyais que son caractère lâche et rampant était la meilleure garantie que je pouvais avoir de son silence. O Brass! ami si fidèle, si affectionné, si complimenteur, si je vous tenais seulement ici!

Sa femme qui s'était retirée à l'autre bout du comptoir pour ne pas avoir l'air de l'écouter, se hasarda à se rapprocher de lui, et elle allait lui parler, quand il courut vers la porte, l'ouvrit, et appela Tom Scott, qui jugea à propos de paraître sur-le-champ.

— Venez! — lui dit le nain; — vous allez la reconduire chez elle. — Ne venez pas ici demain; le quai sera fermé. — N'y revenez que lorsque je vous en donnerai ou vous en enverrai l'ordre. — M'avez-vous entendu?

Tom lui répondit par un geste affirmatif, et fit signe à mistress Quilp de le suivre.

— Quant à vous, — dit le nain, s'adressant à sa femme, — ne faites aucune question sur moi; ne cherchez pas à savoir où je suis; ne parlez pas de moi. Je ne serai pas mort, mistress Quilp; cela ne vous consolera-t-il pas?

— Mais qu'y a-t-il donc, Quilp? — s'écria-t-elle; — où allez-vous? Dites-moi quelque chose de plus.

— Je dirai et je ferai ce qui ne vous plaira guère! — s'écria le nain en la saisissant par le bras, — à moins que vous ne partiez à l'instant.

— Vous est-il arrivé quelque malheur? Dites-moi seulement cela!

— Oui. — Non. — Que vous importe? — Je vous ai dit ce que vous deviez faire; et malheur à vous si vous ne m'obéissez pas! — Partez-vous?

— Je pars, — je pars à l'instant, Quilp; mais dites-moi auparavant si cette lettre a quelque rapport à ma chère petite Nelly. Vous ne pouvez vous figurer combien de fois, la nuit comme le jour, j'ai éprouvé des remords de l'avoir trompée une fois! J'ignore si je lui ai nui; mais ma conscience me le reproche, quoique je l'aie fait par votre ordre.

Le nain courroucé ne répondit rien; mais il saisit son arme ordinaire, — une barre de fer rouillée, — avec une telle fureur, que Tom épouvanté tira mistress Quilp par le bras, et l'entraîna dans sa fuite. Quilp, emporté par la fureur, les poursuivit, malgré l'obscurité, et se trouva, sans s'en douter,

à la porte de son quai. Croyant qu'ils en étaient sortis, il baissa les barres de fer massives qui servaient à la fermer, fit le double tour, et chercha à regagner son repaire, les ténèbres devenant à chaque instant plus épaisses.

— Cette nuit sera bonne pour voyager incognito, — se dit-il à lui-même; — je sortirai de mon quai en grimpant par-dessus la palissade qui le sépare de celui du voisin à gauche, ou en escaladant le mur qui le termine sur la droite. — O Samson! ô mon digne ami! si je pouvais, avant de partir, vous serrer dans mes bras! je ne vous laisserais pas une côte qui ne fût brisée.

Il se passa plus d'une demi-heure avant qu'il pût retrouver son comptoir, tant l'obscurité était grande. Enfin il y arriva. Son premier soin fut de se chauffer, et il but ensuite un bol de rhum brûlant, comme si c'eût été une liqueur rafraîchissante. Il rassembla alors le peu d'objets qui lui parurent indispensables, et en remplit ses poches, faisant en même temps un nouveau soliloque.

— Et cette Sally, — dit-il, — c'est une femme à qui l'on ne peut refuser du courage, de la résolution et de la fermeté. Etait-elle donc endormie ou pétrifiée? Elle aurait pu le poignarder ou l'empoisonner bien aisément. Elle a dû prévoir ce qui allait arriver. Pourquoi ne m'avertit-elle que lorsqu'il est trop tard? — Et qui est cause de ce qui m'arrive?

Ce vieux fou et sa petite-fille. Mais je serai encore leur mauvais génie. — Et vous, honnête Kit, vertueux Kit, prenez garde à vous : quand je hais, je mords ; et il n'y a personne que je haïsse plus que vous. Vous triomphez aujourd'hui, mais j'aurai mon tour. — Qu'est-ce que cela?

On frappait à la porte du quai. Il écouta, et quelques instants après on y frappa de nouveau à coups redoublés.

— Déjà ! — s'écria-t-il ; — et si pressés d'entrer ! Mais vous serez désappointés, mes bons amis. — Il est heureux que j'aie été averti. — Sally, je vous remercie.

Il éteignit sa chandelle pour que la clarté ne pût servir de guide à ceux qui continuaient à frapper, s'ils venaient à bout d'enfoncer la porte. Dans sa précipitation pour éteindre aussi le peu de feu qui restait, il renversa le vieux poêle, qui se brisa en tombant, et dont les débris couvrirent les charbons. Il sortit alors de sa tanière à tâtons, et se trouva en plein air. Mais, quoiqu'il ne fût guère que huit heures du soir, la nuit la plus obscure aurait été comme le plus beau jour en comparaison des ténèbres qui l'entouraient.

En ce moment, on cessa de frapper à la porte. Il se mit en marche, se dirigeant, à ce qu'il croyait, vers la palissade dont il avait parlé, marchant lentement, les bras tendus en avant, et voyant à peine ses mains. Bientôt il crut s'être trompé de chemin,

changea de direction, et enfin il ne sut plus dans quel endroit de son quai il se trouvait.

— Si mes bons amis voulaient encore frapper, — dit Quilp, dont les yeux faisaient des efforts inutiles pour percer à travers l'obscurité, — ce bruit m'apprendrait de quel côté je dois diriger mes pas. — Mais aucun bruit ne se faisait entendre, si ce n'est les aboiements de quelques chiens; et comme il savait qu'il y en avait sur les quais voisins et à bord des bâtiments qui étaient à l'ancre sur la rivière, ce bruit ne pouvait dissiper son incertitude.

— Si je trouvais la palissade ou la muraille, — dit-il en continuant à marcher, les bras toujours en avant, — je saurais quel est mon chemin. — O mon excellent ami! si je vous tenais un bras, je pourrais consentir à ne jamais revoir la clarté du jour.

Comme il prononçait ces mots, un pied lui manqua, il tomba : — il était dans la rivière.

Quand il revint à la surface, il entendit des voix qui l'appelaient. Il les reconnut. Sa femme et Tom Scott s'étaient égarés dans les ténèbres, et ne savaient comment sortir du quai. Il leur répondit par une sorte de rugissement, mais inutilement : il s'enfonça au même instant; et la marée, d'accord avec le courant, l'entraîna plus loin. Un nouvel effort lui permit de respirer encore une fois. Il vit près de lui un objet noir : c'était un bâtiment à

l'ancre; il en toucha d'une main la surface glissante; mais l'eau l'emporta de nouveau, le fit passer sous la quille, et déposa enfin son hideux cadavre sur une rive basse et marécageuse où des pirates de rivière avaient été pendus avec des chaînes quelques jours auparavant.

CHAPITRE LXVIII.

—

Des appartements bien éclairés, un feu brillant dans une grille bien polie, des voix enjouées. des visages rayonnant de plaisir, des cœurs affectueux, des yeux versant des larmes de joie; quel changement pour Kit! c'était pourtant ce qui l'attendait, et l'on avait passé une bonne partie de la journée à le préparer à ce bonheur. On lui avait dit d'abord qu'on espérait avoir des preuves de son innocence, puis qu'on les avait trouvées, ensuite qu'elles étaient entre les mains du secrétaire d'État; et enfin dans la soirée, le vieux M. Garland arriva à la prison porteur de l'ordre pour le remettre sur-le-champ en liberté, et il l'emmena de suite à Abel-Cottage.

En descendant de voiture, la première personne que Kit aperçut fut sa bonne mère, qui le serra dans ses bras en pleurant de joie, mais sans pouvoir prononcer un seul mot. A côté d'elle était la mère de Barbe, tenant, suivant sa coutume, le petit Jacob par la main, et son plus jeune frère dans ses bras. Plus loin il vit Barbe, pâle comme la mort, qui aurait bien voulu s'avancer vers lui, mais qui restait appuyée contre la muraille de la maison, de crainte que ses jambes ne lui refusassent leur ser-

vice, tant était vive son émotion. Kit aurait volontiers couru près d'elle; mais la bonne mistress Garland descendait en ce moment le petit péristyle de la maison, et s'avançait vers Kit pour lui serrer la main. M. Abel la suivait, et, dans l'excès de sa joie, il embrassa tout le monde, en commençant par Kit, et en finissant par le gentleman, qui avait si bien coopéré à faire reconnaître l'innocence de Kit, et qui n'avait pas voulu manquer de se trouver à cette réunion joyeuse, quoique tout le monde eût les yeux humides.

Mais qu'était devenue Barbe pendant tout ce temps? Barbe avait perdu connaissance, et on l'avait transportée dans une chambre voisine de la salle à manger, où sa mère et celle de Kit employèrent avec profusion le vinaigre et l'eau froide avant de pouvoir la rappeler à la vie. Dès qu'elle en eut donné quelques signes, mistress Nubbles alla dire un mot à l'oreille de son fils, qui la suivit aussitôt, et elle le conduisit dans la chambre où était Barbe, assise dans un grand fauteuil, avec un coussin derrière sa tête. — Barbe, dit mistress Nubbles voilà Kit qui vient vous voir. — Est-ce bien lui? s'écria-t-elle. — Oui, Barbe, oui, c'est moi; je suis libre à présent. — Mais en ce moment M. Garland et M. Abel appelaient Christophe à grands cris, et les deux mères le poussèrent hors de la chambre en lui disant d'aller rejoindre ses amis, tandis que Barbe riait et pleurait en même temps.

Dès qu'il fut arrivé, M. Garland le fit entrer dans la salle à manger, où était servi un souper froid qui aurait pu être offert à des hôtes de la première distinction. Mistress Garland avait déjà fait placer à table le petit Jacob, qui attaquait avec ardeur une tranche de plum-cake, les yeux fixés sur les oranges et les figues qui devaient la suivre. Mistress Nubbles et la mère de Marthe furent appelées pour y prendre place, et si Marthe elle-même n'y parut point, ce fut parce que sa faiblesse y mettait obstacle. Dès que tous les convives furent en place, le gentleman, qui était aussi affairé qu'aucun gentleman put jamais l'être, fit le tour de la table, remplit tous les verres d'excellent vin, et porta la santé de Christophe Nubbles. S'avançant ensuite vers lui, il lui présenta une belle montre d'argent, sur la caisse de laquelle étaient gravés les mots: — Christophe Nubbles — présent d'un ami.

Tous les cœurs étaient épanouis, et le souper dura long-temps. Quand on se fut levé de table, Kit se souvint qu'il y avait un ami qu'il n'avait pas encore vu, attendu qu'on ne pouvait convenablement l'introduire dans la salle à manger, et il se rendit à l'écurie. Le poney cabriola et hennit de joie en le revoyant, et tandis que Kit lui passait la main sur le dos, le poney frottait son nez sur le bras de Kit.

Mais comment se fit-il que Barbe entra précisément en ce moment dans l'écurie? C'est que, depuis

que Kit était absent, le poney n'avait voulu recevoir que d'elle sa nourriture, et dès qu'elle eut recouvré toutes ses forces, elle voulut aller lui donner son souper. Elle s'arrêta à la porte en rougissant; mais Kit courut à elle, et lui dit qu'ils ne s'étaient pas encore donné la main. Barbe lui tendit aussitôt la sienne, et Kit la pressa doucement. On n'est pas bien loin l'un de l'autre quand on se donne la main. Il était donc naturel que Kit aperçût une larme qui tremblait encore sur les cils bruns de Barbe, et il ne l'était pas moins que Barbe levât les yeux sur lui et rencontrât les siens. Ne l'était-il pas autant que Kit l'embrassât? Elle s'écria: — Fi donc, Kit! — Mais elle ne l'empêcha pas de recommencer. Peut-être même l'aurait il embrassée une troisième fois, si le poney ne se fût mis à hennir et à trépigner. Kit se tourna un instant vers lui, et pendant ce temps Barbe disparut.

Dans le cours de la soirée, M. Garland tira Kit à l'écart, et lui dit qu'il avait à lui apprendre quelque chose qui le surprendrait beaucoup. Kit pâlit, et parut si inquiet que M. Garland se hâta d'ajouter que la surprise n'aurait rien de désagréable. Il lui demanda ensuite s'il était disposé à faire un voyage le lendemain avec lui.

— Un voyage, monsieur?

— Oui, un voyage, — avec notre ami le gentleman qui est là-bas. — En devinez-vous le motif? Kit pâlit encore et secoua la tête.

— Je vois que vous le devinez. Dites-moi ce que vous pensez.

Kit murmura quelques mots indistincts, parmi lesquels M. Garland ne put entendre que les mots : « Miss Nelly. »

— Vous avez deviné juste, — dit-il ; — nous avons découvert leur retraite, et c'est là que nous allons.

Kit murmura plusieurs questions : — Comment et depuis quand avait-on fait cette découverte ? — Se portait-elle bien ? — Était-elle heureuse ?

— Je la crois heureuse, — répondit M. Garland, — et j'espère qu'elle se porte bien. Elle a été faible et souffrante, mais dans la lettre que j'ai reçue hier, on me dit qu'elle va mieux. — Asseyez-vous, et je vous conterai le reste. — Vous savez que j'ai un frère, car je vous en ai parlé plusieurs fois, et vous avez vu son portrait, fait dans sa jeunesse, qui est dans mon salon. Ce frère demeure assez loin d'ici, depuis bien des années, avec un ancien ami, ministre de l'église anglicane. Quoique nous nous aimions véritablement en frères, il y a bien long-temps que nous ne nous sommes vus, mais nous nous écrivons souvent. Mon frère a le caractère aussi doux et aussi simple que mon fils Abel ; il ne se plaît qu'à faire du bien à tout ce qui l'entoure, et jamais il ne parle du bien qu'il fait. Cependant, dans une lettre qu'il m'écrivit il y a quelque temps, il me parla d'un vieillard et de sa petite-fille,

qui étaient arrivés depuis peu dans la paroisse qu'il habite, et à qui il avait rendu, me disait-il, quelques légers services. Il me vint à l'esprit que ces deux individus pouvaient être ceux que notre ami le gentleman désire si vivement découvrir. Je lui montrai cette lettre, il me pria de demander à mon frère des renseignements plus étendus, et une réponse en quatre pages que j'ai reçue hier matin ne nous a laissé aucun doute sur ce sujet. Voilà donc la cause immédiate de notre voyage.

— Cependant, — ajouta-t-il en se levant, — après une journée comme celle-ci, vous devez avoir besoin de repos. Allez donc vous coucher, car nous partirons de bonne heure, et puisse notre voyage se terminer heureusement !

CHAPITRE LXIX.

—

Quoique se ressentant encore des fatigues de la veille, Kit ne s'abandonna pas à la paresse le lendemain matin ; il s'éveilla avant le jour, se leva sur-le-champ, et quand le soleil se montra sur l'horizon, il était prêt à partir. Chacun déploya la même activité ; dès le lever de l'aurore, on travailla aux préparatifs du voyage, et quand ils furent terminés, il ne restait plus qu'à déjeuner, et l'on avait encore une heure et demie à attendre avant que la voiture de voyage arrivât, car on ne l'avait demandée que pour neuf heures.

Cet intervalle de temps parut si long que chacun crut que le temps avait perdu ses ailes ; et, dans toute la maison, Kit fut le seul qui trouva qu'il s'écoulait avec rapidité. La raison en est toute simple, il était près de Barbe ; et, pour la première fois, il avait été frappé, la nuit précédente, de l'idée qu'il aimait Barbe, et qu'il en était parfaitement aimé.

Or, s'il faut dire, la vérité, — et il est de notre devoir de la dire. — Barbe était la seule personne dans Abel-Cottage qui ne partageât pas l'empresse-

ment joyeux que chacun montrait à faire les préparatifs du voyage, et lorsque Kit, dans la plénitude de son cœur, lui parla du plaisir avec lequel il ferait cette excursion, le nuage qui couvrait le front de Barbe parut devenir encore plus épais.

— Vous n'êtes pas de retour ici depuis assez long-temps, monsieur Christophe, — lui dit-elle d'un ton qui annonçait quelque dépit, — pour être si charmé d'en partir déjà.

— Mais songez au but de ce voyage, — dit Kit avec chaleur. — Il s'agit de ramener ici miss Nelly; n'oubliez pas cela. Je suis si charmé de penser que vous allez aussi la voir!

Barbe ne dit pas positivement que ce ne serait pas pour elle un bien grand plaisir, mais elle le montra suffisamment par un secouement de tête qui n'avait rien d'équivoque. Kit fut déconcerté, et ne comprit rien à cette indifférence.

— Je suis sûr, — répondit-il en se frottant les mains, — que vous direz qu'elle a les traits les plus doux et les plus beaux que vous ayez jamais vus.

Barbe secoua la tête encore une fois, et fit la moue, non avec un air d'humeur, mais seulement de manière à arrondir sa petite bouche, et à donner à ses lèvres la forme de deux cerises, comme elles en avaient la couleur.

Il n'y a pas de science dans laquelle un écolier fasse des progrès si rapides que celle dont Kit avait

reçu la veille la première leçon en prenant deux baisers à Barbe. Il vit sur-le-champ ce qu'elle avait au fond du cœur : ce cœur était devenu pour lui un livre ouvert, et il y lisait couramment.

— Barbe, — dit-il, — j'espère que vous n'êtes pas fâchée contre moi ?

— Moi, fâchée contre vous? non sans doute. — Pourquoi serais-je fâchée? — Quel droit ai-je d'être fâchée contre vous, monsieur Christophe ?

— Ah! Barbe! — s'écria-t-il; — pendant tous les chagrins que je viens d'éprouver, j'ai toujours pensé à vous; et j'aurais été encore bien plus malheureux si je n'y avais pas pensé.

Comme Barbe était jolie en rougissant et en tremblant comme elle le fit, pendant que Kit lui parlait ainsi!

— Je vous dis la vérité, Barbe, et ce n'est pas la moitié de ce que je voudrais vous dire. Si je désire que vous soyez charmée de voir miss Nelly, c'est uniquement parce que je voudrais que tout ce qui me plaît vous plût aussi. Je crois que je mourrais volontiers pour lui rendre service; mais je suis sûr que vous penseriez de même si vous la connaissiez comme moi.

Barbe se sentit émue, et regretta d'avoir montré tant d'indifférence.

— J'ai toujours eu coutume de parler d'elle et de songer à elle, comme si c'était un ange bien au-dessus de ma sphère. Quand je pense à elle, c'est

pour me rappeler que j'ai été long-temps à son service et à celui de son aïeul, et que j'ai toujours trouvé en elle une maîtresse pleine de douceur et de bonté. J'ai craint un moment que, si elle se trouvait au milieu d'amis du même rang qu'elle, elle ne fût honteuse d'avoir connu un être d'une condition aussi humble que la mienne, et qu'elle ne me parlât avec froideur, ce qui m'aurait vivement affligé, Barbe; oui, bien vivement. Mais je suis sûr que j'étais injuste envers elle, et que je la retrouverai telle qu'elle a toujours été. — Voilà la vérité, Barbe, toute la vérité, sur ma parole.

Barbe n'était ni fantasque ni capricieuse; elle se repentit de ce mouvement de jalousie, et versa quelques larmes. Nous ne pouvons dire quelles auraient pu être les suites de cet entretien, car, en ce moment, une voiture s'arrêta à la porte, et Kit fut obligé de la quitter brusquement. Quand il arriva dans la cour, M. Garland et le gentleman étaient déjà montés en voiture, et le postillon était en selle. Il monta derrière, et s'assit dans le dickey, enveloppé d'un grand manteau. Il y accrocha une cage : c'était celle qui contenait le serin de Nelly. Mistress Garland et M. Abel près de la portière; plus loin mistress Nubbles, la mère de Barbe et sa fille, qui, pour cette fois, s'était emparée du petit Jacob, faisaient leurs adieux aux voyageurs, les uns de vive voix, les autres par gestes, quand M. Garland donna le signal du départ.

La journée était froide, et un vent piquant leur soufflait en face, faisant tomber le givre des branches d'arbres et des haies, et l'enlevant comme de la poussière. Mais, après avoir respiré près de cinq semaines l'atmosphère d'une prison située dans le cœur de Londres, ce vent, quelque rigoureux qu'il fût, ne semblait à Kit qu'une fraîcheur agréable. Cependant il s'aperçut du froid quand la nuit fut arrivée; car, quoiqu'elle fût belle, et que pas une étoile ne manquât sur le firmament, le vent conservait encore toute sa violence. Mais, chaque fois qu'on changeait de chevaux, Kit descendait du dickey pour payer le postillon, courait en avant pour faire une petite provision de chaleur, ou du moins se dégourdir les jambes, et y remontait quand la voiture le rejoignait.

Les deux amis, dans l'intérieur, avaient charmé l'ennui du voyage en conversant ensemble, et leur conversation avait principalement roulé sur l'objet de leur excursion et sur tout ce qui y avait rapport. Elle fut interrompue par la nuit, chacun d'eux essayant, presque toujours inutilement, de prendre un instant de repos d'un relais à l'autre. Dès que le jour reparut, le gentleman se tourna vers son compagnon, et lui dit : — Êtes-vous bon écouteur?

— Oui, quand le sujet dont on me parle m'intéresse, — répondit M. Garland en souriant; — et

dans le cas contraire, je fais tous mes efforts pour avoir l'air d'y prendre intérêt.

— Eh bien, — reprit le gentleman, — je vais essayer de vous raconter une histoire véritable. Elle ne sera pas longue. Ecoutez.

« Il y avait autrefois deux frères qui s'aimaient tendrement. Il existait entre eux une différence d'âge d'une douzaine d'années, et je ne sais pas si ce ne fut pas un motif pour qu'ils s'aimassent encore davantage. Eh bien, malgré cette disparité d'âge, ils devinrent rivaux; tous deux accordèrent au même objet tout l'amour dont un cœur ardent peut être capable.

» Le plus jeune fut le premier à le découvrir, et il résolut de se sacrifier à son frère. Je ne vous dirai pas combien il eut à souffrir, et de quelle lutte terrible son cœur fut l'arène. Mais, dans sa première jeunesse, il avait été attaqué d'une maladie longue et dangereuse; les médecins l'avaient abandonné, et il n'avait dû la vie qu'aux soins constants de son frère, qui, pendant un an, ne l'avait quitté ni jour ni nuit. Il ne l'avait pas oublié, et le ciel lui accorda la force de renoncer à tout espoir de bonheur pour assurer celui de son frère. Son frère ne fut jamais informé de ce sacrifice. Il quitta l'Angleterre dans l'intention de mourir en pays étranger. Le frère aîné ne tarda pas à épouser celle qu'il aimait; mais il n'y avait qu'un an qu'ils étaient mariés quand elle mourut en lui laissant une fille.

» La mère parut renaître dans cette fille; et vous pouvez vous figurer la tendresse que son père eut pour elle quand il retrouva dans cette fille l'image vivante de celle qu'il avait tant aimée, non seulement pour les traits, mais pour le caractère. Elle n'avait que dix-sept ans quand elle donna son cœur à un homme qui n'était pas en état d'en apprécier la valeur, et qui avait toujours vécu dans la dissipation, pour ne rien dire de plus. Son père n'approuvait pas son inclination; mais il ne put résister aux prières et aux larmes de sa fille, et se disant que ce jeune homme valait peut-être mieux qu'il ne le croyait, ou que la compagnie d'une telle femme devait nécessairement le corriger, il consentit enfin à leur mariage.

» Que de malheurs suivirent cette union mal assortie! Bien loin de se corriger, le mari, qui ne l'avait épousée que par intérêt, se montra bientôt ce qu'il était, joueur et libertin. Non seulement il la négligeait, mais il la maltraitait; et en très peu d'années il mangea la dot qu'il avait reçue en l'épousant. La malheureuse supporta tout avec une patience et une résignation dont une femme seule est capable, et ne se plaignit jamais. Ils tombèrent dans la misère. Le père les en tira plusieurs fois, et se ruina presque par amour pour sa fille. Enfin le mari mourut, et sa femme, qui n'avait jamais cessé de l'aimer, le suivit au tombeau après cinq mois de veuvage, laissant à la charge de son père deux en-

fants, un garçon âgé de dix à douze ans, et une fille au berceau.

» L'aïeul de ces deux enfants était alors un homme affaissé sous le poids, non des années, mais des chagrins. Il recueillit les débris de sa fortune, et commença un commerce d'abord de tableaux, et ensuite d'antiquités. Il avait eu ce goût dans sa première jeunesse, et ce fut en s'y livrant qu'il se procura une existence précaire.

» Il fit pourtant donner une bonne éducation à son petit-fils; mais celui-ci ressemblait à son père au moral et au physique. Il fit de mauvaises connaissances, et donna dans tous les dérèglements possibles. Il s'éloigna de son aïeul, et ne le voyait jamais que pour en extorquer de l'argent. Quant à la jeune fille, elle promettait en grandissant d'avoir les charmes et les vertus de sa mère; et quand son aïeul la tenait sur ses genoux, et qu'il considérait ses yeux bleus et pleins de douceur, il croyait presque sortir d'un mauvais rêve, et avoir encore près de lui sa fille au même âge. Ce fut alors qu'il commença à craindre le besoin et la pauvreté, non pour lui, mais pour sa petite-fille. Cette crainte était un spectre qui le poursuivait jour et nuit.

» Pendant tout ce temps, son frère avait voyagé et séjourné dans divers pays étrangers. Après la mort de celle qu'il avait tant aimée, il aurait pu retourner en Angleterre; mais on avait attribué son départ à des causes si injustes et si éloignées

de la vérité, qu'il ne put s'y résoudre. Comme il changeait souvent de place, il avait peu de communications épistolaires avec son frère; cependant il en recevait des nouvelles de temps en temps, et ce fut ainsi qu'il apprit les détails dans lesquels je viens d'entrer.

» Cependant la dernière lettre qu'il reçut de son frère lui peignit si vivement la situation dans laquelle il se trouvait, et les craintes qu'il avait pour l'avenir de sa petite-fille, que, fortement ému par les souvenirs de sa jeunesse, il résolut enfin de retourner dans son pays, et de s'y réunir à son frère. Il réalisa à la hâte toute sa fortune, que ses voyages avaient accrue par suite de l'économie avec laquelle il avait toujours vécu; et ce fut avec une émotion que je ne saurais vous décrire qu'il arriva un soir à la porte de la maison de son frère. Là, il apprit que... »

— Je sais tout le reste, — lui dit M. Garland en lui serrant la main.

— Oui, vous le savez : vous savez le triste résultat de toutes mes recherches; vous savez qu'ayant appris une fois le lieu de leur retraite, j'y suis arrivé trop tard. Fasse le ciel que nous arrivions à temps cette fois-ci! Je m'efforce de l'espérer et de le croire; mais un poids cruel me pèse sur l'esprit, et j'éprouve des craintes qui ne cèdent ni au raisonnement ni à l'espoir.

— Cela ne me surprend pas, — dit M. Gar-

land : — c'est la suite naturelle des événements dont vous venez de me faire le récit, et peut-être aussi du temps affreux que nous avons eu depuis notre départ. — Entendez-vous comme le vent siffle?

CHAPITRE LXX.

—

Ils continuèrent à voyager pendant toute la journée. Depuis leur départ, ils ne s'étaient arrêtés que pour prendre quelque nourriture; mais ils avaient éprouvé, surtout pendant la nuit, de fréquents retards occasionnés par le manque de chevaux; et ils virent bientôt qu'il leur serait impossible d'arriver à leur destination avant la nuit.

Quand le crépuscule commença, le vent cessa; la neige y succéda : elle tombait en gros flocons. La terre en fut bientôt tellement couverte, qu'on n'entendait plus le bruit ni des pieds des chevaux, ni des roues de la voiture.

En arrivant plus tard à un relais situé dans un endroit solitaire, nos voyageurs s'informèrent s'ils avaient encore beaucoup de chemin à faire pour arriver à leur destination. — Dix milles, — répondit une voix d'une fenêtre au second étage; car, dans ce lieu isolé, tout le monde était déjà couché. Dix minutes leur parurent une heure, tandis qu'ils attendaient les chevaux. Enfin un garçon d'écurie, à peine bien éveillé, vint les atteler, et ils continuèrent leur route.

Ils avaient à faire ces dix milles sur une route de

traverse en fort mauvais état; et après qu'ils y eurent fait cinq à six milles, elle se trouva tellement coupée de trous et d'ornières cachés sous la neige, que les chevaux trébuchaient à chaque pas, et que la voiture était en danger de verser à chaque instant. Les trois voyageurs mirent pied à terre, et firent à pied le reste du chemin. La distance semblait interminable; la marche était très pénible, et ils commençaient à croire que le postillon s'était trompé de route, quand ils entendirent à peu de distance l'horloge d'une église sonner minuit. Un instant après, la voiture s'arrêta.

— Nous sommes arrivés, messieurs, — dit le postillon en descendant de cheval. — Et il alla frapper à la porte d'une petite auberge. Personne ne répondit. Il frappa de nouveau, et le même silence continua à régner.

— En attendant que les dormeurs s'éveillent, — dit le gentleman, — faisons quelques pas en avant; chaque moment d'attente est un supplice pour moi.

M. Garland y ayant consenti, ils se remirent en marche, et malgré la neige épaisse qui continuait à tomber, ils remarquèrent qu'ils étaient dans une rue, si l'on peut donner ce nom à un rassemblement de chaumières mal bâties, sans alignement, et disséminées comme au hasard. Bientôt ils se trouvèrent près d'une église antique surmontée d'une grande tour, et à quelques pas plus loin ils passèrent devant la porte du cimetière. Là ils vi-

rent une faible lumière briller à travers la croisée d'une chaumière voisine, et Kit y courut pour demander leur chemin.

Dès qu'il eut parlé, un vieillard se présenta à la fenêtre, en s'enveloppant d'un vêtement quelconque pour se garantir du froid, et il demanda ce qu'on lui voulait à une pareille heure de la nuit: — Mon métier n'est pas de nature à exiger que je me lève la nuit, et surtout quand je souffre d'un rhumatisme.

— Pardon, — répondit Kit, — je ne vous aurais pas appelé si j'avais su que vous étiez vieux et malade.

— Vieux! — Comment savez-vous que je suis vieux? Je ne suis peut-être pas si vieux que vous le pensez. — Malade! un rhumatisme n'est pas une maladie, et il y a bien des jeunes gens qui se portent plus mal que moi, quoique je ne prétende pas être très vigoureux pour mon âge. — Mais excusez-moi si je vous ai parlé un peu rudement; mes yeux ne sont pas très bons, surtout la nuit, et ce n'est l'effet ni de l'âge ni d'une maladie, car ils n'ont jamais été bons; je n'avais pas remarqué que vous êtes étranger dans ce pays.

— Je suis fâché de vous avoir tiré de votre lit, — dit Kit; — mais ces deux messieurs que vous voyez à quelques pas, sont étrangers comme moi, et ont besoin d'aller au presbytère. Vous pouvez sans doute nous en indiquer le chemin?

— Je dois le pouvoir, car, vienne l'été prochain, il y aura cinquante ans que je suis fossoyeur dans cette paroisse. — Suivez le premier sentier à droite, et vous y serez bientôt. — J'espère que vous n'apportez pas de mauvaises nouvelles à notre digne ministre ?

Kit le remercia, répondit négativement à sa question, et il retournait vers les deux amis, quand son attention fut attirée par la voix d'un très jeune enfant qui se montra à une fenêtre voisine.

— Qu'est-ce que cela ? — criait vivement l'enfant. — Mon songe s'est-il réalisé? Parlez-moi, qui que vous soyez !

— Pauvre enfant ! — dit le fossoyeur.

— Mon songe s'est-il réalisé? — s'écria de nouveau l'enfant, d'une voix à faire tressaillir ; — mais non, non, cela est impossible.

— Je devine ce qu'il veut dire, — reprit le fossoyeur. — Retournez dans votre lit, mon cher enfant.

— Ah ! — s'écria l'enfant avec l'accent du désespoir ; — je savais que cela était impossible avant de le demander ; mais la nuit dernière, celle-ci encore, j'ai fait le même songe. Je ne puis m'endormir sans qu'il revienne.

— Pensez à autre chose, — dit le vieillard, — et il ne reviendra plus.

— Je ne suis pas fâché de faire ce rêve en dor-

mant, — dit l'enfant; — mais je suis si triste, si triste, quand je m'éveille !

— Tâchez de vous rendormir, mon enfant, et que Dieu vous protège ! — dit le fossoyeur en fermant sa fenêtre.

— Bonne nuit! — dit l'enfant, se retirant aussi.

Kit retourna vers les deux amis qui l'attendaient, ému par ce qu'il venait d'entendre, quoique son émotion eût pour cause l'accent touchant de la voix de l'enfant, plutôt que les paroles qu'il venait de prononcer, puisqu'il ne pouvait en comprendre le sens. Ils prirent alors le sentier indiqué par le fossoyeur; mais en arrivant près du presbytère, ils virent à peu de distance, entre le cimetière et l'église, une lumière solitaire briller à la fenêtre d'un grand bâtiment, dont une partie était en ruines.

— Quelle peut être cette lumière? — demanda le gentleman.

— D'après ce que m'a écrit mon frère, — répondit M. Garland, — ce doit être là qu'ils demeurent. Je ne vois pas d'autres ruines dans les environs.

— Ils ne peuvent être éveillés à une pareille heure, — dit le gentleman.

Kit proposa d'aller faire une reconnaissance de ce côté, tandis qu'ils sonneraient au presbytère, et qu'ils attendraient qu'on leur ouvrît la porte. En ayant obtenu la permission, il partit à grands pas, tenant en main la cage contenant le serin de Nelly.

Il s'approcha le plus doucement possible de la fenêtre éclairée, appuya une joue contre un carreau de vitre, écouta avec la plus grande attention, et n'entendit pas le moindre bruit. Cependant il régnait un si profond silence dans tous les environs, que si quelqu'un eût été dans cette chambre, il aurait pu l'entendre respirer, quand même il eût été endormi.

Un rideau était tiré sur la partie inférieure de la croisée, de sorte qu'il ne pouvait voir dans l'intérieur, mais nulle ombre ne se dessinait sur ce rideau. Il aurait pu monter sur la muraille à l'aide du lierre qui la tapissait, et regarder dans la chambre par le haut de la fenêtre, mais il pouvait faire du bruit et effrayer Nelly, si par hasard elle se trouvait dans cet appartement.

S'éloignant de la fenêtre, et suivant la muraille du bâtiment, il trouva une porte : il y frappa, et personne ne lui répondit; mais il entendit un bruit singulier dans l'intérieur. Il avait quelque ressemblance avec le gémissement étouffé d'une personne qui souffre; mais ce n'était pas cela, il était trop constant et trop régulier. C'était à son oreille tantôt une espèce de chant, tantôt une sorte de psalmodie lugubre, suivant que son imagination le portait à le croire, car le son était toujours le même et ne s'interrompait jamais. Kit n'avait de sa vie entendu rien de semblable; il tressaillit, et ce bruit continuel, qui semblait avoir quelque chose de

surnaturel, lui glaça le sang dans les veines. Voulant sortir d'incertitude, il leva le loquet et poussa la porte avec le genou. Elle céda, il vit la lueur d'un feu se répercuter sur la muraille, et il entra dans la chambre.

CHAPITRE LXXI.

—

A la lueur rougeâtre d'un feu de bois, — car il n'y avait dans cet appartement ni lampe ni lumière, — Kit vit un vieillard accroupi devant le foyer et ayant le dos tourné vers lui. Son attitude était celle d'un homme qui se chauffe, et pourtant il ne songeait pas à se chauffer, car il n'avait pas les mains étendues vers le feu pour y rappeler la chaleur. Tous ses membres étaient comme ramassés ensemble, sa tête penchée sur sa poitrine, ses bras croisés en dessous, son corps sans cesse agité de droite à gauche comme le balancier d'une pendule, et ce mouvement était accompagné du son lugubre que Kit avait déjà entendu. Un mouvement que fit le vieillard lui permit de le voir à demi-profil. Il fit un pas en avant, puis un autre, puis un troisième; enfin il le vit en face, et il le reconnut sur-le-champ, tout changés qu'étaient ses traits.

— Mon maître! — s'écria-t-il en fléchissant un genou pour se mettre au même niveau, et lui prenant la main, — mon cher maître! parlez-moi, je vous en prie.

Le vieillard le regarda un instant, et murmura

d'une voix creuse : C'en est encore un ! — Combien il y a eu ici de ces esprits cette nuit!

— Je ne suis point un esprit, mon maître; je suis Kit, votre ancien serviteur. Vous devez me reconnaître. — Et où est miss Nelly? — où est-elle?

— Comme les autres. — Ils me font tous la même question. — C'est un esprit.

— Mais où est-elle? — Dites-moi seulement où elle est, — rien que cela.

— Là-bas, — dans l'autre chambre; elle dort.

— Dieu en soit loué!

— Oui, Dieu en soit loué! — Je l'ai prié pour elle bien des fois pendant qu'elle dormait. — Chut! N'a-t-elle pas appelé?

— Je n'ai rien entendu.

— Mais vous devez l'entendre à présent. — Tenez! elle appelle encore. — Me direz-vous que vous ne l'entendez pas? — Qui peut connaître sa voix mieux que moi?

Sans attendre une réponse, le vieillard se leva, et entra bien doucement dans la chambre voisine. Il n'y resta que quelques instants, et il en revint, tenant en main une lampe.

— Vous aviez raison, — dit-il; — elle est endormie, et elle n'a point appelé, à moins que ce ne fût en dormant. J'ai craint que cette lumière ne lui éblouisse les yeux et ne l'éveille.

Il mit la lampe sur la table; mais, la reprenant

de suite, il l'approcha du visage de Kit, soit frappé d'un souvenir momentané, soit par un mouvement de curiosité. Mais il oublia à l'instant même le motif qui l'avait fait agir ainsi, et se détournant, il la replaça sur la table; et ouvrant un vieux coffre d'où il tira quelques vêtements de Nelly, il y passa la main comme pour les brosser. — Pourquoi dors-tu si long-temps, Nelly? — murmura-t-il, — quand tes petits amis viennent demander à la porte : — Où est donc Nelly, — la bonne Nelly? — car il n'y a pas un seul enfant qui ne t'aime de tout son cœur.

Kit ne pouvait parler; ses yeux étaient remplis de larmes.

— Voici sa jolie petite robe, — continua le vieillard, — sa robe favorite. Quelqu'un l'a cachée ici, mais j'aurai soin qu'elle la trouve à son réveil, car je ne veux pas que rien la contrarie. — Et voyez-vous ces petits souliers, monsieur? ils sont bien usés; mais elle les a gardés comme un souvenir du long voyage que nous avons fait ensemble.

Il remit dans le coffre tout ce qu'il en avait tiré, et continua à parler en jetant de temps en temps un regard inquiet sur la chambre voisine.

— Elle n'avait pas coutume de rester couchée si long-temps; mais il faut prendre patience : quand elle sera tout-à-fait bien portante, elle se lèvera de bonne heure, comme elle avait coutume de le faire, et elle reprendra ses promenades du matin. — Qui

est là? — Fermez la porte, vite, vite! Nous avons assez de peine à empêcher le froid d'entrer dans l'autre chambre.

Malgré cette recommandation, la porte s'ouvrit, et M. Garland entra avec son ami. Ils étaient accompagnés de M. Marten, le maître d'école, qui portait une lampe allumée, et du vieux garçon. Il paraît que M. Marten avait quitté le vieillard quelques instants avant que Kit arrivât, pour aller chez lui remettre de l'huile dans la lampe.

L'agitation du vieillard se calma quand il reconnut ses deux amis. Il reprit sa première attitude devant le feu, et fit entendre de nouveau le son monotone dont Kit avait été si vivement frappé. Quant aux deux étrangers, il n'y fit aucune attention. Son frère en resta à quelque distance; le vieux garçon prit une chaise, et s'assit près du vieillard.

Après un assez long silence, il lui dit avec douceur : — Encore une nuit passée sans vous coucher! J'espérais que vous vous souviendriez mieux de la promesse que vous m'aviez faite. Pourquoi ne prenez-vous pas un peu de repos?

— Le sommeil ne me connaît plus, — répondit le vieillard; — il est toujours avec elle.

— Elle serait très fâchée de savoir que vous veillez ainsi. — Vous ne voudriez pas lui causer du chagrin?

— Je n'en sais trop rien; si cela lui donnait une

petite secousse. Il y a si long-temps qu'elle dort! — Et pourtant j'ai tort de parler ainsi, car c'est un bon et heureux sommeil, n'est-ce pas?

— Sans doute, oh! oui, sans doute.

— J'en suis charmé; — et le réveil?

— Ne sera pas moins heureux; il sera plus heureux que la langue ne peut le dire, et que le cœur de l'homme ne peut le concevoir.

Le maître d'école s'assit de l'autre côté du vieillard. — Il m'écoutera, j'en suis sûr, — dit-il au vieux garçon.

— J'écouterai toutes les voix qu'elle aime à entendre, — dit le vieillard.

— Je le sais, — reprit le maître d'école. — Pensez à elle; — pensez à tous les chagrins que vous avez essuyés ensemble, — à toutes les souffrances que vous avez endurées en commun, — aux plaisirs tranquilles et paisibles dont vous avez joui avec elle.

— J'y pense; — je ne pense qu'à cela.

— Eh bien! ne pensez pas à autre chose cette nuit. — Ne songez qu'à ce qui peut rétablir le calme dans votre cœur, et y faire rentrer le souvenir des temps passés. C'est ainsi qu'elle vous parlerait, et c'est en son nom que je vous parle.

— Vous faites bien de parler à voix basse, car nous ne devons pas l'éveiller. Je serais pourtant charmé de voir ses yeux se rouvrir. Il y a un sourire sur ses lèvres: mais ce sourire est toujours le

même; je voudrais qu'il changeât d'expression. Dès son enfance, elle était toujours douce et enjouée.

— Vous nous avez dit bien des fois qu'elle ressemblait à sa mère, et même à la mère de sa mère. Reportez vos pensées aux jours de votre jeunesse. Songez aux différents plaisirs dont elle a été accompagnée. Ne vous souvenez-vous pas d'un enfant plus jeune que vous, qui, dans votre première jeunesse, vous aimait avec une tendresse que vous partagiez, — de ce frère si long-temps absent, et que vous n'avez pas revu depuis tant d'années? Eh bien! il est de retour: il est revenu pour vous consoler dans vos chagrins, pour ne plus vous quitter, pour...

— Pour être pour vous ce que vous avez été autrefois pour lui, — s'écria son frère, se précipitant à ses genoux, — pour payer votre ancienne affection par un amour et des soins constants, — pour être près de vous ce qu'il n'a jamais cessé d'être quand des océans nous séparaient. Dites-moi seulement que vous me reconnaissez, mon frère, et le renouvellement de notre ancienne tendresse nous dédommagera de tous nos malheurs passés et présents. Et quand même un événement, auquel je tremble de faire allusion, serait arrivé, ou devrait arriver, ce qu'à Dieu ne plaise! cependant, cher frère, nous serons réunis, et ce sera une consolation dans cette grande affliction.

Pendant que le gentleman parlait ainsi, le vieil-

lard s'était levé, et s'avançant à pas lents vers l'autre chambre, il s'arrêta à la porte, se retourna vers ses amis, et leur dit d'une voix tremblante : — Vous complotez tous pour lui enlever mon cœur, mais vous n'y réussirez jamais ; — non, jamais. — Je n'ai qu'elle pour parent et pour ami ; — je n'en ai jamais eu, et je n'en aurai jamais d'autre. Elle est tout pour moi, et jamais nous ne nous séparerons.

A ces mots, il entra dans la chambre avec précaution. Ses amis l'y suivirent sans bruit; tous avaient les yeux humides; mais deux d'entre eux sanglotaient silencieusement, car ils savaient déjà ce que les autres allaient apprendre.

Nelly était morte. Elle semblait reposer sur son lit, et jamais sommeil n'aurait pu paraître si calme, si paisible, si exempt de toutes traces de souffrances. Elle semblait une créature que la main de Dieu venait de former, et qui n'attendait que le souffle de la vie, et non une jeune fille qui avait vécu, et que la faux de la mort avait frappée.

Son lit était jonché de feuilles d'arbres verts, cueillies dans un endroit qui était sa promenade favorite, car elle avait dit quelques heures avant de mourir : — Quand je serai morte, mettez près de moi quelque chose qui ait aimé la lumière, et qui ait toujours vécu sous le dôme du firmament.

Nelly était morte, et son petit oiseau, que la pression d'un doigt aurait pu écraser, sautillait sur

les bâtons de sa cage, quand le cœur de sa maîtresse avait cessé de battre.

Où étaient les traces de ses inquiétudes, de ses fatigues, de ses souffrances? On n'en voyait aucune. Ses chagrins étaient morts; mais la paix et le bonheur venaient de naître pour elle, et sa beauté tranquille, son air de profond repos, en étaient l'image.

— Ce n'est pas, — dit le maître d'école, laissant librement couler ses larmes, et se baissant pour donner un baiser à la joue froide de Nelly, — ce n'est pas sur la terre que se termine la justice du ciel. Pensez à ce qu'est le monde où nous vivons, comparé à celui vers lequel son jeune esprit vient de prendre son vol; et dites-moi : si un désir ardent prononcé sur ce lit en termes solennels pouvait la rappeler à la vie, lequel de nous oserait l'exprimer?

CHAPITRE LXXII.

—

Le lendemain matin, quand ils purent s'entretenir avec plus de calme, le maître d'école et le vieux garçon firent à leurs compagnons le détail des derniers instants de la pauvre Nelly.

Elle était morte dans la matinée du jour qui avait précédé l'arrivée de M. Garland et de son ami. M. Marten et le vieux garçon, sachant que sa fin approchait, avaient passé près d'elle toute la journée précédente, et ne l'avaient pas quittée de la nuit. Tantôt ils lui parlaient, tantôt ils lui faisaient une lecture. Elle s'endormit vers le commencement de la nuit, rêva tout haut; mais d'après le peu de mots qu'ils entendirent, ils virent que ses rêves ne lui retraçaient rien de fâcheux ni de pénible, et quand elle s'éveilla au bout de trois ou quatre heures, elle causa tranquillement avec eux, sans que son esprit parût s'égarer. Elle leur parla de Kit, et dit qu'elle aurait bien voulu le revoir. Elle sommeilla encore au point du jour, et en s'éveillant elle les pria de l'embrasser encore une fois. Elle tendit ensuite les bras à son aïeul, qui se pencha sur son lit; elle les lui passa autour du cou, et elle resta si long-temps dans cette attitude, que

ses deux autres amis en furent surpris. Ils s'approchèrent d'elle : elle n'existait plus.

Presque aussitôt que la clarté du jour succéda à la nuit où était arrivé M. Garland, le jeune enfant qui avait été le favori de Nelly, arriva avec quelques unes de ces fleurs qui bravent les rigueurs de l'hiver, et demanda qu'on les lui plaçât sur la poitrine. C'était lui qui avait parlé au fossoyeur la nuit précédente, et il parla encore de son rêve, qui était que Nelly se portait bien, et qu'il se promenait avec elle dans les champs. Il demanda à la voir, disant qu'il serait bien tranquille ; qu'il avait passé toute la journée près de son frère quand il était mort, et que l'idée d'être si près de lui avait adouci son chagrin. On lui accorda sa demande, et on le laissa entrer dans la chambre de la défunte.

Dès que le vieillard vit le jeune favori de sa petite-fille, on remarqua en lui une émotion qu'il n'avait pas encore montrée. Il lui fit signe d'approcher de lui, lui montra Nelly, et, pour la première fois, fondit en larmes. Ses amis voyant que la vue de cet enfant lui faisait du bien, le laissèrent seul avec lui, et à compter de ce moment l'enfant fit du vieillard presque tout ce qu'il voulait.

Dans la matinée du jour qui avait été fixé pour les funérailles de la pauvre Nelly, l'enfant vint le prendre pour lui cacher l'instant où il allait perdre tout ce qui restait de sa petite-fille : il lui proposa d'al-

ler chercher des fleurs et cueillir des feuilles vertes pour remplacer celles qui étaient fanées sur son lit, et le vieillard y consentit. En traversant la rue, ils rencontrèrent plusieurs passants. Les uns ôtaient leur chapeau avec un air de compassion ; les autres lui serraient la main en levant les yeux au ciel ; la plupart murmuraient à demi-voix : — Que Dieu ait pitié de lui !

Voyant la mère de son jeune guide à la porte de sa chaumière, il s'arrêta près d'elle, et lui dit : — Voisine, pourquoi donc tout le monde est-il en deuil aujourd'hui? Je ne vois personne qui ne porte un crêpe ou un ruban noir.

— Je n'en sais rien, voisin.

— Mais vous-même, vous avez un voile noir. — Pourquoi cela ?

La bonne femme garda le silence.

— Il faut retourner à la maison, — s'écria le vieillard. — Je veux savoir ce que tout cela signifie.

— Non, non, — dit l'enfant en le retenant ; — souvenez-vous de ce que vous m'avez promis. Il faut que nous allions sous les arbres verts où elle aimait tant à se promener.

— Où est-elle à présent ? — Dites-moi seulement cela.

— Ne le savez-vous pas? Nous venons de la quitter.

— Ah! oui. Nous l'avons laissée endormie, n'est-ce pas ?

Il appuya une main sur son front, et comme s'il eût été frappé d'une nouvelle idée, il passa tout-à-coup de l'autre côté de la rue, et entra chez le fossoyeur. Il était assis près du feu avec le vieillard sourd qui lui servait d'aide, et tous deux se levèrent dès qu'ils l'aperçurent. L'enfant leur fit à la hâte un signe expressif. Ce fut l'affaire d'un moment; mais ils le comprirent, et cela suffit.

— Avez-vous un enterrement aujourd'hui? — demanda le vieillard.

— Un enterrement, monsieur! Qui aurions-nous à enterrer?

— C'est ce que je vous demande; qui auriez-vous à enterrer? Personne n'est mort dans la paroisse.

— C'est jour de repos pour nous, monsieur; nous n'avons rien à faire aujourd'hui.

— En ce cas, j'irai où vous voudrez — dit le vieillard à l'enfant; et il suivit son jeune guide.

Une heure après, le son funèbre de la cloche de la paroisse annonça le moment des funérailles, et tous les habitants se réunirent près de la maison que Nelly avait habitée. Ni la décrépitude de la vieillesse, ni les soucis de l'âge mûr, ni la gaieté de la jeunesse, ni la légèreté de l'enfance, ne retinrent personne. Quatre jeunes filles vêtues en blanc, et ornées de rubans noirs, tenaient les cordons du dais qui couvrait le cercueil, et la foule les suivit jusque dans la vieille église, où on le déposa dans la

chapelle baronniale, à l'endroit où elle s'était si souvent assise pour lire la Bible, et où une tombe avait été creusée. Le vieux ministre lut, d'une voix tremblante et les yeux humides, le service de l'église; on descendit le cercueil dans la fosse, le fossoyeur et son aide le couvrirent de terre, et pendant qu'on plaçait par-dessus la pierre funéraire que le maître d'école avait fait préparer, la foule se retira dans un recueillement grave et mélancolique; et enfin les amis de Nelly la quittèrent à leur tour, et la laissèrent seule avec Dieu.

Il était tard quand le vieillard rentra. L'enfant, en revenant, l'avait conduit chez sa mère sous quelque prétexte; il s'était assis au coin du feu, et, fatigué par une si longue promenade, il s'endormit profondément. On eut soin de ne pas interrompre son sommeil, et quand il s'éveilla, la lune brillait déjà.

Son frère, inquiet de sa longue absence, était à la porte, attendant son arrivée. Des qu'il le vit paraître, il alla à sa rencontre, obtint de lui, non sans peine, qu'il s'appuyât sur son bras, et le conduisit à pas lents vers la maison. Dès qu'il y fut arrivé, il traversa la chambre d'entrée sans s'y arrêter un instant, et se rendit dans la seconde. N'y ayant pas trouvé ce qu'il cherchait, il retourna dans celle où étaient ses amis, tourna de tous côtés ses yeux égarés, en sortit, entra dans la maison du maître d'école, et en parcourut tous les appartements en appelant Nelly à haute voix.

Ses amis l'avaient suivi, et ils parvinrent à le ramener dans l'autre maison. Là, après avoir tâché de le préparer à la cruelle vérité qu'il fallait bien lui apprendre, et l'avoir assuré que Nelly, quoique éloignée de lui, était heureuse, — plus heureuse qu'elle ne l'avait jamais été, — ils lui dirent qu'elle était morte. Ce mot était à peine sorti des lèvres de M. Marten, que le vieillard tomba par terre, comme s'il eût eu le cœur percé d'une balle.

Ils crurent pendant plusieurs heures que le terme de son existence était arrivé; mais le chagrin ne tue pas tout d'un coup, et il fut rappelé à la vie.

A compter de ce moment, tout souvenir qui ne se rattachait pas à Nelly fut entièrement effacé de son esprit. Jamais il n'eut l'air de reconnaître son frère. Si l'on cherchait à le distraire en faisant tomber la conversation sur quelque sujet qui n'eût aucun rapport à Nelly, il écoutait d'abord avec patience, puis il se levait, et se mettait de nouveau à la chercher partout; car il paraît qu'il conservait un espoir vague de la retrouver, et cet espoir étant trompé chaque jour, il en devenait plus triste et plus accablé. L'enfant aux volontés duquel il s'était presque soumis pendant les premiers jours, n'avait plus aucune influence sur lui. Il lui permettait encore quelquefois de l'accompagner, mais le plus souvent il le priait de le laisser seul, et cherchait à lui échapper. En un mot, il n'avait plus d'affection pour personne, ou pour mieux

dire tout ce qu'il en avait était renfermé dans la tombe de Nelly.

Un matin, le maître d'école en se levant, — car M. Garland et le frère du vieillard logeaient au presbytère, — s'aperçut qu'il était déjà sorti. Il apprit bientôt qu'on l'avait vu dans la rue au point du jour, une valise attachée sur ses épaules, et tenant à son bras le chapeau de paille de Nelly et le petit panier qu'elle avait porté si constamment en voyageant avec lui. Il en fit part à ses amis, et ils se mirent tous trois à sa recherche, étant bien sûrs qu'il ne pouvait être bien loin. Comme ils s'informaient partout si quelqu'un l'avait vu, un enfant leur dit qu'il l'avait vu ouvrir la porte de l'église et y entrer au lever du soleil. Ils s'y rendirent sur-le-champ, et le virent dans la chapelle baronniale, assis devant la tombe de sa petite-fille, et ayant l'air d'un homme qui attend avec patience. Ils ne se montrèrent pas, mais ils le surveillèrent tour à tour pendant toute la journée. Il ne changea d'attitude que pour manger quelques provisions qu'il avait prises dans son panier ; mais quand la nuit commença à tomber, il se leva pour retourner chez lui, et on l'entendit dire en sortant de l'église, qu'il eut soin de fermer : — Elle reviendra demain.

Il ne parla de cette visite à aucun de ses amis, et ils gardèrent le même silence ; mais il la recommença le lendemain, et en fit autant tous les jours suivants sans jamais y manquer.

Enfin, par un beau jour du printemps, ses amis, ne le voyant pas rentrer à l'heure accoutumée, allèrent le chercher dans l'église. Ils l'y trouvèrent, mais étendu sur la pierre funéraire qui couvrait sa petite-fille : — il était mort.

Quelques jours après, il fut placé à côté de celle qu'il avait tant aimée.

CHAPITRE LXXIII.

—

Nous sommes arrivés à la fin de notre voyage. Il ne nous reste qu'à dire quelques mots sur les principaux personnages qui ont figuré dans les pages qui précèdent.

M. Samson Brass et son aimable sœur nous paraissent avoir les premiers droits à notre attention.

Nous avons vu que le magistrat devant lequel le procureur avait été conduit avait subitement conçu une telle affection pour lui, qu'il n'avait pas voulu s'en séparer, et il le logea dans un appartement très commode où le soleil ne pouvait l'éblouir, ni aucun importun venir le distraire de ses méditations, avec l'agrément additionnel d'une petite cour pavée pour s'y promener. Ce logement, malgré tous ses agréments, ne plaisant point à M. Brass, il demanda à retourner chez lui, en promettant de venir voir le magistrat quand celui-ci le désirerait. Mais le magistrat, craignant qu'il ne tînt pas cette promesse, exigea que l'exécution en fût garantie par un cautionnement de quinze cents livres sterling. Mais Samson n'ayant pu trouver pour le cautionner que deux individus, sans doute aussi respectables que lui-même, mais dont toutes les

propriétés réunies ne s'élevaient pas à quinze schellings, le magistrat ne voulut pas les accepter pour cautions, et M. Brass fut obligé d'habiter l'appartement qui lui avait été destiné, jusqu'au moment où douze habitants de la cité de Londres, formant ce qu'on appelle un jury, furent priés d'examiner son affaire et le déclarèrent coupable de fraude et de parjure; sur quoi un homme en grande perruque l'invita à aller passer dix ans dans une possession transatlantique de la Grande-Bretagne. Samson, qui n'aimait pas les voyages, fit valoir qu'il avait lui-même fourni des armes contre lui d'après les promesses d'indulgence et de pardon qui lui avaient été faites; et après quelque hésitation, on lui permit de rester en Angleterre, à condition qu'il passerait ces dix années dans une grande maison où l'on était logé et nourri aux dépens du public, et où, comme on ne pouvait en sortir, on prenait, dix heures par jour, un exercice salutaire en montant sur une échelle sans fin, c'est-à-dire sur une roue qui tournait toujours, comme celle d'un écureuil dans sa cage. Son nom fut rayé de la liste des procureurs, ce qui n'a lieu que dans des cas extrêmes, comme on peut en juger d'après certains noms qui y figurent encore.

Quant à Sally Brass, ce qu'elle devint n'est pas aussi bien constaté. Le bruit général fut qu'elle avait pris des habits d'homme pour se soustraire aux recherches; mais les uns disaient qu'elle s'était

engagée comme matelot à bord d'un bâtiment de commerce, tandis que d'autres prétendaient qu'on l'avait vue un soir dans une guérite du parc Saint-James, appuyée sur un mousquet, et portant l'uniforme du 2e régiment d'infanterie. Un fait certain, c'est que, dix ans après, on voyait tous les soirs, dès que la nuit approchait, un vieillard et une femme, couverts de haillons, sortir des ruelles les plus sales et les plus infectes du quartier Saint-Gilles pour solliciter la charité des passants, et chercher dans les immondices jetées au coin des maisons, des feuilles de choux et de laitues, et tout ce qui pouvait servir à apaiser la faim. Ceux qui les avaient connus autrefois, disaient tout bas que c'étaient le ci-devant procureur Samson Brass et sa sœur.

Le corps de Quilp fut trouvé dans l'endroit où l'eau l'avait jeté. Le procès de Samson avait fait connaître le rôle qu'il avait joué dans le complot dont Kit avait manqué d'être victime, d'autres détails de sa scélératesse étaient devenus public, et Tom Scott ayant été appelé comme témoin lors de l'enquête faite par le juge coroner, et ayant rapporté la dernière conversation qu'il avait eue avec son maître, les jurés furent convaincus qu'il avait voulu se soustraire aux poursuites de la justice par une mort volontaire. Il fut donc déclaré suicide, et son corps fut enterré dans un carrefour, un pieu enfoncé dans la poitrine.

Tom Scott, se trouvant au dépourvu par la mort de son maître, se joignit à une troupe de saltimbanques, et gagna sa vie en marchant sur ses mains et en faisant des sauts périlleux.

La petite mistress Quilp hérita de toute la fortune de son mari, car il n'avait aucun parent et il n'avait pas fait de testament; s'il en avait fait un, elle aurait été pauvre. Elle l'avait épousé par le bon plaisir de sa mère; elle consulta le sien pour son second mariage, et choisit un jeune homme qui eut assez de jugement pour y mettre pour condition préalable qu'une pension serait payée à mistress Jiniwin pour qu'elle vécût séparément. Aussi passèrent-ils heureusement leur vie, sans avoir plus que le taux moyen des querelles qui ont ordinairement lieu entre mari et femme.

M. et mistress Garland et M. Abel continuèrent à vivre comme par le passé, sauf un changement qui eut lieu dans leurs arrangements domestiques, comme on le verra tout-à-l'heure ; et quelques années après, M. Witherden prit Abel pour associé. Il y eut à cette occasion un grand bal; M. Abel y dansa avec une jeune et jolie personne dont il devint amoureux, et à laquelle il ne déplut pas, et peu de mois ensuite il l'épousa, et s'établit à Londres avec elle.

M. et mistress Garland ne restèrent pourtant pas tête à tête; car leur frère, le vieux garçon, après la mort du ministre, son ancien ami, qui eut lieu en-

viron un an après les événements rapportés dans le chapitre précédent, vint demeurer avec eux.

Quant au frère cadet de l'aïeul de Nelly, que nous avons toujours nommé — le gentleman, — il passa une couple d'années à chercher tous ceux qui avaient rendu quelque service ou avaient montré de l'amitié à son frère et à sa nièce : Short, mistress Jarley, la jeune pensionnaire de l'école de miss Monflather, même l'homme qui alimentait le feu d'une fournaise; il les découvrit tous, et tous trouvèrent en lui un ami et un bienfaiteur. Il fit de vains efforts pour déterminer M. Marten à quitter son école et à venir demeurer avec lui à Finchley, où il s'était établi près de M. Garland. Mais M. Marten était une sorte de philosophe à qui le monde faisait peur ; il avait du goût pour les humbles fonctions qu'il remplissait depuis tant d'années, et il ne voulut pas y renoncer; mais grâce à la libéralité de son nouvel ami, il ne fut plus un *pauvre* maître d'école.

Frédéric Trent avait été obligé, comme on l'a vu plus haut, de quitter volontairement l'Angleterre, de peur d'en être congédié d'une manière plus désagréable. Il se rendit à Paris, où il vécut quelques années en chevalier d'industrie, tantôt dans l'abondance, tantôt dans la plus affreuse misère. Enfin un Anglais qu'il avait connu autrefois, se trouvant dans cette capitale, et passant devant la Morgue, y entra par curiosité, et l'y reconnut :

son cadavre avait été trouvé dans les filets de Saint-Cloud. L'étranger garda le secret jusqu'à son retour à Londres, et Frédéric fut enterré sans que son corps eût été réclamé ni reconnu.

Richard Swiveller, après une longue convalescence, n'étant plus égaré par les conseils intéressés et l'exemple pernicieux de son faux ami, et se trouvant en possession d'une petite fortune par suite du legs que lui avait fait sa tante, et de trois billets de banque de cinq cents livres sterling chacun qu'il reçut sous enveloppe un beau matin sans savoir qui les lui envoyait, mais qu'on soupçonna d'être un présent — du gentleman, — pour le récompenser de sa conduite dans l'affaire de Kit, devint un jeune homme aussi rangé qu'il avait été dissipé. Il n'oublia pas le dévouement de — la Marquise — et les services qu'elle lui avait rendus; et comme elle n'avait pas de nom, et qu'il lui en fallait un, il se détermina pour celui de Sophronie Sphynx, comme n'ayant rien de commun, et sentant quelque peu le mystère. Ce fut sous ce nom qu'il la mit dans une pension, où elle n'entra qu'en pleurant, et où il ne manqua jamais d'aller la voir une fois par semaine. Son intelligence naturelle fit qu'elle profita rapidement de l'éducation qu'elle y reçut, Swiveller l'y laissa trois ans. Au bout de ce temps, il lui vint dans l'esprit, — et ce n'était pas la première fois — de lui demander si elle voulait l'épouser. Quels que fussent les termes de sa réponse, il

ne s'y trouva point de négation. Quinze jours après ils furent mariés, et ni l'un ni l'autre ne s'en repentit jamais.

L'histoire de Kit, ou pour mieux dire de Christophe Nubbles, fit du bruit, et lui procura une foule de nouveaux amis. Les jurés qui l'avaient déclaré coupable voulurent lui prouver combien ils avaient changé d'opinion en lui donnant un grand dîner auquel ils invitèrent toute sa famille et tous ceux qui avaient contribué à faire reconnaître son innocence. Ils ne s'en tinrent pas là; ils sollicitèrent le ministre de lui donner une marque publique d'estime et de confiance en l'appelant à quelque poste lucratif; et une place d'inspecteur des douanes étant vacante en ce moment, le ministre crut ne faire qu'un acte de justice en la lui accordant sur-le-champ. Kit ne songeait pas à quitter le service de M. Garland; mais le digne vieillard, sa femme et son fils furent les premiers à le presser deprofiter d'une bonne fortune qui avait pris sa source dans ses souffrances, comme il le dit lui-même bien des fois.

Une fois installé dans cette place, Kit passa-t-il sa vie dans le célibat? — Non vraiment. Et qui aurait-il épousé, si ce n'eût été son amie Barbe? Le jour de ce mariage fut le plus beau jour de toute la vie des deux mères, qui prirent alors la résolution de ne pas se quitter, et de passer ensemble le reste de leurs jours. Quelques années après, quatre

enfants jouaient déjà ensemble chez M. Nubbles, au nom duquel on ajoutait alors le titre — Esquire. L'aîné était une fille qui avait les traits de sa mère, comme elle en portait le nom; et le second un garçon, qui était le vrai *fac-simile* de son oncle le petit Jacob. Venaient ensuite un petit Abel, dont le fils de M. Garland avait été parrain, et enfin un petit Dick, favori spécial de M. Richard Swiveller.

Kit, — nous avons de la peine à oublier le nom sous lequel nous l'avons connu si long-temps, — aimait à leur raconter l'histoire de la pauvre Nelly, dont il ne parlait jamais sans avoir les yeux humides. Un jour il voulut les conduire dans la rue où elle avait demeuré, pour leur montrer la maison qu'elle avait habitée. Mais on y travaillait au percement d'une nouvelle rue; cette maison et celles qui en étaient voisines n'offraient plus qu'un amas de décombres, et il ne put même en reconnaître exactement l'emplacement. — C'est ainsi que tout finit dans le monde, comme une histoire qui arrive à son dénouement.

FIN DU TOME SECOND ET DERNIER.

Change les boutons à un habit noir ——

Raccomodé 2 culottes un pantalon & une paire guêtres &c.

façon & fournitures d'un gilet de couleur ——

fait deux rechanges complets de Nankinette —— 2

fait deux paires guêtres & fourni les boucles —— 1

reçu en son bon . . . £ 25